Nous avons les modes que nous méritons. La licence féminine va de pair avec la tolérance masculine. Cessons de jeter tout le blâme sur les femmes et les jeunes filles. Une bonne part doit en retomber sur nos jeunes gens dont l'éducation est à refaire aussi.

LE GRINCHEUX.

La Survivance

Organe officiel de l'Association Canadienne-française de l'Alberta

Directeur: Rodolphe LAPLANTE

Ne veuillez pas tout faire, mais seulement quelque chose et sans doute vous ferez beaucoup.

S. François de SALES.

9664 avenue Jasper — Téléphone 4702 — Imprimé par l'Imprimerie la "Survivance" — "DIEU ET PATRIE" — Abonnements Canada, $2; E.-U., $2.50; Europe, $3

Vol. I. — EDMONTON, ALBERTA, LE 29 AOUT 1929. — No. 42.

Que seront nos enfants?

LA VOCATION

Un des premiers étonnements du jeune âge, un de ses premiers éblouissements, lorsqu'il commence à découvrir la vie et à réfléchir, c'est de constater l'ordre qui existe autour de lui. Il voit que le monde des astres tourbillonne dans un ordre parfait; que la terre produit une profusion de fruits, mais proportionnée à la multitude des nécessités. Qui peut lui expliquer cet ordre dans la nature? La Sainte Bible répond: Dieu a tout créé, tout proportionné, tout subordonné. Plus tard, au cours des études, il comprendra que Dieu, intelligence parfaite, ne fait rien sans un but particulier et précis. Chaque créature a sa raison d'être, sa mission providentielle.

Voici un enfant au début de la vie. A-t-il une vocation? Doit-il se laisser vivre, se tirer d'affaire avec la vie? ou doit-il lui-même orienter et vivre sa vie? Chacun de vous a une vocation, un rôle à remplir dans la vie, une fonction, une place où Dieu le veut. Que serez-vous? Ce que vous voudrez. Que devez-vous être? Ce que Dieu veut de vous. Tous ceux qui veulent prendre la vie au sérieux doivent un jour ou l'autre se poser cette question.

La question est si importante qu'il faut y songer dès les plus tendres années. Léon XIII disait à ce propos: "Que les jeunes gens mesurent leurs forces, s'appliquent à connaître de quoi elles sont capables." Avec vous aujourd'hui, chers enfants, je veux faire quelque pas, les tout premiers pas dans le choix d'une vocation. N'allez pas dire: "Je suis jeune, j'en parlerai une autre fois",—Non! je ne demande pas de décider aujourd'hui votre vocation, je vous demande d'y réfléchir.

Qu'est-ce que la vocation?

Dieu vous appelle donc à un état de vie spécial. Vous avez d'abord à choisir entre deux genres de vie bien différents: la vie séculière où l'homme se consacre aux intérêts d'une famille, et la vie religieuse où l'homme se consacre aux intérêts des âmes et de Dieu.

Puisque Dieu vous destine à un état de vie spécial, il place là des grâces spéciales; et dans cet état de vie votre existence sera plus heureuse, et votre salut plus facile. Voici une personne qui a tout ce qu'il faut pour être bonne religieuse. Mais le monde lui sourit davantage et elle renonce à la vocation religieuse, est-ce là la perte de son âme? Non, la divine Providence a des remèdes à nos erreurs. Il n'y a même pas là de faute grave. L'âme est entièrement libre de suivre la voie parfaite ou de lui préférer la voie commune. Mais il n'y a pas de doute, selon les auteurs religieux, que la vie religieuse bien gardée soit plus parfaite que la vie séculière. Il y a aussi des vocations exceptionnelles auxquelles on ne peut pas se refuser. Saint François d'Assise, interpellé dans une vision: "Va, François, répare ma maison qui tombe en ruine", ne pouvait désobéir à Dieu qu'au détriment de son âme.

Les signes de vocation

A moins d'une vocation exceptionnelle, Dieu ne vous parlera pas aussi clairement qu'à ses saints, mais Il vous parlera. Dieu parle par les signes de vocation. Dans la pratique, selon le Père Delbrel, S.J., la question de la vocation se réduit à celle des signes de la vocation. Ces marques ou signes se trouvent dans la nature même de l'enfant, dans son intelligence et dans sa volonté.

L'attrait d'une vie parfaite

En général on ne cherche dans la vie religieuse que l'attrait de la perfection. Dieu a coutume d'incliner suavement les âmes à ses desseins. Tantôt Il met au coeur un attrait irrésistible pour les oeuvres de charité. Tantôt Il fait naître un grand désir de mener une vie toute de pureté et de prière; ou bien Il fait retentir dans l'âme une voix, qui de plus en plus pressante finit par vous jeter aux pieds du Christ, en disant: "Me voici, Seigneur, parce que vous m'avez appelé".

Parfois au milieu des hésitations, il faut chercher longtemps la voie, jusqu'à ce qu'il survienne des faits qui sont pour l'âme une source de réflexions et de désirs. Cette pensée est du Père Bateman, M.A. Dieu se servira pour cela des événements, des personnes, d'une lecture, d'une parole, d'une épreuve peut-être, et vous serez forcé alors de dire: "C'est le Seigneur!"

L'attrait sans l'aptitude

Toutefois l'attrait est trompeur s'il n'est pas accompagné de l'aptitude à la vie religieuse. Si Jésus vous appelle, il vous rendra aussi capable de le suivre et de porter la croix. On n'a pas de vocation si on n'a pas la santé suffisante; si l'éducation, le jugement, l'intégrité nécessaires font défaut. J'ajouterai la droiture d'intention. Si quelqu'un entre en communauté, à la recherche d'une vie facile, il n'y sera pas à sa place. Il faut au premier plan le désir de servir Dieu plus fidèlement, de se sanctifier plus facilement, de se dévouer au salut du prochain.

Vocation au sacerdoce

Tout ce qui précède est vrai de la vocation en général, mais s'agit-il du sacerdoce, il faut une autre condition, qui est l'appel de l'évêque. Personne n'a la vocation à l'état sublime de la prêtrise, tant que l'évêque n'a pas reconnu son aptitude et approuvé son désir.

Devoirs des parents

Les parents dont le devoir principal est de préparer leurs enfants à vivre chrétiennement leur vie, ont par là même une grande influence sur la vocation de leurs enfants. C'est dans les familles profondément chrétiennes que se trouvent les plus fréquentes vocations religieuses: "L'influence des parents ne leur donne pas le droit de choisir un état de vie pour leurs enfants et de leur imposer. Ils doivent d'abord à leurs enfants de les protéger, d'étudier leurs inclinations, leurs goûts, de les diriger. Ils doivent éprouver leurs désirs naissants et plus tard les soutenir dans l'épreuve morale qui attend un jour ou l'autre ceux qui veulent se consacrer à Dieu.

Devoirs des enfants

"Si tu veux être parfait, donne tes biens aux pauvres, viens, suis-moi," dit le Seigneur au jeune homme riche. C'est une invitation. Il vous est pénible, enfants de l'Ouest canadien, de renoncer à cette abondance qui vous enivre, à cette liberté sans contrainte, à la vie qui vous grise d'espoir; écoutez ce que disait à Edmonton même un homme âgé, après avoir vécu dans l'abondance: "Si les jeunes savaient ce qui les attend dans la vie, il y aurait bien plus de vocations religieuses et sacerdotales parmi eux. Mais ils ne peuvent pas comprendre à leur âge."

Pourtant si Dieu appelle, il faut obéir. La vocation s'accompagne de lutte et de tristesse, mais heureusement il y a dans … des jeunes assez de noblesse et d'idéal pour vaincre ces difficultés. Dieu même est la récompense de leur renoncement.

Vocations dans l'Alberta

Notre province est riche en oeuvres religieuses, mais parmi ceux qui s'y dévouent, combien peu sont natifs de l'Alberta. Vous connaissez ici, parents chrétiens, les paroles que Sa G. Mgr … vous adressait il y a quelques semaines. Monseigneur …it surtout de vocations sacerdotales, car c'est avant tout des prêtres qu'il faut pour maintenir la religion. Pourtant dans la seule ville d'Edmonton, il y a trois collèges classiques, qui reçoivent les enfants en vue du sacerdoce. Les Pères Oblats, qui ont établi la foi dans notre province, y ont un juniorat pour leur congrégation. Les Pères Jésuites préparent ceux qui à la … de la société, sauront défendre nos droits religieux. Le collège des Pères Franciscains d'Edmonton nord, dans un an, ouvrira à la vie religieuse quatre de ses premières recrues. Ce sera, je crois, un des gloires de notre Ordre de donner à l'Ouest canadien des missionnaires, enfants de l'ouest et adaptés aux besoins des diverses nationalités. Français, anglais, polonais et allemands fraterniseront à ce collège, unis par un même idéal de vie religieuse.

L'Eglise ici a donc fait son devoir et elle est en mesure de demander aux parents s'ils veulent bien à leur tour faire les sacrifices nécessaires. L'éducation fortement chrétienne seule permet l'éclosion d'une âme d'enfant qui a la charité et le courage de se consacrer au service de Dieu et des saints autels. L'Eglise, aux enfants qui lui demandent la vie parfaite, est aussi en mesure d'offrir la pleine réalisation de leurs désirs.

Jean de CAPISTRAN, O.F.M.

Brièvetés

POUR QU'ON RESPECTE LA GEOGRAPHIE

"Le Canada est une absurdité géographique", disait au début du présent siècle un orateur canadien très éminent.

Notre pays, grand comme le continent européen, n'est pas très connu de ses enfants. Ceux qui connaissent l'Est ne connaissent que peu l'Ouest; on peut en dire autant pour l'Est de ceux qui sont nés et ont vécu dans l'Ouest.

C'est à cette ignorance de la géographie canadienne qu'il faut attribuer des erreurs comme en commettent les journalistes de l'Est en écrivant de telle ou telle ville de l'Ouest canadien.

Les villes Winnipeg, Régina, Saskatoon, Calgary, Edmonton sont brouillées en leur esprit. Saskatoon fut, il y a quelque temps, en Alberta et nous avions cédé Saint-Albert à la Saskatchewan, pendant que Prince Albert était rendu en Alberta à sa grande surprise, Lloydminster, depuis la conflagration récente, est en Saskatchewan. Pauvre Saskatchewan, comme si elle n'avait pas assez des K.K.K. à subir de ce temps-ci!

Edmonton est souvent en Saskatchewan malgré que nous préférons l'Alberta ensoleillée.

O géographie canadienne, désespoir des journalistes, des reporters et de tous les porte-plume du pays où de l'étranger!

O géographie, tu es massacrée dans l'orthographe de tes beaux noms français par des nouveaux venus à l'allure parfois insolente et hautaine! O géographie, parce que l'on t'ignore tout autant que notre histoire nationale, on te bafoue, on repousse les baptêmes que tu avais su donner autrefois à tous les hameaux, à tous les villages, à toutes les cités naissantes de notre pays!

O géographie, tu ne signifieras jamais quoi que ce soit aux enfants de ton pays le Canada, si tu n'enseignes pas l'amour de tes lacs, de tes immenses et riches cours d'eau, de ton sol fertile, aux anciens et aux nouveaux venus, à tous ceux enfin qui veulent vivrent dans les limites de la géographie canadienne.

Trop de beaux noms français sont disparus de la carte de notre pays; il est temps que nous nous en avisions. Quand on songe que, dans un coin éloigné de la province de Québec, on a imposé Riverbend il y a quelque deux ans et que cela fut subi sans trop de protestations; quand on sait que Milles Roches est devenu l'insignifiant Mill Roch, et que de noms on pourrait écrire là tout de suite qui furent français dans le passé mais qu'on a laissé partir grâce à l'influence de géographes imprévisés et anglicisateurs. Que serait-il arrivé si l'A.C.F.A. n'avait rien dit au sujet de Thérien en notre province?

Les noms de nos paroisses peignent par leur énonciation seule, le caractère ethnique des gens qui l'habitent. Sommes-nous assez soucieux d'empêcher que des noms anglais, écossais, etc., peut-être excellents, ne trahissent l'origine de nos compatriotes dans plusieurs de nos paroisses, non seulement en Alberta mais dans le Canada entier?

Il est temps que nous fassions respecter les noms géographiques qui nous tiennent au coeur.

Modestement le journal français le plus éloigné dans l'Ouest canadien demande que l'on fasse quelque chose en ce sens.

* * *

UNE NOUVELLE ATTAQUE

L'Ontario a une nouvelle crise de fanatisme. Et comme les Anglo-ontariens se défendent toujours par une association quand ils sentent le besoin de se "protéger", ils ont fondé un nouveau groupement, extension des loges orangistes, des clubs jingoes, impérialistes, britannisants. C'est encore le cri coutumier de: "One flag, one language". Ce nouveau corps de méritants paladins, de chevaliers modernes d'une belle et sainte croisade, a pris le nom de: "English Language School League of Ontario". Cette association qui se respecte est née à Toronto, centre du monde orangiste. L'Association, comme le dit la nouvelle de la "Canadian Press" que nous publions dans une autre colonne, nous apprend qu'elle a pour objectif d'"amener l'abolition du bilinguisme des écoles publiques et séparées de la province, par des moyens politiques directs et indirects".

Les futurs candidats à la députation de l'Ontario devront répondre aux questions de cette nouvelle ligue, concernant leur attitude présente et future sur le bilinguisme.

On sait que le règlement XVII qui limitait l'enseignement du français est aboli en Ontario depuis deux ans.

Les Orangistes intéressés n'ont pas pardonné au premier ministre Ferguson, cette attitude courageuse, logique, vraiment canadienne.

Nous saurions plus tard jusqu'où iront les menaces formulées ces jours-ci, par ces étroits fanatiques.

* * *

LE "CALGARY ALBERTAN"

C'est notre confrère de Calgary qui nous apprend que l'Ontario orangiste subit un nouvel accès de fanatisme. Il se moque légèrement de cette manie de vouloir faire passer tout le monde dans le même moule.

Voici d'ailleurs comment il s'exprime:

"Le peuple de l'Ontario semble être prédisposé à fonder des sociétés pour abolir quelque chose et sa dernière tentative n'est qu'en conformité avec ses habitudes passées. Mais il demeure des quantités de Canadiens, nés en Canada ou en Grande Bretagne, qui ne verront pas de danger, s'il y en a, dans ce qu'ils appellent le bilinguisme. L'existence côte à côte du français et de l'anglais est un monument dont nous devons être fiers. C'est un monument de la première partie de l'histoire du Canada, laquelle est une partie de l'histoire de la vieille France . . . Si les traditions britanniques condamnaient chez leurs millions de sujets la pratique de leurs religions respectives et le droit de parler leur langue, ce serait une des pires formes de sectarisme. Pis que cela, ce ne serait pas Britannique."

Nous remercions le confrère de ses bonnes paroles. La population de langue française, où qu'elle soit en Canada, est paisible, respectueuse des lois, même parfois de celles qui la lèsent dans son libre développement intellectuel. Elle apprécie fortement les interventions de nos compatriotes anglais en sa faveur. Ces derniers sont des gens aux horizons un peu plus larges que les Orangistes de l'Ontario. Pour les premiers, le Canada commence en 1534, évolue ensuite par la fondation de Québec en 1608, tandis que nos fanatiques amis de la province pure de l'Ontario voudraient que l'histoire canadienne commençât en 1867 ou tout au plus en 1760, par la défaite de l'armée de Montcalm sur les plaines d'Abraham.

Ce sont des exceptions, nous dit-on souvent; oui, ce sont des exceptions, mais combien bruyantes et encombrantes en notre pays où la majorité de la population ne demande qu'à vivre en paix, en harmonie avec tous les éléments qui composent notre Canada.

Cette crise passera comme toutes les autres.

Que Ferguson tienne bon. Il aura pour lui la majorité de la population bien pensante.

* * *

POURQUOI PAS PLUS TOT?

La version française de l'Annuaire statistique pour 1929 n'est pas encore prête, cependant que le texte anglais est là, sous la main de ceux qui veulent s'en servir. Le "Nouvelliste" des Trois-Rivières, le même que le "Droit" d'Ottawa désirent savoir combien de temps il faudra attendre pour bénéficier du texte français.

"Ces questions offrent autant d'intérêt pour la population de langue française que celle de langue anglaise", dit le "Nouvelliste", en jetant l'énumération des sujets traités dans ce gros volume qu'est l'Annuaire.

Nous avons droit à une version française et nous avons droit d'exiger qu'elle paraisse assez tôt pour rendre les services prévus.

Nous connaissons l'excuse: les traducteurs manquent. Ils ne manqueront pas pendant longtemps si on veut se donner la peine d'augmenter leur nombre.

Quel député voudra interroger le gouvernement à la prochaine session, sur le quasi inutilité de cette version française et de l'annuaire de la statistique, parce qu'il est trop en retard?

Notre remarque rejoint celle que faisait M. Emile Benoist, dans le "Devoir", en parlant du texte français de l'enquête sur l'aluminium qui s'est tenue à l'automne de 1927 à la "Commission du Tarif". On veut sauver l'apparence du bilinguisme, mais quand et où nous donne-t-on du bilinguisme véritable, pratique? Le rapport de l'enquête sur l'immigration nous est arrivé deux ans en retard. Nous recevons aujourd'hui le rapport du ministère du travail pour l'exercice qui se clôt le 31 mars 1928.

Ne se trouvera-t-il personne pour réclamer du gouvernement que ces anomalies criantes cessent?

On ose opposer le refus brutal, mais on traîne en longueur; on suscite délais sur délais et puis finalement, le lecteur fatigué ne sait plus que faire de ce texte désuet. Quand à se servir des chiffres, des commentaires anglais, le journaliste, le publiciste de langue française n'a pas le temps de traduire, s'il est capable de le faire, et il doit s'en passer, mettant sur lui-même et son public dans un état d'infériorité vis-à-vis du public anglais. On n'a qu'à réfléchir un instant sur cette injustice déplorable, pour n'en pas saisir aussitôt la signification. Que M. James Malcolm donne l'exemple avec l'annuaire de la statistique, qu'il regarde ce que son collègue, l'hon. Euler, a fait au Revenu National avec la revue mensuelle que l'on y publie.

Tous nos compatriotes diront merci du fond du coeur et trouveront cette situation nouvelle bien commode.

R. L.

L'actualité sous la loupe

FLEAU NATIONAL

Pour la première fois depuis leur naissance, Cactus, Zachée et Familche se sont rencontrés à une réunion d'amis. On m'avait aussi mis sur la liste des invités, je ne sais plus à quel titre.

Serrements de mains vigoureux après les présentations officielles, puis conversation animée sur les événements nationaux, la politique nationale, l'avance ou . . . le recul de notre race en Alberta, opinions sur la "Survivance", l'organe officiel de l'A.C.F.A., qui devient de plus en plus le journal des Franco-albertains.

D'abord je ne dis presque rien, enchanté de rencontrer des compagnons ayant en somme les mêmes idées que moi-même sur tant de sujets qui me tiennent chaud au coeur. J'écoutai, mais on finit par me demander mon opinion et je la donnai sans hésiter. Mais à ce premier groupe, s'étaient joints quelques autres personnages, parmi lesquels un petit homme à mine chafouine, une figure fatigante à laquelle on se fait pas. Nous l'avions baptisé Attila parce qu'il était reconnu comme un critiqueux sans vergogne, une espèce de destructeur inconscient, un fléau moderne. Deux comparses amis complétaient notre groupe.

* * *

J'ai dit tout à l'heure que nous avons bien des fois abordé le sujet national dans ses multiples aspects. Comment discuter la question nationale sans toucher au journal français, à la "Survivance"?

On y vint, on s'en éloigna, on y revint. Je ne dis mot, malgré que le sujet me tint à coeur. Pour une fois, j'ai réussi à me taire.

Tout à coup, quelqu'un lança: "Dis donc, sais-tu quel est le tirage de la "Survivance"?

Cactus, familier de ces détails, donna un chiffre en observant que c'était le triple de la circulation de l'ancien journal.

Un des amis d'Attila répondit d'un air . . . sagace: "Pas étonnant, "ils" ont pour eux tous les curés de l'Alberta et de l'Est"!

Sur ce, Zachée entendit cette réflexion d'un autre membre de notre groupe: "Comment, seulement tant! ils n'ont pas plus que cela! Ils devraient avoir le double!"

Somme toute, on parut satisfait du journal français et on en vint à parler de l'A.C.F.A.

Attila prit la parole: "Dites-moi, vous autres, pourquoi l'A.C.F.A. n'a pas plus d'argent en caisse"

Zachée se chargea de la réponse et, avant de procéder, posa une question: "Combien as-tu donné, toi, mon vieil Attila, à l'Association nationale?" Et, devant le visage étonné de son interlocuteur qui se traduisait par "Je n'ai rien donné", Zachée poursuivit: "Avec le concours de tous les membres de notre race, phraseurs, "faiseux", "critiqueux", y compris, je suis certain, cent fois certain que nous arriverions au but visé, mais on a la coupable manie de confier toute initiative au voisin et le voisin en fait autant de son côté, avec le résultat prévu. Puis on passa à autre chose.

Je ne rapporterai plus que quelques remarques typiques des interlocuteurs, pour ne pas allonger ce récit indéfiniment. Quelqu'un du groupe dit: "Un tel est riche, tu sais. Il a fait beaucoup d'argent en ces dernières années." Un autre de répondre: "C'est vrai, mais, tu sais, ce fut un chanceux, il a hérité de son oncle. Si j'avais eu la même chance, je serais probablement mieux que lui aujourd'hui." On attaqua un autre compatriote: "Pas riche, Un tel. Il a eu un peu d'argent mais il est aujourd'hui dans la dèche. Pas étonnant, pas de tête. Ça lui était venu comme ça, tout seul."

Puis on se mit à parler d'un chef national en dehors de notre province, de son dévouement à la cause nationale, de son désintéressement.

De nouveau, il se trouva quelqu'un pour dire: "Oui, il est bien actif mais il y trouve son compte, ça lui rapporte en publicité et finalement en argent. J'en ferais autant dans les mêmes circonstances."

Un autre des détracteurs de notre groupe mentionna un autre compatriote, à l'aise, prêt à payer son écot pour l'avancement de notre nationalité, de nouveau, une voix sifflante se fit entendre: "Pas de danger qu'il aide. Un tel, c'est un type de "pantouflard" avéré. Il ne se dérange pour personne; il n'est jamais prêt à collaborer avec les dirigeants."

* * *

A ce moment, les femmes revinrent nous rejoindre: la partie de "bridge" était close. On passa les glaces et quelques gâteaux minuscules, on attaqua je ne sais plus quel compatriote qui aurait dû faire ceci ou cela, qui ne voulait pas ceci quand tous voulaient cela, qui se "poussait" de façon intempestive, qui s'abstenait trop, qui faisait trop, qui ne faisait pas assez. Toutes les formes de la critique y passèrent. Puis les bonsoirs chaleureux s'échangèrent et on se quitta.

Si je n'avais pas été Canadien-français, ou peu habitué à entendre de pareils propos je me serais fait à moi-même la réflexion qu'il n'y avait pas une seule personne ayant fait son devoir depuis toujours.

Il est tout de même impossible que pas un de mes compatriotes ne soit animé de patriotisme sincère, de dévouement désintéressé, qu'il n'y ait pas de sacrifice sans arrière-pensée, il me semble improbable que pas un seul d'entre nos compatriotes ait accumulé un peu de bien sans l'avoir gagné malhonnêtement: il est hors de conception que l'on puisse affirmer que tous les riches sont des voleurs et que les pauvres ou ceux qui n'ont pas amassé beaucoup soient tous des sans-talent; je ne puis m'entrer dans la "caboche" que tous ceux qui donnent un coup de main en temps opportun le fassent avec une pensée d'un retour au centuple. Non, tant de vil calcul ne m'entre pas dans l'esprit.

Je sais la nature humaine faible, les ambitieux nombreux, les gens honnêtes clairsemés, mais je me dis qu'il ne faut pas tout démolir sous les coups de langue, sous l'envie, sous la jalousie.

Tiens, je crois tenir là le travers le plus impressionnant du cortège de nos défauts nationaux.

Conclusion

Jalousie mesquine, n'es-tu pas le défaut qui nous a fait le plus de tort depuis l'existence de notre race?

Si quelqu'un réussit il a volé; s'il échoue, c'est un sans-talent; s'il s'occupe de la question nationale, c'est un individu qui se pousse et qui y trouve son intérêt; s'il reste à l'écart, il manque de patriotisme, s'il donne aux oeuvres paroissiales, il veut se mettre en bons termes avec son curé et c'est pour qu'on dise qu'il est généreux; s'il ne donne pas ou s'il fait des dons anonymes, c'est un grippe-sou; si c'est un jeune, il manque d'expérience; si c'est un vieux ou un homme d'âge mûr, on l'accuse d'accaparer tout au détriment des jeunes et l'appellation de vieille barbe jaillit.

Ah! si nous voulions refouler nos préventions une bonne fois, si nous pouvions élever nos coeurs au-dessus de la jalousie mesquine, de l'envie coupable, de la critique cynique, perfide et démoralisante, ah! que de rêves se transformeraient en vivantes réalités!

Ne prêtons pas à nos proches de perfides intentions jusqu'au jour où nous sommes sûrs de leur mauvaise foi et alors, mettons-les de côté sans les piétiner outre-mesure.

Il est rare qu'une personne soit sans défaut; il est également très rare qu'une personne soit sans qualité.

Si d'un bout à l'autre du Canada, nos compatriotes finissaient une bonne fois de se "reluquer" de travers, de se jalouser, de se détruire mutuellement, bien des problèmes seraient résolus, bien des différends disparaîtraient et nous verrions alors poindre une ère d'entente nationale, de réalisation. Un tel programme d'entente n'est pas chimérique, n'est pas utopique. Il est la condition même de notre succès.

Airel GERMAIN.

Une nomination



M. A. E. WARREN, nommé récemment vice-président des Chemins de Fer Nationaux, pour l'Ouest canadien.

Souhaits à un journal

Le "Progrès du Saguenay" entre allertement dans sa quarantième année d'existence. On peut imaginer les services immenses qu'il a rendus à cette région du Nord-Québec où il est surtout répandu.

La "Survivance", qui compte le "Progrès du Saguenay" comme l'un de ses plus estimés confrères et qui poursuit ici une oeuvre identique, est heureuse de formuler à cette occasion ses meilleurs voeux à cet intéressant et combatif journal. Qu'il grandisse encore, c'est notre plus vif désir.

Le groupe franco-canadien de l'Alberta et la "Survivance" ont toujours trouvé un appui inlassable au "Progrès du Saguenay". Longue vie donc à cette précieuse unité de la presse indépendante; longue vie, courage et succès à ses vaillants rédacteurs!

La rentrée au Couvent de l'Assomption

La direction du couvent de l'Assomption nous annonce que la rentrée des élèves au pensionnat se fera le 4 septembre et celle des externes le lendemain, 5 septembre. Nous insistons auprès de nos compatriotes pour qu'ils envoient leurs enfants à cette excellente institution. Là, vos enfants auront en même temps qu'une solide formation religieuse, l'avantage d'acquérir une instruction bilingue. Ce n'est pas à dédaigner.

Une entrevue

LES SOEURS DE LA PROVIDENCE AU LAC L'ESTURGEON

Quelques notes données au rédacteur de la "Survivance" par la Rév. Soeur Sainte-Marguerite-Marie.

"J'ai immensément regretté ma mission à Athabaska et ce fut un regret identique que j'éprouvai lorsque je reçus la nouvelle que je devais quitter ma mission du Lac des Esclaves et mes chers métis", nous dit la Rév. Soeur Sainte-Marguerite-Marie, des Soeurs de la Providence, lors de son passage en notre ville en route pour la mission Sainte-Eugénie, à Kootenay, C.B. La Rév. Soeur se dirigeait vers Midnapore où elle doit rencontrer une de ses soeurs également religieuse de la même communauté.

La mission du lac l'Esturgeon est sise à 85 milles de Grande Prairie qui est déjà, on le sait, 325 mille au nord de la Rivière de la Paix.

La Soeur Sainte-Marguerite-Marie était accompagnée de Soeur Mary-Martina, une religieuse franco-américaine qui réside dans l'Ouest canadien depuis longtemps.

Notre interlocutrice est dans l'Ouest depuis 16 ans. Elle a d'abord séjourné à la mission de lac Athabaska jusqu'à ce que l'incendie ravageât l'établissement puis elle prit la route du nord. Aujourd'hui, ses supérieures la dirigent vers Kootenay en Colombie Anglaise. Un des plus beaux endroits, dit la Soeur, sont les montagnes, le climat moins rude. Néanmoins, la Rév. Soeur Sainte-Marguerite-Marie nous dit que c'est avec un serrement de coeur qu'elle laisse une mission où elle a beaucoup travaillé, où elle connait les enfants de la génération qu'elle a enseignée et instruite lors de son arrivée.

Enfin les ordres sont donnés et il faut obéir. Ainsi le veut la règle.

La mission de Lac des Esclaves compte dix religieuses. Ce sont surtout les métis cris qui fréquentent la mission qu'ils y habitent. Quelques blancs se joignent à ce premier groupe.

Les Rév. Soeurs nous disent que ce pays du nord est appelé à un développement aussi intense que la région de Falher-Donnelly-Grande Prairie. S'il est vrai que l'hiver y est rigoureux, l'été est plein d'un soleil qui favorise la croissance rapide. Les journées de 18 heures sont fréquentes et le grain en terre lève et pousse à une rapidité étonnante.

L'ont compris nos compatriotes, les Ecossais qui ont déjà envahi cette région.

* * *

Voilà quelques notes que nous avons prises au cours d'une conversation qu'eurent les Rév. Soeurs dans une famille où nous étions lors de l'arrivée des religieuses en notre ville d'Edmonton en route vers Midnapore.

Et nous songions, en les quittant, aux sacrifices qu'eurent à consentir ces filles du Christ, depuis les jours lointains de la colonisation, du défrichement. Sacrifices, sacrifices, pour le salut des âmes, tels sont les mobiles qui poussent ces filles de notre race à se dépenser sans merci pour le service de ces missions, à travailler à l'expansion du règne de Dieu aux confins de la civilisation. On se prend à dire que grand est notre race pour assurer ainsi des ouvriers à la vigne du Seigneur.

Continue, ô ma race, à fournir des ouvriers et le Maître ne manquera pas de bénir ton courage, ta vaillance, ton esprit de dévouement.

Une race qui offre ainsi ses enfants pour le triomphe de l'idéal chrétien ne peut mourir. Une race qui a tant donné, qui donne encore si abondamment, qui a maintenant de ses apôtres sous le "Ciel de Ceylan", comme sous les "Glaces polaires", peut être assurée que la Providence lui offrira les gages de la pérennité.

Une terre qui fut arrosée du sang des anciens missionnaires Canadiens et Français ne peut indéfiniment manquer d'ouvriers. Ayons le courage et la force de les demander et nous les aurons. Il ne peut en être autrement, car les prêtres de notre race sont la condition essentielle de notre survie religieuse, assurée ici parmi nos populations françaises par notre survie nationale.

Voilà ce à quoi nous pensions en quittant ces saintes filles de Mère Gamelin.

S. E. JEAN KNIGHT, MINISTRE DE FRANCE EN CANADA, EST RECU AU CLUB LAVERENDRYE

Discours du sénateur P.-E. Lessard, du R. P. Beys, provincial des Oblats, de M. Adéodat Boileau, du maire Bury, et de Son Excellence Jean Knight.—Programme musical.

Un public nombreux s'est rendu au Club LaVérendrye mardi soir pour entendre S. E. Jean Knight, ministre de France, à Ottawa.

La réunion fut sous la présidence de l'hon. sénateur P.-E. Lessard qui s'est acquitté de son rôle à la manière qu'on lui connait.

Il y eut tout d'abord chant de la Marseillaise par le docteur Boissonneault accompagné de M. Gédéon Pepin.

L'hon. P.-E. Lessard

L'hon. sénateur dit d'abord son regret d'être en retard et dit qu'il faut en accuser M. P. Jenvrin, agent consulaire à Edmonton, qui a tenu à faire les politesses à la française et qui par surcroit a cru qu'il était sage de confier la présidence de cette soirée à un Canadien-français. Le sénateur dit qu'il n'a pas cru devoir refuser cet honneur. Le président dit à Son Excellence que le clergé est dignement représenté à cette réunion et il énumère à notre visiteur les principaux membres du clergé présents.

M. A. Boileau

M. A. Boileau prend ensuite la parole "au nom des Canadiens-français". Il s'excuse de venir sans préparation aucune, souhaiter la bienvenue à notre hôte distingué et lui présenter les hommages de ses compatriotes. M. Boileau dit que, comme la plupart de ses compatriotes dans l'Ouest il a songé d'abord à gagner sa vie et que le temps réservé à la culture fut plutôt maigre. Mais il s'arrête soudain pour préciser qu'il parle au nom des laïques. (Rires et applaudissements à cette boutade.)

M. Boileau tient à remercier Son Excellence pour l'aide que le Gouvernement de la République française a accordé à nos associations dans l'Ouest canadien. "Votre gouvernement, précise l'orateur, est plus généreux que le gouvernement de Québec—qui est pourtant plus rapproché de nous, car il nous accorde plus qu'un encouragement moral, il nous envoie même de l'argent. (Applaudissements).

M. Boileau tient à remercier notre visiteur de sa sympathie envers nos compatriotes et pour "répondre à la tradition française il tient à lui "donner l'accolade fraternelle."

S. H. le maire Bury

Comme d'habitude le premier magistrat, parlant à des Canadiens-français, tient à dire d'abord quelques mots en notre langue. "C'est pour moi, dit le maire, un grand plaisir et un grand honneur, de pouvoir souhaiter la bienvenue au représentant de la République française. Je dois dire ici ce soir que j'ai beaucoup goûté le discours de Son Excellence cet après-midi au Club Canadien, surtout sa mention ayant trait à son désir de venir beaucoup plus tôt en Canada, mais ses parents lui refusèrent "l'argent nécessaire". L'orateur dit reconnaître là l'ascendance écossaise de notre visiteur. (Applaudissements fournis et prononcés.)

"Nous appartenons, dit l'orateur continuant son discours en anglais, à deux grandes races qui ont donné au monde entier le beau spectacle de l'entente cordiale. Nous croyons que chacune de ces races peut garder ses qualités distinctives et cependant travailler à l'avancement de notre pays. Nous repoussons l'"amalgamation", la fusion parce que de part et d'autre il faut abdiquer des qualités respectives: nous préférons l'entente cordiale.

(Suite page 10)

La rentrée au Collège des Jésuites

Pour les pensionnaires, le mercredi, 4 septembre, à 7 h. du soir. Pour les demi-pensionnaires et les externes, le jeudi, 5 septembre, à 9 h. du matin. Le jeudi, 5 septembre, à 9 h. 30, messe du Saint-Esprit, allocution et promotions.

Quelques opinions de l'hon. Churchill

Le système de gouvernement anglais, basé sur la liberté, est le meilleur qui soit; et aussi longtemps que ce système subsistera, nous n'aurons pas sujet de craindre pour l'Empire.

Ce sont là les paroles de l'hon. Winston Churchill, ancien ministre des finances de la Grande Bretagne, arrivé vendredi matin à Edmonton.

M. Churchill n'a voulu faire aucune déclaration au sujet du traité égyptien et de la retraite projetée de Lord Lloyd comme commissaire. Il dit avoir déjà parlé de cette question dans l'Est.

Il approuve l'attitude prise par l'hon. Philip Snowden, nouveau ministre des finances, à La Haye, où l'on discute la question des réparations.

M. Churchill déclare que, selon lui, "l'attitude du nouveau ministre est tout à fait juste,—jusqu'à un certain point."

M. Churchill ayant dit qu'il était plus facile à un candidat ouvrier d'être élu, qu'à un candidat libéral ou conservateur, quelqu'un lui demanda pourquoi il en était ainsi. Il répondit que c'était exactement ce qui arrivait avec le système électoral actuel.

Avez-vous quelque changement à suggérer? lui demanda-t-on.

Non; c'est à un comité des différents partis qu'il appartient d'étudier cette question; ce pourrait être le système d'un deuxième vote, ce pourrait être aussi une représentation proportionnelle.

"Le système du gouvernement anglais est le meilleur qui soit, dit-il avec conviction. Il est basé sur la liberté et peut être modifié si les circonstances l'exigent."

Propos religieux, littéraires et féminins

Le Royaume de l'Intérieur

Critique littéraire

L'Ile d'Orléans

Les ouvrages édités par le département des archives de la province de Québec sont toujours intéressants. Ceux de nos lecteurs qui ont déjà eu en mains les volumes "Vieux manoirs, vieilles maisons", "Nos vieilles églises", etc., savent avec quel luxe M. Pierre-Georges Roy, archiviste, présente ses travaux. Le plus récent de ceux-ci et certainement l'un des mieux faits, est consacré à l'Ile d'Orléans, cette superbe étendue de verdure longue de plus de vingt milles, qui est l'un des plus beaux joyaux du fleuve Saint-Laurent.

L'histoire régionale bien faite, comme c'est le cas pour "L'Ile d'Orléans", devrait être notre étude favorite. Elle nécessite, de la part de ceux qui l'écrivent, tant et de si patientes recherches que nous ne devrions pas leur marchander notre encouragement.

L'ouvrage de M. Pierre-Georges Roy vide à peu près son sujet, c'est-à-dire qu'il contient tous les renseignements historiques qu'il est aujourd'hui possible de se procurer. Les fac-simile de documents anciens abondent. L'un des principaux attraits de "L'Ile d'Orléans" c'est le grand nombre et la beauté des reproductions de tableaux, gravures, etc.

Sait-on que le coloris de cette nature, les moeurs de ceux qui y vivent sont, l'un si saisissant, les autres si typiques, que plusieurs peintres y ont inspiré très heureusement leurs pinceaux. Clarence Gagnon, Charles Huot, Horatio Walker, qui ont souvent appliqué leur talent à faire connaître les beautés de cette région intéressante, contribuent à l'ouvrage dont nous parlons. Leurs compositions les plus intéressantes s'y trouvent reproduites, en couleurs, la plupart du temps. Cette particularité permet au lecteur de reconstituer facilement cette magnifique île aux sept clochers. Il y a bien, en effet, sept paroisses établies sur l'île d'Orléans. On peut juger par là que cette partie de notre pays n'est pas d'importance négligeable.

Par sa situation géographique, l'île d'Orléans a eu, dans les débuts de notre histoire, un rôle remarquable. Nos ancêtres y luttèrent, car les Hurons qu'ils y protégeaient, furent maintes fois l'objet d'attaques soudaines de leurs ennemis. Des familles considérables de notre nationalité y ont pris naissance et de là se sont répandues par toute la contrée. Enfin, cette île d'Orléans est l'un des coins dont nous pouvons tirer à lui seul de quoi alimenter un patriotisme vivace. Cette seule raison suffirait pour que nos bibliothèques scolaires ou familiales s'enrichissent de ce volume précieux.

L'apparence typographique de l'"Ile d'Orléans" ne peut être passée sous silence. Il ne se fait rien de mieux. Le papier employé fait ressortir les tableaux reproduits et les caractères de l'impression. Les amateurs d'art voudront posséder, eux aussi, ce volume digne des plus luxueuses bibliothèques. Quant aux "amants de l'histoire", qu'ils prennent ici avis d'une occasion exceptionnelle de se renseigner.

GERMAINE.

Adresser à M. Pierre-Georges Roy, archiviste de la province de Québec, la somme de cinq dollars.

LE BERCEAU

Dans la moire et le satin
L'enfant vient de naître.
Il est couché ce matin,
Le cher petit être;
Chacun accourt, et tremblant,
Sur le lit se penche
Pour voir dans son écrin blanc
Cette perle blanche.

Chacun soulève à demi
Les fines dentelles,
Pour voir cet ange endormi
Qui n'a plus ses ailes;
Pour voir ces nids à baisers,
Sa main délicate,
Et ses petits pieds rosés
Aux ongles d'agate.

Blanc comme une hostie, et pur
Comme une prière,
On voit bien encor l'azur
Luire en sa paupière;
Son ocil est vierge du jour,
Son coeur de souffrance;
Hier, pour lui, c'est l'amour,
Demain, l'espérance.

—Edouard PAILLERON.

Mon carnet

14 août 1929

Flora Le Breton, actrice, danseuse et cantatrice américaine, est actuellement à Montréal et elle a dû, évidemment, accorder plusieurs entrevues aux journalistes.

C'est dans l'une de ces entrevues que Flora Le Breton a déclaré n'avoir de toute sa vie fumé, ni bu aucune boisson alcoolique. Elle trouve que cela ruine la santé: "L'on boit et l'on fume lorsqu'on se sent fatigué afin de se stimuler, dit-elle, alors qu'on devrait simplement chercher le repos dans le sommeil."

Une autre raison pour laquelle Flora Le Breton ne boit pas, c'est que, dit-elle encore, "elle a vu tant de tragédies causées par l'excès dans le boire; et comme elle n'a jamais cultivé ce goût, elle ne sait par conséquent pas ce dont elle se prive. Pourquoi alors commencerait-elle?

Non, mais c'est tout de même triste pour une femme, de devoir déclarer, comme chose presque extraordinaire, qu'elle ne fume ni ne boit . . .

MIGNON.

—Le Devoir.

Entretien sur le mariage

VI. La colère

(Suite)

Je sais bien que tu ne m'aimes pas, que tu ne m'as jamais aimée; eh bien, moi non plus, je ne t'aime pas . . ."

N'est-ce pas que la lune rousse est bien exactement le contraire de la lune de miel . . . On se dit des mensonges; malheureusement, dans le dernier cas, il en restera quelque chose. On cassera pas toujours la vaisselle, comme je l'ai vu faire, on ne se souvrira pas toujours de glorieuses blessures: oeil au beurre noir, ou morsure au bras, comme j'en ai rencontrées; mais certainement les relations seront devenues plus difficiles; on a une plaie au coeur. Ne parlez donc jamais sous le coup de l'émotion; choisissez le moment et pour savoir ce que vous direz, raisonnez avec le bon Dieu; dites-lui le trop plein de votre coeur. Quand vous avez de dures vérités à faire entendre à votre mari, allez-y doucement; plus un remède est fort, moins il en faut à la fois. Un homme accepte les reproches, comme il fait de l'eau bénite: quelques gouttes, il s'incline et se signe; mais jetez-en à plein verre, vous le mettrez en fuite. Puisqu'il est question de sermons, il est question de religion. Il est inouï, le nombre de bonnes causes perdues par de mauvais avocats. Madame est trop pieuse, elle est à la communion fréquente, fait partie de toutes les congrégations paroissiales, est inscrite dans une bonne demi-douzaine de confréries et ne manque aucun office religieux. Monsieur, hélas! s'est bien négligé sous ce rapport, mais bon garçon au fond; aussi madame travaille énergiquement à sa conversion. Elle lui en parle sans cesse: confession, communion, messe . . . le mari n'entend que cela. Mon ami, je t'ai recommandé aux prières des Carmélites; j'ai demandé une messe pour ta conversion, aux Pères Franciscains, j'ai promis un pèlerinage à la bonne sainte Anne; tiens, voici une médaille que t'envoie le Frère André, etc., etc. Le mari, fatigué, s'en va . . . Mais pas à l'église.

La meilleure et la seule manière de démontrer à votre mari l'excellence de la religion, c'est de lui en faire constater les bons effets dans votre personne. Montrez-vous "parfaite épouse" et ne faites pas tort, par votre conduite, à la cause que vous voulez défendre, par vos discours. C'est mal raisonner: mais votre épouse se dira en voyant vos défauts: A quoi bon, si avec tant de dévotion, on arrive à si peu de résultats? La vraie religion comprend surtout l'accomplissement parfait de tous les devoirs d'état, et pour l'épouse, plaire à son mari en est un. Si, par une légitime complaisance pour votre époux, il fallait manquer à tel ou tel sermon de temps en temps, n'hésitez pas. Que jamais surtout votre mari ne puisse dire que vous négligez la maison pour aller à l'église. Croyez-moi, vos actes auront plus d'influence que vos paroles.

VII

Un paresseux et un sac vide sont deux choses incapables de se tenir debout; cela, je ne l'ai pas trouvé, mais je l'ai constaté. Epouser un paresseux, c'est le mariage le plus désastreux qu'on puisse faire. L'oisiveté, seul métier du paresseux a tous les défauts, sans aucune vertu. Pratiquer la vertu, quelque soit son nom, demande un effort: il en est incapable. Pour avoir un vice, il suffit de la laisser venir, de ne pas le combattre. Triste personnage, qui inspire le dégoût, et dont la Sainte Ecriture fait ce portrait expressif: Le paresseux ressemble au fumier: tous ceux qui le touchent en secouent la main. Eccl XXII. Il est comme une eau stagnante où pullulent les vers et les reptiles immondes.

Bref: pour résumer ses défauts, je pourrais dire que le paresseux possède de tous ceux que nous avons énumérés jusqu'ici. Prière, exemple et fréquents encouragements pour les moindres efforts, tels sont les remèdes connus. C'est une grande oeuvre que de corriger un paresseux; ce n'est pas un caractère à réformer, c'est un caractère à créer. Que Dieu vous vienne en aide!

Mais j'abuse de votre patience et je résume brièvement tous mes conseils aux sympathiques victimes de la lune rousse: c'est une collection de "si" pour couper court à tous les défauts et venir à bout des maris les plus durs. Ce n'est pas de la poésie, et pour cause: c'est de la prose dans laquelle les vers se sont mis. Voici

L'orgueilleux s'humiliera,
Si vous cédez docilement;
L'avare aussi s'amendera,
Si vous vivez modestement;
Le Juxurieux s'arrêtera,
Si vous l'aimez chrétiennement;
Le jaloux se détrompera,
Si vous le choyez tendrement;
Le buveur jamais ne boira,
Si vous le soignez décemment;
Le coléreux s'adoucira,
Si vous vous taisez bravement;
Le paresseux travaillera,
Si vous le poussez gentiment;
Aussi l'époux se sauvera,
Et sa femme pareillement.

Il peut se faire, cependant, que, malgré ou plutôt, avec ses "si" vous ne parveniez pas à faire de votre mari un époux modèle: n'importe. La plus grande et la plus précieuse des satisfactions ici-bas, est d'avoir fait son devoir. Eussiez-vous par ailleurs échoué dans toutes vos entreprises, si vous avez fait votre devoir, vous avez réussi: vous avez droit à la récompense de Celui qui couronne l'effort et non le succès.

FIN

BONENFANT.

Pour ceux qui ne l'ont pas lu

Nous recevons un nouveau lot de brochures intitulées l'Apostolat, par R. Laplante. Ceux qui n'ont pu se procurer la brochure, il y a quelques semaines, pourront en obtenir en envoyant 12 sous en timbres au rédacteur de la Survivance.

Dans cette courte brochure sur l'Apostolat, l'auteur tente de prouver que l'action catholique est nécessaire aujourd'hui, comme hier.

Un journal du Nouveau-Brunswick, le Madawaska, disait ces jours derniers, qu'il était nécessaire de posséder deux choses pour assurer la continuité des oeuvres françaises en Acadie. "D'abord, disait-il, le journal catholique indépendant et ensuite la création et le maintien de cercles de jeunesse catholique."

C'est une situation identique en Alberta.

L'auteur a fréquenté les cercles de jeunesse et c'est à ceux qui ont un idéal, à ceux qui continueront notre oeuvre, à la jeunesse qui attend une directive, qu'il offre ces quelques pages.

En vente à la Survivance, *dix sous, douze sous franco. On expédiera l'*Effort *économique de* notre race *et l'*Apostolat *pour 25 sous franco.*

Vieux préjugé

Il existait, il y a vingt-cinq ans, un préjugé contre les femmes qui travaillaient, non seulement pour gagner leur pain au dehors, ce qui était considéré comme une déchéance, même à l'intérieur du foyer. Il était alors de bon ton de se faire servir par les autres, l'aide était facile à trouver et peu dispendieuse. Les servantes traitées comme des enfants adoptives vieillissaient sous le toit de leurs maîtres, élevant les enfants et épargnant à la mère le plus lourd du fardeau.

On a compris, depuis, que le travail manuel n'a rien d'avilissant, mais qu'au contraire, pour commander, il fallait connaître tous les secrets du métier, et ce qui a le plus contribué à ce changement de mentalité ce sont les écoles ménagères. Depuis vingt ans, elles ont développé chez nos filles l'attrait du labeur sous toutes ses formes.

La cuisine, la coupe, la couture, la tenue de maison, les ouvrages à l'aiguille sont des arts, tout comme le dessin, la musique et la danse et ce sont des arts plus précieux, puisqu'ils contribuent à la prospérité des ménages.

LES ANIMAUX DES PARCS NE SONT PAS CRAINTIFS

Les mesures de conservation de la faune mises en vigueur dans les parcs nationaux du Canada ont eu pour résultat de faire perdre aux animaux sauvages une grande partie de leur crainte de l'homme. Il n'est pas rare de rencontrer des chevreuils dans les rues de Banff—parc Rocky Mountains, Alberta,—et l'on peut voir des moufflons des Rocheuses brouter le long de certaines parties de la grand'route sans se laisser déranger par le trafic automobile.

LA SAINTETE ACCESSIBLE A TOUS LES AGES ET A TOUTES LES CONDITIONS

C'est une vérité banale d'affirmer que, jusqu'à la fin des temps, l'Eglise catholique verra se lever des saints. La sainteté est l'une des quatre marques auxquelles se reconnaît l'Eglise véritable.

Plus donc l'Eglise est discutée, plus il convient que Dieu la glorifie en multipliant en elle les saints. Voyez les premières persécutions, les grandes hérésies, l'époque de la révolte protestante, le temps de la Révolution française: en face des ennemis, des apostats, des fils ingrats ou rebelles, que de merveilles de fidélité absolue, de dévouement généreux, de sainteté héroïque!

Jamais comme de nos jours la Congrégation des Rites n'a vu affluer, et de partout, les suppliques en faveur de personnes mortes avec la renommée insigne de serviteurs de Dieu. Si, comme on l'a écrit, il y a énormément de mal dans le monde contemporain, il y a aussi beaucoup de bien.

La sainteté semble devenir de plus en plus aimable et accessible.

Au témoignage de saint Paul, Notre-Seigneur Jésus-Christ est apparu débordant envers les hommes de bénignité et d'humanité. Les saints des premiers âges, au souvenir peut-être de leurs modèles de l'Ancien Testament, n'ont cependant conçu habituellement la sainteté qu'accompagnée d'un appareil effrayant de jeûnes et de macérations.

Nos saints modernes paraissent moins terribles. Leurs mortifications sont plus discrètes, leur vie plus humaine. Ils semblent plus près de nous, plus abordables, se mettant davantage à notre portée.

Ils se sont libérés en quelque sorte d'un cadre extérieur, respectable sans doute, mais qu'à tort les esprits superficiels identifient avec la sainteté: macérations farouches, mortifications redoutables, pour ne conserver de celle-ci que ce qui en constitue l'essence: l'amour surnaturel et le sacrifice.

"Prière et pénitence", répétait la Vierge de Lourdes à Bernadette. L'amour, qui s'exprime par la prière; le sacrifice, par lequel on fait pénitence pour ses propres péchés et pour ceux de tous les pécheurs: voilà bien la vie surnaturelle dans toute sa plénitude, la vertu théologale de charité dans son épanouissement.

La pratique de l'amour de Dieu, avec son corollaire obligatoire, le dévouement au prochain—mais un amour effectif, réalisateur, se traduisant par l'oubli de soi et le renoncement,—restera à jamais la caractéristique dominante de la vie de n'importe quel disciple du Sauveur.

Rions un peu

Un homme voyant passer son médecin se détourne. On lui en demande la raison.

—Je suis honteux, dit-il, de paraître devant lui; il y a si longtemps que je n'ai pas été malade.

* * *

Calino demande à son beau-père:

—Savez-vous quel est le premier homme du monde?

—Parbleu, c'est Adam . . .

—Eh bien, vous vous trompez, dit Calino, le premier rhum du monde, c'est le rhum de la Jamaïque.

* * *

Mylord C . . ., Anglais de beaucoup de mérite, rendit un jour visite au comte de P . . . Le chien de ce dernier mordit mylord à la jambe:

—N'ayez point peur, dit le comte de P . . ., mon petit chien ne mord jamais.

Mylord C . . ., qui d'un coup de canne avait étendu le petit chien sur le tapis, répondit d'un ton calme:

—Ne craignez rien, monsieur le comte, je ne bats jamais les petits chiens.

* * *

Un bourreau conduisant au gibet un pauvre diable lui dit:

—Ecoutez, je vais faire de mon mieux, mais je dois vous avouer que je n'ai jamais pendu.

—Moi, je dois vous avouer également que je n'ai jamais été pendu; nous ferons chacun de notre mieux, et il faut espérer que nous réussirons!

Ce qu'il faut lire

Deux nouveautés

par l'abbé Etienne Blanhard

Manuel du Bon Parler, relié, 128 pages, par l'abbé Etienne Blanchard. Vient de paraître. Juste le manuel scolaire qu'il faut—ni trop long, ni trop court—pour récitation, exercices et examen sur cette importante matière. Format joli et commode. Prix: $0.30 seulement.

* * *

Jeu de cartes du Bon Parler, par le même auteur. Nouvelle série 1929. Quatre cents questions et réponses pour aider à corriger nos fautes quotidiennes. S'instruire en s'amusant. Prix: $0.35.

En vente chez les libraires. En envoyant le prix de ces deux ouvrages à l'adresse suivante: L'Abbé Etienne Blanchard, Eglise Saint-Jacques, Montréal, on les recevra franco. Timbres acceptés.

Du même auteur

Recueil d'idées.—Quatre mille pensées et citations, dont un grand nombre canadiennes, sur quatre cents sujets différents. A pour but: 1. de rendre service aux professeurs, écrivains, journalistes, orateurs, improvisateurs; 2. de maintenir toutes fraîches dans la mémoire les belles pensées et les beaux vers appris durant la jeunesse; 3. de cultiver l'esprit et de l'affiner. Prix relié: $0.60.

ROMAN DE LA "SURVIVANCE"

La Campagne canadienne

par ADÉLARD DUGRÉ, S.J.

Croquis et leçons

Quarantième mille

5 (Suite)

En effet, dès son arrivée, il avait eu la bonne fortune de gagner la sympathie du principal médecin de l'endroit, le Dr Harry Bloomfield, chirurgien en vogue. Celui-ci venait d'ouvrir une clinique privée de l'autre côté de la baie, dans une superbe propriété de la banlieue de West Superior. Baigné de soleil et balayé par les vents du large, le nouvel hôpital devoit être le refuge tranquille des malades cossus et capricieux, qui peuvent payer très cher pour n'être pas soignés avec les autres. Comme il gardait son bureau à Duluth et qu'il restait le chirurgien principal de l'Hôpital-Général de cette ville, le Dr Bloomfield cherchait, pour tenir sa clinique, un médecin de confiance, intelligent et appliqué, sur qui il pût se reposer complètement durant son absence.

Ce médecin ne se trouvait pas facilement. Les hommes d'expérience n'ambitionnaient guère ce poste effacé, à salaire fixe; les jeunes gens d'avenir ne l'eussent accepté que transitoirement, pour s'y préparer à une carrière plus lucrative. Or, il se trouvait que les conditions qui détournaient les autres convenaient parfaitement au caractère et à la situation de François.

En voyant l'attention continue avec laquelle le jeune Canadien avait observé quelques-unes de ses opérations à l'Hôpital-Général, en entendant quelques questions et quelques remarques qu'il s'était permis de lui faire, le Dr Bloomfield avait deviné que cet étranger serait peut-être l'auxiliaire précieux qu'il cherchait.

En quelques minutes de conversation la chose était réglée. François acceptait toutes les conditions du docteur. Quelques jours plus tard, il devenait le chef interne de "Bloomfield Institute."

Le propriétaire n'eut pas à se repentir de son choix. Par son assiduité, ses bonnes manières, son sens médical, le jeune Canadien devait grandement contribuer au succès de la clinique fashionable. Il apportait dans sa nouvelle position la constance au travail, l'application méthodique, que ce fils de paysan avait manifestées durant ses études au séminaire des Trois-Rivières et son stage universitaire à Québec. Bientôt son patron, très satisfait, le traitait en véritable associé, en ami.

Pour le Canadien, cette situation ombragée par la personnalité du Dr Bloomfield était un rare bonheur. Outre les appointements relativement considérables qu'elle lui assurait immédiatement, le jeune homme y trouvait une recommandation précieuse pour ses entreprises futures, si jamais il devait se séparer de son chef actuel. De plus, cette situation secondaire, sous la responsabilité d'un médecin bien connu, lui offrait un avantage qu'il prisait par-dessus tout, elle le délivrait de l'obligation d'obtenir immédiatement une licence pour pratiquer la médecine.

En effet, d'après la législation en vigueur aux Etats-Unis François ne pouvait y exercer sa profession, surtout dans une ville et dans un hôpital, sans l'autorisation d'une faculté américaine, c'est-à-dire sans examens ou sans la chaude recommandation d'hommes de grande autorité. Or il ne connaissait personne qui pût le recommander et il ne se sentait pas, pour le moment, en état d'affronter un bureau d'examinateurs totalement étrangers. Lui qui connaissait si peu d'anglais, qui ignorait les auteurs de médecine en honneur chez les Américains, qui n'était familier ni avec les procédés à la mode, ni avec les recettes du moment, comment aurait-il soutenu avec succès l'épreuve d'un jury qu'il pouvait supposer médiocrement sympathique aux émigrants du Canada? Plus tard, quand il se serait fait des amis, quand il aurait pris connaissance des méthodes, du langage et des solutions en faveur, il pourrait se risquer et obtenir un diplôme. Il songerait alors à s'établir dans la colonie française de Duluth, comptant sur les sympathies de race et l'appui du clergé pour se recruter une clientèle. Mais pour le moment, mieux valait rester dans l'ombre.

Il accepta donc avec la plus vive satisfaction le poste qui lui était offert. Dans ses lettres à sa famille et à ses amis, il ne se lassait pas d'exprimer son contentement. D'ailleurs il avait une autre raison de se réjouir. A vingt-six ans passés, François commençait à songer au mariage et venait de trouver un parti avantageux.

A son arrivée à Duluth, les Pères Oblats, désireux de l'aider dans ses débuts, l'avaient recommandé à un Canadien qui jouissait de quelque considération dans la ville. C'était un certain Lebrun, venu jeune aux Etats-Unis, qui s'était d'abord établi aux environs de Buffalo, où il avait épousé une Allemande. Celle-ci était morte peu de temps après la naissance d'une petite fille à laquelle elle avait donné le nom de Stéphanie. Lebrun avait alors pénétré davantage dans l'ouest et s'était fixé à Duluth, où il s'était fait entrepreneur de travaux publics, constructeur et spéculateur sur les terrains, sous le nom de Peter Brown. Il fit une petite fortune, se maria de nouveau, fit partie du conseil municipal et devint un personnage dans la jeune cité.

Bien que sa nouvelle femme fût protestante et qu'il fît peu de religion, il était resté attaché aux Pères. Pendant qu'il se livrait aux affaires, sa petite Stéphanie, Fanny, comme l'appelaient ses compagnes, avait grandi au petit bonheur. Elle était grande fille quand François fut, par un simple hasard, introduit dans la maison de son père. Le jeune Canadien fut frappé de sa beauté et chercha des prétextes pour revenir. Brown, comme Fanny, se laissa séduire par ce titre de Doctor que portait le jeune médecin. Dans la société américaine, surtout dans les villes naissantes, où les titres sont aussi rares qu'ardemment désirés, celui de docteur n'est pas méprisable. Pour Fanny, être femme de médecin, c'était s'établir définitivement dans la haute classe de Duluth. François n'eut donc pas de peine à se faire agréer.

On s'étonnerait plutôt de la facilité avec laquelle le jeune médecin fixa son choix. Il ne songea ni aux préférences de sa famille, ni au genre d'éducation qui avait développé en sa future des tendances si différentes des siennes, ni à l'incompatibilité de leurs caractères, ni à l'obligation qui lui serait imposée de renoncer à toutes ses habitudes anciennes: il n'aperçut que les charmes extérieurs de la jeune Américaine et les avantages matériels que son père lui assurait.

En effet, M. Brown faisait bien les choses. Il donnait aux nouveaux époux une belle propriété qu'il possédait dans le voisinage même de Bloomfield Institute. Il avait de vastes terrains dans ce quartier plein de promesse, entre Duluth et Superior, sur le rivage où la rivière Saint-Louis, s'époumonant en large nappe, confond ses eaux avec celles du grand lac, auquel elle semble donner naissance. Avant le formidable "krach" de 1893, qui retarda de vingt ans le développement de Duluth, tous les spéculateurs de la région étaient sûrs de voir cet espace inoccupé se garnir rapidement de somptueuses demeures. La culbute inattendue de tous ces millionnaires improvisés avait brusquement arrêté l'élan de la construction dans cette banlieue superbe; mais au début du vingtième siècle les espérances des spéculateurs renaissaient. M. Brown, en y établissant son gendre, comptait accélérer un mouvement qui devait tripler sa fortune.

Le mariage fut célébré au début de l'été; à l'automne les nouveaux époux prenaient possession de leur résidence et François se livrait à cette vie laborieuse et tranquille, si conforme à ses goûts, que sa situation même lui imposait.

(A suivre)

"La Campagne canadienne" est en vente à l'Imprimerie du Messager, 4260 rue de Bordeaux, Montréal, Qué-bec. Prix: $0.75.

LA LEGENDE DU PATOIS CANADIEN

Ce qu'en pense un Français de France.

Un Français qui passe l'Atlantique doit s'attendre à beaucoup d'étonnements. Mais s'il visite le Canada, il trouve là une surprise dépassant toutes les autres: celle d'entendre parler français aussi bien que dans n'importe quelle partie de sa "douce France".

Il avait cru plus ou moins à la légende du patois canadien, grossièrement dérivé du français, disait-on, pareil aux jargons de certaines Antilles jadis colonisées par nous. Et voici que les Canadiens lui parlent une langue parfaitement française, dans un pays plus étendu que la France, où, sur les bords du Saint-Laurent, presque aux portes de New-York, la fière Montréal se glorifie d'être la plus grande ville française du monde après Paris.

Mais l'étonnement qu'éprouve le voyageur à constater une si merveilleuse survivance, malgré l'océan et deux siècles de séparation, se change en émotion poignante quand les Canadiens lui racontent leurs luttes pour défendre la langue et les coutumes ancestrales: depuis les combats épiques de Moncalm, abandonné, par Louis XV, jusqu'à nos jours, où les Canadiens-français ont fini par imposer leur langue et lui donner droit de cité à côté de l'anglais.

Ils ont même fait cette chose héroïque: de s'allier avec ces mêmes Anglais détestés pour repousser les armées révolutionnaires des Etats-Unis voisins, parce qu'ils savaient que l'Empire britannique était seul capable de leur garantir le respect de la langue française. Sans eux, tout le Canada suivait les Etats-Unis dans leur indépendance mais ils ont préféré rester français sous la loyauté de l'Union Jack; tandis que leurs frères de la Louisiane et de nos autres anciennes colonies englobées dans les Etats-Unis n'ont plus souvenir de la mère-patrie.

Cependant, même après la reconnaissance officielle de leurs revendications, les Canadiens-français ont bataillé sans relâche pour que ces promesses ne restent pas théoriques. Noyés dans un flot d'émigrants anglais, écossais, irlandais encadrés de fonctionnaires presque toujours ennemis de leur langue, ils ont fait bloc contre eux à chaque occasion, exigeant la création d'écoles françaises, et cela non pas seulement dans l'immense province de Québec, mais dans le Canada tout entier, jusqu'aux lointaines plaines de l'Ouest où ils essaiment constamment de vigoureuses "paroisses".

Voilà pourquoi, Anglais et Irlandais usent de toute arme pour essayer de battre en brèche cette fidélité à la langue française ils ont même inventé l'odieux mensonge du patois canadien: "Ce que vous vous obstinez à défendre, leur disent-ils, ce n'est pas le français vous ne parlez qu'un vilain patois. Renoncez-y donc. La France se moque bien de votre jargon!"

Contre cette méchante calomnie, c'est à nous, Français de France venus au Canada, de protester, et d'apporter notre témoignage en faveur de nos frères canadiens. Car la vérité est qu'ils parlent un français bien authentique. L'élite, considérable par le nombre et la qualité, manie notre langue avec autant de perfection que nos meilleurs orateurs. Quant au peuple il parle aussi bien que le peuple chez nous. Qui oserait soutenir qu'en Normandie, par exemple, on ne parle pas français parce que les paysans ont gardé quelques archaïsmes? Il en est de même pour les paysans canadiens, surtout ceux des campagnes éloignées, et aussi les vieux qui jadis refusèrent d'aller à l'école où des maîtres anglais méprisaient la langue maternelle.

Je suis au Canada depuis deux ans; je n'ai jamais eu de difficultés à comprendre un Canadien-français ni à en être compris, de quelque rang social qu'il fût. On en trouve qui disent "moué" pour moi, ou "étrète" pour étroite; mais La Fontaine n'a-t-il pas fait rimer: portes étrètes avec belettes? Les Canadiens disent aussi "gueniIle" pour torchon; à Bruxelles, on dit "loque à reloqueter", et à Marseille "estrasse"; j'aime autant "guenille".

Ils ont encore des anglicismes, mais bien moins qu'on ne croirait, si l'on pense que depuis deux cents ans ils sont sous le régime anglais. C'est pour eux un sujet de gloire que d'avoir gardé si pur le parler de leurs ancêtres. Quelle leçon pour certains "esthètes" de chez nous qui emploient des mots anglais à tort et à travers, sans en connaître le sens exact ni la prononciation!

Maintenant que les Canadiens-français ont conquis de haute lutte le droit d'avoir leurs écoles et leurs Universités, ils se familiarisent de plus en plus avec nos écrivains, nos artistes, notre génie français.

Il y a au Canada des gens qui parlent un patois; ce sont plutôt les émigrés anglais et irlandais, qui ont sottement troqué leur langue maternelle pour l'argent de New-York. Ce sont pourtant ceux-là surtout qui essayent de propager la légende du patois canadien.

L. BARRIELLE,
"La Croix", de Paris.

LE DR DUNCAN ET LE PROJET DE CANALISATION SUR LE SAINT-LAURENT

Williamstown, Mass.—P.C.—Parlant du projet de creuser le canal du St-Laurent devant l'Institut d'économie politique, le docteur G.-S. Duncan, économiste de chemins de fer, exprimait l'opinion que les avantages du projet pour les Etats-Unis avaient été surestimés.

"Le canal, dit-il, ne peut servir que pendant six mois de l'année, par suite de la température, et les deux tiers du trafic iront au Canada. Ses avantages aux cultivateurs pour le transport des céréales ont été également exagérés, car 85 pour cent du maïs et une forte proportion des autres céréales ne quittent pas les Etats-Unis. Le coût du canal sera énorme."

Rothschild

Jérôme Lorm raconte dans Pester Loyd, la fort gentille anecdote qui suit, extraite de la vie de feu le baron James de Rothschild:

Eugène Delacroix dînait un jour chez Rotschild. L'air soucieux et préoccupé du peintre frappa son amphitryon qui lui demanda au sortir de table le motif de cette humeur. Delacroix lui répondit qu'il était depuis des mois à la recherche dans Paris d'un modèle pour une tête de mendiant, nécessaire pour un nouveau tableau. Or, voilà que pendant le dîner il s'était aperçu que la tête de Crésus aurait convenu parfaitement. Quel dommage ajouta l'artiste, que M. le baron, sans être un mendiant, ne soit pas du moins un modèle!

Rotschild lui répondit qu'il était habitué à ne rien refuser aux arts et qu'il était prêt aussi à rendre au peintre le service demandé. De sorte qu'à un moment donné on put voir la munificité représentée sous les traits du millionnaire. Delacroix avait affublé son modèle de la tunique voulue, lui avait mis un long bâton à la main, et l'avait placé sur les marches d'un temple romain dans une attitude suppliante.

Un jeune artiste ami et élève du grand peintre, pénétrant dans son atelier, fut frappé par la physionomie du modèle et félicita Delacroix d'avoir trouvé enfin le sujet cherché depuis si longtemps. Ne doutant pas que le mendiant fût en effet un malheureux ramassé sur le pavé, le jeune homme lui glissa discrètement dans la main une pièce de 20 frs. Le modèle était resté immobile, pour ne pas déranger la pose, et s'était contenté de remercier le compatissant artiste par un clin d'oeil significatif. Après la sortie du visiteur Rotschild s'informa près du maître sur son jeune ami et apprit que celui-ci était loin d'être dans une position aisée; il vivait de leçons et devait encore faire son chemin. Son manque de moyens pécuniaires le contrariait dans la poursuite de sa carrière. Rotschild prit note du nom et de l'adresse et peu de temps après le jeune homme reçut une lettre dans laquelle on lui disait qu'une bienfait rapportait toujours des intérêts, il était arrivé que ceux du louis si généreusement placé étaient accumulés dans le comptoir Rotschild où le jeune homme pouvait les retirer jusqu'à concurrence d'un capital de 10,000 francs.

Etrange

Expliquez si vous pouvez.

Dans le village de X, il y a quelques semaines, un Juif survint tout à coup, loua une maison abandonnée, y descendit un amas de caisses et de ballots, et ouvrit un magasin improvisé. Le dimanche, à la porte de l'église, il répandit à pleines mains des réclames tapageuses, des réclames alléchantes, des listes de marchandises au prix minime, où il énumérait tant de casquettes à 58c, tant de chaussures à $1.83 que sais-je encore, le tout comptant.

Attirés par les drapeaux flottants et les étoffes multicolores, les habitants de X accoururent en foule, pas pour acheter, mais pour voir l'étalage grotesque, les caisses béantes répandues jusque dans la rue, les pièces de cotonnade à demi déroulées, les chaussures prétentieuses, les breloques étincelantes, tout ce qui peut exciter la convoitise des badauds.

Le juif sollicitait une visite, il l'avait. Avec l'effronterie et la verve endiablée qui caractérisent ses pareils, il eut vite persuadé à nos braves gens qu'ils avaient besoin de marchandises, qu'il fallait acheter, et même se presser, car il ne resterait qu'une semaine et l'on perdrait bientôt une occasion superbe unique.

Les bons habitants le crurent et achetèrent. Ils achetèrent si bien qu'après huit jours le juif partit, mais pour revenir au plus tôt.

Il ramena un char complet des pièces les plus bigarres, restes d'un banqueroutier qui doit lui être fièrement reconnaissant. Toutes les formes de chaussures, toutes les modes de chapeaux possibles et impossibles, toutes les variétés de jupes et de corsages que nous avons subis depuis dix ans, étaient représentées dans ce bric-à-brac.

Alors la réclame s'étendit aux paroisses environnantes, et la fièvre d'achat se répandit comme une contagion. Le juif fut assiégé, littéralement. Un soir qu'un familier lui demandait ce que lui apportait sa journée: "Oh! une bagatelle, dit Isaac, cent cinquante piastres!"

Cent cinquante piastres comportant en un jour, dans une région pauvre, lorsque l'argent manque quand les fournisseurs ordinaires, l'épicier, le forgeron, le boulanger, qui sont des nôtres, ont toutes les peines du monde à se faire payer! Pour un brocanteur d'occasion, l'argent ne manque plus, il roule il est prodigué! Comment expliquer ce phénomène?

—Bah! dites-vous, les habitants de X sont des niais, voilà tout. D'ailleurs, vous rapportez là un fait isolé.

—Isolé? En voici un autre tout aussi véridique, et je pourrais vous en citer une vingtaine.

A Z, ville de 6,000 habitants, pas un marchand de nouveautés n'avait pu maintenir son commerce, vu la proximité de la grande ville voisine. Les uns après les autres ils faisaient banqueroute, et l'on admettait que seules l'épicerie, la boulangerie et la boucherie faisaient vivre leur propriétaire.

Un jour, un petit juif de chétive apparence y bâtit une baraque. Il étale ses marchandises à la devanture, en si beau désordre et en telle quantité que les passants avaient peine à ne pas marcher dessus.

Les habitants de Z, qui sont des malins, rièent aux éclats du juif, de sa réclame, de ses étoffes voyantes. Personne n'achetait, un Juif! . . Si les finauds de la place en ont dépensé de l'esprit sur le dos du petit homme et de sa cambuse!

Pourtant quelques-uns finirent par arrêter, pour voir, Le juif ne demandait pas davantage. Il fit voir . . . et acheter.

Avant l'hiver on avait assez acheté pour qu'il pût louer un appartement. Au printemps il s'installait au beau magasin de monsieur N, le dernier banqueroutier. Après deux ans il devait agrandir; après cinq ans il payait trente mille piastres un terrain superbe où il élèverait bientôt le plus bel édifice de toute la ville.

Pendant ce temps-là les autres marchands continuaient à faire banqueroute.

LA TRUITE DES LACS WATERTON

Les amateurs de pêche à la ligne peuvent se livrer avec succès à leur sport favori dans les parcs nationaux du Canada, particulièrement dans le parc des Lacs Waterton, renommé pour sa truite. Des truites d'un poids allant jusqu'à cinquante livres ont été prises dans les eaux de ce parc national.

Conte de chez nous.

"TU ME DARDES AU COEUR"

Rien qu'à voir passer Baptiste Lamoureux, vous auriez tout de suite deviné: "C'est un ancien instituteur". —"J'ai enseigné pendant trente-trois ans, monsieur, et c'est le bon Dieu qui m'a mis sur la tribune, tout autant que monsieur le curé dans son église. Partout ailleurs, je n'aurais fait que des gaffes, je ne sais pas même affiler un couteau de poche. Aujourd'hui, ils ont de grandes écoles pour former les maîtres; dans mon temps, on entendait une voix-d'en-haut."

Monsieur Lamoureux venait d'en bas de Québec, comme tant d'autres. Il avait enseigné longtemps dans ces régions, "le vieux défriché" comme il disait, puis son étoile l'avait amené dans le district de Vaudreuil. Il ne devint pas inspecteur, son rêve secret. Quand il eut soixante ans sonnés, la petite cour au gazon mangé comme un dos de vieil âne, la maison toujours grande, les cris d'enfants, tout cela se mit à lui peser, et ce fut l'heure de la retraite, là où il avait creusé son dernier sillon.

L'ancien maître d'école! Beau front luisant, lunettes au cercle d'or, longue redingote un peu verdie, il garda sa belle tenue des jours d'autrefois. Sa tête allait et venait par habitude, comme pour encourager le bambin qui a bien récité sa leçon. Maintes fois, pendant les chaleurs d'août, quand montait le cri des grillons il s'asseyait devant sa maison, ses longues mains blanches posées sur ses genoux, comme ces vieux consulaires romains que les envahisseurs gaulois avaient trouvés figés aux portes. Le métier de former des âmes demeurait en lui comme une noblesse. Il deux grandes passions au coeur! La science et la grammaire.

La science, toute celle qu'hélas! il ne possédait point. Au bureau de poste, il lisait tout haut son journal, avec des réflexions que les fumeurs de pipe écoutaient comme une langue étrangère. Chez son ami le docteur Trépanier, il s'attardait devant les in-folios, en marmottant les titres avec vénération. A la grand'messe, pendant le sermon, il avait de grands gestes d'assentiment que les chantres observaient de leur tribune; et le vieux Forêt l'avait fort insulté, en lui disant une fois sur le perron: "Vous avez dormi au prône."

Mais la grammaire, il l'adorait! La moindre faute le piquait au vif. Ce qu'il le faisait, son purgatoire, au bureau de poste, au magasin . . . Et quelles fières leçons données à Remy Lanctôt, à Léon Taillefer, à tous ces historiens de village qui maltraitaient les mots! On riait sous cape de ce vieux gardien du temple. Et c'était toujours à recommencer . . .

J'étais en rhétorique alors, et je cueillais les fleurs de la route, en écoutant les batailles de grives. J'avais prêté quelques bouquins à Baptiste, et de lui me vint cet oracle: "Jacques est un jeune homme profond, il y a de l'astre en lui." Vingt fois la semaine, quand il me sut bachelier, il envoyait son fils Hormidas me consulter sur l'emploi d'un mot, le sens d'une phrase, avec les scrupules à dérouter le bonhomme Littré lui-même. . . . Hormidas détestait ces messages, qu'il avait grand'peine à transmettre; ça lui pesait autant et plus que deux gallons de mélasse. Quand arrivait la réponse, Baptiste concluait d'habitude: "C'était mon idée . . . . Les choses n'ont guère extravasé depuis mon règne."

Que ne me suis-je promené plus souvent avec le cher vieux grammairien! Que de formules originales moulées par lui! Il me faisait admirer, le long du fleuve, "cette belle ouvrage des rapides". Il se lamentait sur Hormidas, "un enfant sans conséquence", nous parlions de monsieur le curé, "un homme bien retourné vers le bon Dieu", du docteur Landry, "un savant tout cuit en médecine", et de tant d'autres.

Une après-midi que nous causions dans sa cuisine, l'à-propos vint sur le nouvel instituteur. Baptiste prononça: "Ce n'est pas la tête à Papineau" Et sa femme de reprendre: "Eh non! C'est un jeune Gadoury, de Sainte-Martine. Son père s'appellait Auguste".—Pauvre monsieur Lamoureux! Son front luisant prit une teinte de brique chauffée pour un voyage en traîneau d'hiver, il étendit le bras en signe d'indulgence: "Excusez, monsieur Jacques! Mon épouse n'était pas censée être devineresse de savoir cela."

Exilda, "devineresse de savoir cela"! Une compagne dévouée, pas fière de son sens propre, qui savait faire reluire une batterie de cuisine et renversait rien sur le chemin de la laiterie . . . Mais curieuse comme cinquante portes ouvertes! La cloche de l'église ne pouvait branler le moins du monde sans qu'elle envoyât Hormidas s'informer au sacristain: "Va donc voir qui fait baptiser!" Et puis—suprême ironie—la femme de l'univers la plus insoucieuse du beau parler. Vous comprenez le désespoir de Baptiste. "Exilda, me confiait-il en hochant la tête, est une bonne patronnesse de travail, mais ce n'est pas une première intelligence."

L'aimant trop pour la battre, il avait entrepris de la corriger. Elle avait cinquante-six ans sonnés. Pauvre vieux maître! . . . Toute la journée, ils se chicanaient . . .

Baptiste fume sa pipe, dans la cuisine, sur une chaise renversée au mur, Exilda réclame Hormidas qui tirait la barbe du chat: "Va donc ouvrir les "jalouseries", afin de laisser entrer le soleil." Baptiste sursaute, ramène sa chaise, se soulève à demi en tendant son doigt qui tient le vieux brûlot: "Jalousies, Zilda, jalousies! Tu me dardes au coeur, Zilda!" Le mari-nute d'après, nouvelle escarmouche: "Il est onze heures, mon homme. As-tu faim? Je vais mettre la "thicaire" au feu." Baptiste se laisse tomber les bras: "Théière, théière, Zilda! Tu me dardes au coeur!" Toujours sur la brèche, le pauvre homme. Un bon jour, il eut cette formule héroïque: "Zilda, tu me feras mourir!"

J'ai peur qu'on n'ait oublié de relever cette vieille sentinelle . . .

Lionel DUFORT,
Le Devoir.

Une des colonnes de la ploutocratie

Le juif Blum est le leader du parti socialiste français, ennemi des capitalistes, des bourgeois. Mais Blum est encore autre chose, voici ce que la "Libre Opinion" en dit: "Qui donc est Blum, sous le masque socialiste, l'une des plus solides colonnes de la ploutocratie?

Il est le protecteur de la société du Casino de Monte-Carlo, dont son frère, Maurice Blum, est le directeur artistique, aux appointements annuels de 250,000 francs.

Il est l'avocat de la compagnie du gaz de Bordeaux, des actionnaires de la compagnie du canal de Suez, des Blanchisseries de Thaon.

Il est conseiller juridique du Contentieux des chemins de fer, avec carte de circulation gratuite en wagon-lits.

Il est le défenseur des grosses affaires de pétrole et des puissantes banques qui ont perpétré la chute du franc. La politique du chef socialiste est une manipulation d'affaires.

Mais je ne lui reproche pas de tirer de larges profits d'où il le peut, ce que je dénonce, c'est la farce bouffonne de tous ces prébendiers du socialisme, pour qui la politique est un banquet et qui, le ventre plein, arrivés au dessert, se mettent à chanter:

Debout, les damnés de la terre!
Debout, les forçats de la faim!

Il y aurait là, pour les Français, de quoi se désopiler la rate.

—Le Messager, Sherbrooke.

Cette ligue

Les pasteurs d'âmes et les chrétiens sincères s'alarment de nos jours à la vue du fléau dévastateur des modes indécentes qui sévit dans tous les pays du monde. Le fléchissement des moeurs chez la femme chrétienne depuis quelques années est l'oeuvre discrètement organisée par les loges maçonniques.

Dans un grand congrès tristement célèbre de la franc-maçonnerie, tenu à Amiens en 1912, on décida la ruine de la société chrétienne par la corruption de la femme. Pour arriver plus facilement et plus rapidement à ce but, on jugea que le meilleur moyen était de créer dans l'univers entier un mouvement d'indécence dans le vêtement féminin. On se mit à l'oeuvre sans plus tarder avec la ténacité et l'audace de la gent maçonnique. On savait combien il est facile de conquérir la femme à toutes les causes au moyen de la mode. Pour la femme la mode est une seconde nature. Il n'y a rien qui résiste aux exigences de la mode. L'expérience l'a prouvé. Quand une dame ou une demoiselle a dit: c'est la mode, il n'y a plus d'argument qui tienne. Même l'ultime raison du salut éternel semble n'avoir plus de prise sur un trop grand nombre.

Comment s'expliquer que la femme ait pu depuis si longtemps résister à l'autorité de l'Eglise, qui condamne sévèrement les modes modernes.

Jamais l'Eglise n'a opposé une condamnation plus unanime à ce mouvement de corruption. Depuis l'apparition des modes indécentes les papes ont déclaré à maintes reprises combien il est du devoir de tous les chrétiens de sévir contre ce scandale. Un appel tout particulier a été fait aux groupes féminins qui furent reçus en audience au Vatican. Les modes modernes sont un désastre pour la société chrétienne, il faut à tout prix enrayer ce fléau, ont répété tour à tour les derniers papes qui se sont succédé sur le Siège de Saint-Pierre. Dans tous les pays les évêques ont averti sévèrement leurs ouailles à diverses époques des conséquences néfastes des mauvaises modes, inventées et propagées par les ennemis de l'Eglise. L'on sait avec quelle fermeté les curés et les missionnaires ont combattu ce mouvement scandaleux.

Pouvons-nous croire que la conscience de la femme soit tellement faussée qu'elle puisse vivre en paix et s'acquitter dignement des devoirs de sa religion tout en persistant à vivre dans cet état de scandale et de révolution contre l'Eglise? Il est bien difficile de croire à sa bonne foi après un enseignement si clair et si fréquent de la part de l'autorité religieuse. Le seul moyen d'expliquer cette anomalie c'est que la mode n'a sur la femme plus d'influence que la religion. Elle préfère se plier aux exigences de la mode que de se soumettre à l'Eglise, même quand les intérêts les plus graves de son âme sont en jeu. Comment peut-elle accomplir ces devoirs religieux dans cet état? C'est là un véritable mystère. Aussi longtemps que le scandale sera le scandale et qu'il sera impossible de servir à la fois le bon Dieu et le démon, on ne pourra pas s'expliquer comment une femme qui vit habituellement dans l'état de scandale par le port des modes indécentes puisse s'approcher dignement des sacrements et accomplir consciencieusement les devoirs de sa religion qui réclament de bonnes dispositions de la part du sujet.

L'expérience a souvent prouvé que ces esclaves de la mode ne sont pas aussi sûres que cela de leur salut. Il arrive parfois que la faiblesse de leur foi et le dégoût pour les choses de la religion jettent la terreur dans leur âme. Plus d'une fois devant la conscience qui s'alarme, elles se demandent si elles sont dans la bonne voie. Elles devraient trouver une réponse négative dans l'autorité de l'Eglise qui a reçu la mission d'éclairer les consciences.

Pour lutter contre ce mouvement de corruption inventé par la franc-maçonnerie on a fondé il y a deux ans une Ligue Féminine catholique pour la propagande des bonnes modes dans la société chrétienne. Déjà elle compte vingt mille adhésions dans notre pays. L'oeuvre chaque jour fait la conquête de nouvelles recrues.

Le devoir des ligueuses catholiques est de prier et de travailler par l'exemple et la parole à faire disparaître les mauvaises modes pour y substituer partout les modes chrétiennes approuvées par l'Eglise.

La Ligue a reçu la haute approbation et une bénédiction spéciale de Notre Saint-Père le Pape, du cardinal Rouleau, archevêque de Québec.

Nous souhaitons à cette ligue et à celles qui la dirigent le plus entier succès. Nous espérons que sous peu le dévouement des ligueuses béni du ciel et encouragé par la Sainte Eglise, saura reconquérir à la société chrétienne, le terrain que les loges maçonniques lui ont ravi par les armes des modes indécentes.

R. P. BONHOMME, O.M.I.,
—La Vie Paroissiale, Montréal, Qué.

Le principe de la politesse est du tact et de la volonté.
AMIEL.

Ce qui se passe en Alberta

Elever des enfants c'est sculpter sa propre statue.
—LES ANCIENS.

Coin des
BONNES AMIES

Les "Bonnes Amies" après avoir joui délicieusement de leur vacances sont heureuses de reprendre possession de leur "coin". L'accueil qu'on leur fait est toujours si gracieux . . .

Pour moi j'avais hâte d'y revenir car un évènement y fixait ma pensée depuis quelques semaines. C'est que j'aurais voulu me faire plus tôt l'interprète de toutes les "Bonnes Amies", pour assurer à Madame L. Picard que notre souvenir amical ne lui a pas fait défaut à l'occasion de son récent mariage, et que nos voeux de bonheur, pour n'avoir pas eu d'écho avant aujourd'hui, ne sont pas moins sincères.

Ayant aussi eu part de communications intéressantes qui pourraient donner lieu à quelque initiative nouvelle de notre cercle, il serait très important que tous les membres fussent présents à l'assemblée régulière qui aura lieu au Club LaVérendrye, mardi soir, le 3 septembre prochain, à 8 h. 15.

D'autres questions concernant les intérêts du cercle seront aussi à discuter. Ne manquons donc pas d'être présentes.
La Secrétaire.

Les Jeunes Canadiens

Un certain nombre de Jeunes Canadiens ont tenu à assister à la soirée en l'honneur du représentant de la France, S. E. M. Jean Knight. Elle avait lieu au Club LaVérendrye—le monument national des Canadiens-français de l'Alberta, ainsi que l'a si bien dit M. Bolleau.

Les Jeunes Canadiens se souviennent que du temps où ils allaient encore à l'école ou au collège, on leur annonçait toujours que le gouvernement de la République française encourageait l'enseignement de la langue française par des récompenses; et c'est pourquoi ils voulaient rendre hommage au représentant de la France.

Après cette réunion, plusieurs ont émis le désir d'être représentant de la France . . . pour pouvoir remercier les artistes du beau sexe . . . par une accolade . . . toute fraternelle.
Jiji.

Nouvelles d'Edmonton

Le mariage de Mlle Mary Clara Lemay, fille de M. et Mme Télesphore Lemay, autrefois de Trochu, à M. Charles Otto Stigler, fils de M. et Mme Stigler, de Ponoka, a été célébré samedi soir dernier à la résidence de l'évêque. Le R. P. Murphy a célébré le mariage.

L'épouse était habillée d'une gentille toilette en crêpe de soie blanc avec un long voile et portait, sur sa tête une couronne de fleur d'oranger.

Ele était accompagnée de sa belle-soeur, Mme Victor Lemay également habillée de blanc. Elle portait des pois de senteur. Le bouquet de la mariée était composé d'oeillets blancs et de pois de senteur.

M. Alvéric Landry de Vimy était garçon d'honneur. A l'issue de la cérémonie, M. et Mme Victor Lemay reçurent la noce, à un souper où on compta dix-neuf invités. La pièce était décorée pour l'occasion et un magnifique cadeau de noces était placé au centre de la table. Il y eut amusements au cours de la soirée. M. et Mme Stigler logeront au Moose Hall.

Donnelly

Nous avons eu le plaisir, ces jours-ci, de recevoir la visite de notre ancien curé, le R. P. Josse, O.M.I., de retour d'Edmonton, et maintenant en charge de la cure de Grande Prairie.

Trois jours durant il a été l'hôte de notre bon et aimable curé, le R. P. Peran, il a profité de cet arrêt pour visiter les paroisses des environs, entr'autres Saint-Bruno et renouer connaissance avec ses nombreux amis.

Il y a quelques jours, nous avons eu le regret de perdre la Rév. Soeur Supérieure de notre couvent. A peine était-elle parmi nous depuis quelques mois. Elle va prendre charge d'une nouvelle fondation à Grande Prairie, où l'on veut également des religieuses pour l'école séparée.

Nous profitons de la circonstance pour lui présenter l'hommage de notre reconnaissance, de notre profonde gratitude, pour tout le dévouement qu'elle a donné à notre oeuvre naissante, et en même temps nous lui souhaitons beaucoup de succès à Grande Prairie.

A la Rév. Soeur Supérieure qui lui succède, nous souhaitons la plus cordiale bienvenue.

Une nouvelle classe a été aménagée à l'école de notre village, vu le nombre croissant des élèves, et pour tenir tout ce petit monde en haleine, nous aurons trois institutrices, au lieu de deux.

Notre village s'améliore chaque jour davantage; un beau trottoir relie actuellement l'église au couvent et le couvent à l'école.

Il convient aussi de noter qu'à Girouxville et à Falher on fait aussi bien les choses, les chemins sont nivelés, les trottoirs se construisent, on semble s'être donné le mot d'ordre, il existe une certaine émulation, qui ne peut être que pour le bien particulièrement de ces trois paroisses du district. Puissions-nous ne pas nous arrêter dans cette voie de progrès et d'améliorations, d'autant plus que l'excellente récolte que nous anticipons, nous fournira le "nerf de la guerre", pour soutenir et développer davantage nos oeuvres.
Corr.

Gourin

M. et Mme Jean Ulliac ont l'honneur de faire part à leurs parents et amis de la naissance de leur fille, baptisée sous les noms de Marguerite Thérèse Agnès. Parrain et marraine, Joseph Dulgon et Stella Cospérec, cousin et cousine de l'enfant.

Le blé n'est pas encore mûr à Gourin. La pluie tombe souvent ce qui fait que le grain n'avance que très lentement vers la maturité.

Falher

Le comite de l'A.C.F.A. a eu son assemblée régulière dimanche dernier. Plusieurs nouveaux membres se sont inscrits, en payant leur contribution. Un vote de confiance fut passé en faveur du président général, le Dr Petitclerc et du secrétaire, M. R. Laplante.

La Rév. Soeur Saint-Médard, des religieuses Sainte-Croix, l'une des fondatrices de notre pensionnat, retournée à Saint-Laurent depuis quelques années, est revenue à Falher, accompagnée de Soeur Saint-Yvonne—Mlle G. Brien—pour quelques jours, en route pour Grande Prairie, où elle va avec quelques compagnes, qui se sont vouées comme elle à l'éducation catholique et française des petits Canadiens, prendre charge de l'école séparée. Soeur Saint-Yvonne, demeurera ici pour quelque temps en attendant l'ouverture de l'école Normale où elle ira suivre ses cours.

L'école ouvrira ses portes le 3 septembre à tout un essaim de nouveaux élèves, à partir de six ans. Le nombre de tous les élèves n'est pas encore fixé, mais il dépassera de beaucoup deux cents. C'est dire que le champ d'action de nos bonnes religieuses est illimité; par les besoins d'une saine éducation morale qu'elles savent si bien imprimer dans le coeur de nos enfants.

Les récoltes sont commencées et nombre de fermiers sont à couper le blé. La récolte est abondante en général; à de rares endroits cependant, la pluie est venue un peu tard.

Les jardins sont de toute beauté; les fleurs les plus variées comme les légumes les plus succulents y poussent à profusion. Il serait tentant d'en nommer les heureuses propriétaires. Il est moins dangereux cependant par crainte de faire des oublis, de mentionner en général tout le cortège d'habiles fermières, qui ont envahi, avec des allures conquérantes, l'art de l'horticulture. Le mois d'août—mois de richesses champêtres, lourd de fleurs, de fruits et de moissons dorées, apporte à tous la satisfaction et la récompense d'un labeur intelligent, si bien secondé par la divine providence qui ne cesse—malgré nos indignités—de répandre ses abondantes bénédictions sur la paroisse de Falher.

On annonce pour la mi-septembre un bazar organisé par les Dames de l'Autel. Ce sera, n'en doutons pas, une réussite complète. Ces dames font appel à la générosité du public, pour faire de leur succès la part de tous les généreux donateurs.

L'embellissement du village s'accentue journellement. Une équipe de travailleurs réparent, nivellent le terrain, installent des trottoirs partout, et avant peu le système d'éclairage électrique sera adopté pour les rues, comme il l'est maintenant dans presque tous les intérieurs.
Correspondant.

Girouxville

Travaux de construction

Une corvée en règle de deux jours francs, annoncée au prône de la messe dimanche dernier a remporté un succès sans précédent. Mardi soir, en effet, l'écurie-grange-remise était debout, couverte en bardeau, remblissée et peinturée.

Le presbytère dessine ses murs et divisions intérieures sous la direction de M. O. Landry et de 5 ouvriers diligents.

M. Couillard a fini ses travaux de béton par un large trottoir-entrée à la salle-chapelle.

M. Alex. Boisvert, de l'autre côté de la rue Notre-Dame bâtit une vraie grange à fourrage seulement. On croit que c'est la première du genre Bas-Canada dans le pays du Nord . . . Bravo!

Don: un superbe drapeau Sacré-Coeur par Mme Ubald Béchard. Merci.

Départ du R. P. Despins

Dimanche dernier, la grand'messe était chantée par le R. P. E. Despins dont la famille demeure sur la paroisse et mardi soir, à l'occasion de son départ pour Montréal, un souper intime réunissait les membres de la famille ainsi que MM. les abbés Calais et Normandeau, respectivement curés de Falher et de Girouxville. Les MM. Tremblay et quelques autres voisins vinrent passer une agréable soirée et faire leurs adieux au Rév. Père. Nos meilleurs voeux de bonheur et de succès accompagnent le nouveau prêtre!

Visiteurs

Au nombre de nos distingués visiteurs, mentionnons Sa Grandeur Mgr Joussard, de la mission Saint-Augustin de Peace River, accompagnée du R. P. Péran et de M. et Mme H. Lucas. Les R. P. Falher et Hamelin, missionnaire-colonisateur.

De même que le R. P. Josse, de Grande Prairie ainsi que le R. P. Cozanet, de McLennan.

Nouveaux colons

M. J. Racine, autrefois de la baie du Febvre et parent des familles Boisvert et Allard dans le but de s'établir au milieu de nous. Avec l'excursion de l'abbé Hamelin, la famille Vve J. Pelton, composée de la mère et de 6 enfants. Mme Pelton est la soeur de M. E. Pigeon. Avec eux aussi Mlle A. Morin, nièce de Mme Pigeon qui vient demeurer avec cette dernière. Bienvenue à ces nouvelles recrues.

Tangent

Nouveau poste qui augmente à chaque excursion de colons. La dernière de l'abbé Hamelin en a dirigé une vingtaine de ce côté et dans une prochaine semaine, l'abbé Normandeau continuera de visiter ce nouveau centre et de leur bâtir un salle-chapelle qui servira de salle d'immigration en attendant. On a dû attendre la nouvelle de l'arpentage du site du futur village et pour ce qui est des quelques semaines, des constructions nouvelles émergeront en haut des côtes de la Boucane.
—Cor.

McLennan

La construction de l'hôpital des Soeurs de la Providence à McLennan s'avance rapidement, et, une fois terminée, sera d'un joli aspect. Elle fera honneur au directeur des travaux, M. J. B. Langelier, dont d'ailleurs la réputation comme bâtisseur n'est plus à faire. Les malades de tout le district trouveront ici tout le confort moderne, et ce qui est mieux les soins dévoués que seule la charité chrétienne peut inspirer. Avec cette institution, et la maison-chapelle où les offices divins se célèbrent tous les dimanches, McLennan va devenir un centre catholique, et en grande partie canadien-français. De fait presque toutes les terres environnantes sont prises par les nôtres. En plus des homesteads, il y a des fermes à acheter à bon marché, et cela à proximité du chemin de fer.

Point de doute que la place ne prenne de l'importance, étant un point de division et de jonction du chemin de fer allant à Grande Prairie vers l'Ouest, et à la Rivière de la Paix vers le Nord. Nombreux sont les visiteurs qui passent chaque jour, commis voyageurs, simples touristes ou colons en quête de terres; d'autres sont des amis des paroisses voisines qui viennent ainsi cimenter la bonne entente qui doit exister entre Canadiens-français. Ainsi, samedi dernier, on pouvait voir dans nos murs, l'élite de la société de Falher, M. Ducharme, gérant de la "Frontier Lumber Co.", M. Bergeron, gérant de la Banque Canadienne, et M. Desruisseaux, son comptable; M. Olivier, avocat; M. Trépanier et M. Gariépy; tandis que M. Gouin, agent d'assurances, représentait Girouxville.

Que McLennan devienne place française, on ne saurait en douter, lorsque tout à coup, dans le silence d'un beau soir d'été, une voix bien timbrée, encore qu'un peu enrouée par la fraîcheur de la nuit, une voix sortant des profondeurs du bois entonne un "Libera me Domine, de morte aeterna"—"Délivrez-nous, Seigneur, de la mort éternelle." Prière inconsciente peut-être . . . Il est naturel de ressentir un certain effroi, lorsqu'on s'enfonce le soir dans le crépuscule plus accentué sous le feuillage de la forêt; cette ombre, c'est le mystère, c'est le danger peut-être qui nous épie et nous guette. Et cette voix catholique,—il n'y a pas à en douter—, qui inconsciemment appelle l'aide d'en haut, porte à la mélancolie. Que d'embuches, que de pièges à éviter dans l'embroussaillement des circonstances de la vie humaine!

Canadiens-français, mes amis, mes frères, disons-le souvent, mais, là du fond du coeur, ce "Libera me Domine, Délivrez-nous, Seigneur de la mort éternelle". Faites-nous marcher dans la voie droite, dans la voie de lumière, dans la voie de vos commandements; ne nous laissez point nous égarer dans cette voie tortueuse et sombre, qui mène à la mort, à la mort de tout ce qui est grand, noble et beau dans l'homme!
Cor.

Legal

L'annexe du couvent, qui devait être terminée pour le 1er septembre, ne sera pas achevée avant le 8. Force est donc de reculer d'une semaine l'ouverture des classes. C'est le lundi matin 9, que l'école et le couvent tout transformé ouvriront leurs portes. Il est à espérer alors que les enfants seront là tous au complet.

M. et Mme Duthel ont pris possession de leur nouvelle résidence. Elle n'est pas encore complètement terminée, mais Mme Duthel est quand même à la disposition du public, car elle a repris, comme avant, son magasin de modes et de chapeaux.

Nos joueurs de balle-au-camp se sont rendus dimanche dernier à Picardville à l'occasion du pique-nique, qui s'y donnait au profit de la nouvelle église. Ils n'ont pas eu grand mal à gagner la partie avec un avantage de 20 points sur 6. Les adversaires étaient le club local. On annonce une partie intéressante dimanche prochain, sur notre terrain d'amusements, entre Legal et Coronado. Venez voir nos gas.

Lundi soir, 2 septembre, à 8 h. 30, à la salle paroissiale, réunion de toutes les personnes intéressées au gouret "hockey". C'est encore un peu tôt, peut-être, et rien que cette annonce donne des frissons, mais il est temps cependant d'y songer. Avis aux amateurs.

Se sont rendus acquéreurs chacun d'un camion automobile: Albert Chalifoux et Johnny Boisvert. Celui-ci est nouveau dans le métier, tandis que M. Chalifoux ne fait que remplacer par une neuve sa machine déjà usagée. C'est Alfred Cormier qui mène le camion de M. Chalifoux. Tous les jours il fait le voyage d'Edmonton et retour. C'est Raymond Julien, qui mènera le camion de J. Boisvert. Le nouveau gravier du grand chemin n'a qu'à se bien tenir.

Ce gravier fait bien des victimes, que des vitres cassées et trouées par des petits cailloux lancés par des automobiles à toute vitesse. C'est à avoir peur de se mettre en route. Je pense que d'ici la fin de l'année, peu de machines auront échappé à ce désagréable contretemps. Le ministère des travaux publics devrait payer les dégâts.

Il y a bien des changements aux stations des élévateurs de grain. Roger Carrière et Steve Junck restent en charge. Mais Jean Piquette remplace Ed. Caldwell, J.-Bte Coulombe prend la place de Albert McGee, et Léon Riopel succède à Eudore Bellerive. Les deux premiers étaient déjà des résidents de Legal, tandis que L. Riopel est un nouveau venu de Morinville. Nous lui souhaitons ainsi qu'à son épouse la plus cordiale bienvenue, et à tous le meilleur des succès.
Correspondant.

Morinville

Les vacances sont finies.—Hélas! soupire l'enfant, voilà donc mes vacances finies.

Enfin! s'écrie la mère, voilà donc les miennes qui commencent!

Pardon, madame, depuis le jour où vous êtes devenue mère il n'y a plus de vacances pour vous. Elles ne recommenceront qu'en paradis . . . si vous y allez.

Les succès de l'enfant au collège, au couvent, ou à la petite école dépendent de la mère. C'est l'écolier qui obtient les bonnes notes mais c'est la mère qui les gagne.

Voulez-vous que cette année scolaire vous soit fructueuse pour votre enfant? Observez les conditions suivantes:

1. Faites-lui aimer l'école.
2. Qu'il y aille très régulièrement.
3. Qu'il soit ponctuel à se rendre à l'école.
4. Faites-le travailler à la maison.
5. Faites-lui aimer ses maîtres ou maîtresses.

Au sujet de la cinquième condition, voici ce qu'un bon religieux écrit: "A l'école le maître ou la maîtresse se charge de l'enfant, mais à la maison c'est à la mère d'exiger qu'il apprenne bien ses leçons et fasse soigneusement ses devoirs. Que la mère exige, dirige, aide. Les élèves qui ont les premières places aux compositions sont toujours ceux qui à la maison ont bien travaillé sous l'oeil de leur mère.

Le révérend père Fidèle, franciscain, qui est actuellement en route pour la Chine nous a donné dimanche dernier un sermon sur l'apostolat. Le révérend père a su trouver le chemin du coeur. Avec son éloquence chaude et prenante il a su convaincre son auditoire que l'oeuvre des missions doit intéresser tous les catholiques. Comme de coutume les paroissiens de Morinville se sont montrés très généreux. La quête pour les oeuvres du père Fidèle a rapporté la jolie somme de $96.00.

Nous avons en cette semaine la visite des révérends pères Langlois et Hétu, de la maison provinciale des Oblats, ainsi que celle des pères Béliveau et Mireault du collège des Jésuites d'Edmonton.

L'abbé Ovide Desroches, curé de Plamondon était également de passage à Morinville la semaine dernière.

M. François Coulombe et sa dame récemment arrivés de Détroit, Michigan, étaient en visite chez M. Alfred Côté, boucher du village.

M. François Coulombe est heureux d'être de retour au pays, il ira demeurer à Saint-Emile de Legal.

Dans Morinville on coupe du matin au soir; les moissonneuses s'agitent en tous sens; les épis dorés s'inclinent sous le tranchant de l'acier.

La moisson presse, car la saison est courte. Bientôt le ciel pâlira, l'air fraîchira, l'automne arrivera avec son cortège de pluies, de brumes et de gelées. Il faut se hâter si on veut terminer à temps.

Un grain de bon sens:—Il ne faut pas mettre tous ses oeufs dans le même panier.
—Corr.

Picardville

Dimanche dernier la paroisse de Picardville était en liesse. Tous nos bons Canadiens-français des paroisses environnantes, voire un grand nombre d'Edmonton, s'étaient donné rendez-vous à l'inauguration de notre nouvelle église.

La grand'messe fut chantée par le père Béliveau, recteur du collège des Jésuites d'Edmonton, le diacre fut le père Faure et sous-diacre père Drolet, également du collège des Jésuites. Le père Faure donna le sermon en français et en anglais.

Les dames de la paroisse avaient préparé un magnifique banquet. Dans l'après-midi il y eut divers jeux où prirent part non seulement les jeunes mais aussi les hommes d'âge mûr qui se laissèrent entraîner par la jeunesse.

Dans la soirée les amateurs de Morinville et de Picardville donnèrent un brio à nul autre pareil la comédie: "Une noce à l'Américaine". La comédie anglaise par les amateurs de Picardville: "Tom's Arrival".

Les curés de Villeneuve, Legal et de Vimy, les révérends pères Hughes et Béliveau, Faure et Drolet nous honorèrent de leur présence.

Les paroissiens apprécièrent surtout la présence du révérend J. B. Leduc, ancien curé.

Les deux candidates Mmes Ovila Montpellier et Thomas Ouellette apportèrent la veille du pique-nique la jolie somme de $802.30. Mme Montpellier l'emporta de $2.00 sur Mme Thomas Ouellette. Ces deux dames méritent nos plus chaleureuses félicitations.

De passage au presbytère la semaine dernière: M. l'abbé Desroches, curé de Plamondon, M. l'abbé Roony, curé de Westlock.
Corr.

Cluny

Dimanche dernier, M. et Mme Wilfrid Gibeau faisaient baptiser une grosse fille qui paraît vouloir vivre. Les parrain et marraine étaient M. et Mme Joseph Corbeil, oncle et tante de l'enfant, qui a reçu le nom de Rachel.

Les coupages sont finis et les batteuses se font entendre partout, le rendement est moindre qu'on s'attendait surtout dans la partie grêlée. La qualité est bonne. No. 1 et 2.

Les machines combinées font du bon ouvrage. J. A. Maynard achève de couper près de 600 acres pour lui et le reste, 400, pour son voisin. Messieurs J. B. Corbeil et Emile Dupont vont bien avec leurs machines combinées.

Les élections des délégués du Cartel du Blé sont annoncées et notre ami J. A. Maynard a été élu avec une bonne majorité sur deux adversaires.

Il nous a fait plaisir de voir que M. Bertrand de Milo et M. Laudas Joly, de St-Paul, étaient du nombre des élus. Nous espérons que l'an prochain les Canadiens gagneront encore du terrain dans ce domaine.
Corr.

Thérien

Visite de M. l'abbé Boucher à St-Vincent.

Votre correspondant semble acharné à produire des nouvelles sans les appuyer de l'observation. Il ne craint pas d'être "submergé" par les faits. Comme digression il nous dit que "nos amis de Thérien sont heureux d'apprendre par la "Survivance" qu'ils conservent le nom de Thérien, etc. Signalons que M. Meunier inscrivit Thérien à son enseigne, il y a trois semaines, que Thérien est toujours demeuré Thérien en tant qu'il s'agit du bureau des postes; qu'il y a quatre mois, nous avons été avertis officiellement et par l'"Edmonton Journal" et par certaine autorité du fait que les démarches faites, à Thérien, depuis une année, par des intéressés, étaient couronnés de succès.

Beaucoup de correspondants, dont les chroniques se justifiant par du talent, y gagneraient et nous, lecteurs, y gagnerions aussi, s'ils réduisaient leurs pontes périodiques.

Somme toute, personne n'a devancé la décision du Canadian National. Cette décision était prévue.

Sous l'apparence de la nonchalance, personne dis-je, n'ignore à Thérien que cette victoire n'est due qu'à la persévérance de tous.

Thérien! Ce mot, pour nous, frémit de sentiment, de sensibilité mais non de mystère.

Décapitons les mots, déblayons le vocabulaire et disons que "Thérien demeure Thérien."
—B. A.

N.D.L.R.—En justice pour notre correspondant de la semaine dernière la correspondance de cette semaine mérite un mot d'explication.

Si "Thérien est toujours demeuré pour les postes" il n'est pas demeuré tel pour les autorités du Canadien National et nous connaissons maints résidents de Thérien et des visiteurs en sus qui nous ont averti de l'introduction de nom de Gabriel Siding. Nous savions aussi, qu'à la suite des protestations de personnes qui avaient vu la substitution de Gabriel Siding à l'historique Thérien, que quelque chose devrait se faire. Ce quelque chose, cette collaboration de tous, s'est concrétisée dans l'intervention de l'A.C.F.A. auprès de nul autre que Sir Henry Thornton qui a répondu qu'enquête se faisait. Peu de temps après nous avons de nouveau reçu communication de Sir Henry Thornton, précédé d'un télégramme, nous avisant que le nom Thérien serait conservé.

Si ce résultat fut obtenu il n'est pas exagéré de dire que l'A.C.F.A. en réclame sa part. Doivent aussi en réclamer une part ceux qui ont écrit aux autorités du Canadien National pour protester contre la suppression d'un vieux nom cher à tous.

Nous apprendrons à notre correspondant qu'avant l'"Edmonton Journal" nous avons avisé nos lecteurs de la conservation du nom Thérien. Nous l'avons fait il y a plus de quatre mois en télégramme publié en première page de la "Survivance". Il arrive aux journaux anglais d'être renseignés, mais il arrive aussi aux modestes journaux français de l'être un peu aussi, surtout sur les questions d'ordre national. Pour terminer nous ne comprenons pas pourquoi le correspondant de cette semaine, chicane le correspondant de la semaine dernière, parce qu'il écrit "qu'il a appris que le nom de Thérien était conservé, et que le maître de poste méritait approbation pour son attitude". Nous croyons que ni l'un ni l'autre de ces correspondants ne liraient la "Survivance" quand nous avons annoncé la bonne nouvelle du maintien du nom de Thérien. Notre correspondant dit que le maintien du nom de Thérien était prévu. Il pouvait être prévu de certains, mais il ne l'était certainement pas de tous, puisqu'il a fallu ameuter toute la haute direction du Chemin de fer National afin de prévenir la disparition du nom précité.

Rendons à César ce qui appartient à César. Si le maître de poste a maintenu le nom de Thérien, il ne connaissait pas ce que ferait le Canadien National, car ce nom était contesté et il a agi sagement en l'occurrence; il a précédé la décision officielle. J'en suis encore à me demander pourquoi le correspondant cette semaine amène cette question sur un terrain de personnalités, de noms, etc.

L'essentiel c'est que le nom de Thérien soit conservé et que tous écrivent Thérien sur les enveloppes.

GRANDE FETE AU COUVENT NOTRE-DAME A MORINVILLE

Une cérémonie des plus touchantes réunissait lundi dernier dans la chapelle du couvent un grand nombre de prêtres et d'amis de la communauté. La Soeur Marie de Saint-Elzéar fêtait son cinquantième anniversaire de profession religieuse et la Soeur Marie-Antoine de Jésus prononçait ses voeux perpétuels.

Le Rév. Père Gaborit, curé le Beaumont, accompagné du Rév. Père Hamel, du collège des Jésuites, officiait à titre de curé de la Soeur Marie-Antomine, enfant de sa paroisse.

On remarquait au choeur le Rév. Père Beys, provincial des Oblats, le Rév. Père Jan, curé de Saint-Albert, le Rév. Père Daridon et le Rév. Père Routhier du Juniorat des PP. Oblats, Le Rév. Père Langlois et Naessens, de la Maison provinciale, l'abbé Goutier, curé de Legal et l'abbé Lepage, de Morinville, et le Rév. Père Jean, du collège des Jésuites.

Le Rév. Père Hamel, dans une vibrante allocution, rappela les vertus fondamentales de la vie religieuse: le renoncement, l'abnégation, la consécration pleine et entière de tout son être à Dieu et aux oeuvres propres à promouvoir sa plus grande gloire.

A l'issue de la messe le Rév. Père Jan, curé de Saint-Albert, donna la bénédiction du très Saint Sacrement.

Immédiatement après la cérémonie, il y eut réception du clergé dans la salle de la communauté. Tout d'abord, M. l'abbé Lepage se faisant l'interprète de Mgr Pilon, curé de Morinville, actuellement absent, dit tout le bien accompli par les Filles de Jésus, depuis leur arrivée à Morinville, il y a maintenant vingt-cinq ans. Si, dit-il, Morinville est considérée comme paroisse modèle au point de vue du bon esprit et de la piété on le doit à la bonne éducation donnée par nos bonnes religieuses.

Le Père Jan, de Saint-Albert, rappela à la Soeur Marie de Saint-Elzéar qu'elle fut l'une des dix pionnières qui vinrent au pays et il y a déjà vingt-sept ans. Ce fut le Père Jan, sous l'autorisation de Mgr Emile Legal, qui décida les Filles de Jésus de Kermaria, à venir dans le Canada.

Le Père Beys, provincial des Oblats, après avoir félicité les héroïnes de la fête, recommanda aux Filles de Jésus de continuer de travailler dans le même esprit d'humilité, de dévouement aux oeuvres paroissiales qui ont toujours caractérisé les Filles de Jésus.

Un certain nombre de Soeurs Grises de Saint-Albert étaient de la fête. Comme les Filles de Jésus ont la mémoire du coeur elles ont gardé un profond souvenir de leur chaleureux accueil par les Soeurs Grises lors de leur arrivée au Canada où elles reçurent une si bienveillante hospitalité.

Après trente ans à peine dans le pays les Filles de Jésus se sont répandues non seulement dans l'Alberta mais aussi dans la province de Québec et dans les provinces maritimes.

A Trois-Rivières elles ont un grand noviciat d'où sont sorties plusieurs vocations canadiennes-françaises. Depuis leur arrivée au pays plus de cent jeunes filles sont entrées dans la communauté.

Mgr Cloutier, évêque de Trois-Rivières, a en haute estime les Filles de Jésus, à cause de leur esprit paroissial. Répandues dans un grand nombre de paroisses de son diocèse, elles font beaucoup de bien et elles sont vénérées par les fidèles.

Les Filles de Jésus comptent dans l'Alberta plusieurs établissements. Le pensionnat et l'école de Morinville, le pensionnat du Lac la Biche, un pensionnat, une école et un hôpital à Pincher Creek, une maison à Edmonton et à Saint-Albert.

Souhaitons, en terminant, à cette communauté qui s'est toujours montrée si généreuse au milieu de la population française albertaine, québecquoise et acadienne qu'elles se multiplient encore davantage et que Dieu leur envoient de nombreuses vocations.

ON FETE L'ASSOMPTION A ST-JOSEPH DE FORT KENT

La fête patronale des Acadiens fut bien célébrée à Saint-Joseph, car on sait que la majorité de la paroisse est composée de gens de langue française originaire du Nouveau-Brunswick. A dix heures la close annonça la messe qui fut célébrée avec diacre et sous-diacre. Le R. P. Bussière, O.M.I., récemment appelé à la prêtrise était le célébrant du jour. Le R. P. Pratte et M. le curé Lemaire servirent comme diacre et sous-diacre. M. le curé Connoir lut les annonces et fit monter en chaire le R. P. Pratte qui nous fit un éloquent sermon de circonstance. Après la messe le dîner eut lieu à la salle paroissiale. Dans l'après-midi il y eut jeu de balle-au-camp sur le terrain de la paroisse. La partie fut jouée entre le club de Bonnyville et celui de Saint-Joseph. Le Bonnyville remporta la victoire. Après, il y eut d'autres amusements tels que jeux de chevaux et souque à la corde.

Après le souper il y eut soirée dans la salle paroissiale. On entendit avec grand plaisir trois pièces et un programme musical. Nous devons des remerciements aux amateurs de Lafond qui ont si bien rempli leur rôle. A part la pièce jouée par les gens de Lafond il y en eut une autre exécutée par les dames et les demoiselles de la paroisse. Elle porte le nom de "Cordon bleu". Les jeunes gens de leur côté rendirent non moins bien "Le billet de loterie".

La température et les circonstances firent de notre journée patronale un succès à tous égards.

Les fermiers d'ici sont dans les récoltes. Malgré le peu de pluie que nous avons eue, la moisson donnera les trois quarts de l'ordinaire..

Les foins sont à peu près terminés.

M. et Mme Josaphat Tailleur de Morinville sont en voyage de noces chez leurs enfants, Mme A. Trudeau et Mme Arthur Roy. L'épouse est Mme Vézina, autrefois d'Edmonton. L'un et l'autre des conjoints se marient pour la deuxième fois.

M. Albert Landry, inspecteur de la Banque Canadienne Nationale et autrefois de Saint-Joseph, est allé rendre visite à sa paroisse natale, à St-François de Madawaska, N.-B.

Le travail sur la nouvelle ligne allant de Bonnyville à Saint-Walburg va se continuer à Saint-Joseph la semaine prochaine. On travaille nuit et jour afin de compléter certains travaux de nivellement avant la venue des gelées trop fortes.

L'école d'Ardmore est maintenant ouverte avec M. Lucien Landry comme instituteur. On enseignera le français ici cette année.

Le nouveau cercle de l'A.C.F.A. aura une assemblée prochainement. On demande à tous les patriotes de se joindre à nous. On peut devenir membre en payant sa contribution minime et en donnant son nom au secrétaire-trésorier. —Comm.

Saint-François d'Assise

Edmonton-Nord

La semaine dernière nous recevions la visite de deux missionnaires franciscains en route pour la Chine.

L'un d'eux nous est bien connu. Le Révérend Père Chicoine est un ancien de l'Ouest. Il fut tour à tour desservant de Chipman, et du Fort Saskatchewan, professeur et directeur de notre collère d'Edmonton-Nord. Il se fit un devoir de soutenir ses compatriotes. Il concoura à la fondation de l'A.C.F.A. et l'encouragea par son concours actif. Le R. Père se rend à Cheefoo où il résidera. Il remercie ses bienfaiteurs et emporte le souvenir de son séjour à Edmonton. Il nous disait: "en revenant ici, je me sentais heureux, car ici surtout je m'estime chez nous.

Une communauté chinoise

Le R. P. Bonaventure Péloquin, Canadien-français, accompagne le R. P. Fidèles. C'est un ancien missionnaire de Chine. Avec la permission de ses supérieurs et l'autorisation de Rome, ce missionnaire qui connait ce qui est présentement nécessaire aux missions lointaines, part avec un grand projet en main. Il fondra, en Chine, une communauté de frères. Actuellement, dans les missions, les religieux, à cause de l'entente des provinces sous leur juridiction, ne peuvent visiter tous les villages en peu de temps. Parfois ils n'y vont que tous les deux ou trois mois. Il faut donc que les Chinois aient quelqu'un pour les diriger en l'absence du missionnaire. Des catéchistes sont chargés de ce soin. Ils enseignent la religion, président les cérémonies religieuses, les réunions des catholiques ou de catéchumènes. Mais les catéchistes sont payés et bien souvent les missionnaires sont obligés de payer même l'entretien de leur famille. C'est pour obvier à pareil situation que la communauté sera formée. Elle sera en même temps qu'une économie pour le missionnaire, une garantie de la fermeté des principes religieux de ceux qui en feront partie. Cette communauté sera donc composée exclusivement de Chinois.

Les RR. Pères se recommandent aux prières des Tertiaires et des amis de l'Ordre.

Leur adresse est: Mission Catholique, Cheefoo, Shantung, Chine.

Washington.—S.P.C.—On s'attend à ce que le premier ministre MacDonald de Grande Bretagne arrive aux Etats-Unis pour rencontrer le président Hoover entre le 1er et le 10 octobre.

D'après les plans actuels, le premier ministre sera accompagné par sa fille Isabel.

Sir Esme Howard, ambassadeur britannique, a invité le premier ministre à séjourner à l'ambassade, mais il est probable toutefois que M. Hoover manifestera le désir d'avoir le chef du gouvernement britannique à la Maison Blanche, durant une partie au moins de son séjour.

PREPONDERANCE DES CANADIENS-FRANCAIS

Un certain Dr Dexter craint qu'elle s'affirme trop dans les Etats de la Nouvelle-Angleterre.—Pas assimilables.

Williamston, Mass.—Le Dr Robert Dexter, secrétaire du département des relations sociales de l'Associaion Unitaire Américaine, a déclaré à une réunion de l'Institut de Politique du collège Williams, que l'immigration des Canadiens français aux Etats-Unis prend un tel développement qu'il viendra un moment où ils auront la prépondérance en Nouvelle-Angleterre, tant au point de vue religion qu'au point de vue culture.

Sur environ 2 millions de Canadiens-français vivant aux Etats-Unis, plus d'un million sont fixés en Nouvelle Angleterre, où ils forment, d'après le Dr Dexter, un septième de la population. D'autres sommités vont jusqu'à prédire que les Canadiens-français, grâce à leur "esprit de corps" et à leur fécondité, domineraient un jour, en tant que groupe ethnique, tout le pays situé à l'est de la rivière Hudson.

"Ils ont, en outre, de l'ambition politique, déclare le Dr Dexter. Deux des leurs ont été gouverneurs du Rhode Island, où se trouve le groupe d'étrangers le plus important. Ils ont dans cet Etat un sénateur de leur nationalité, et ils y contrôlent effectivement la situation au point de vue politique.

L'aspect de la question qui donne lieu surtout à réflexion, dit-il, c'est que les Canadiens-français ne s'assimilent pas facilement; ils ne se perdent pas dans la masse, constituent une entité séparée, voient d'un mauvais oeil les mariages en dehors de leur race, et sont fidèlement attachés à leur langue, leurs églises et leurs écoles.

Discutant la question de l'immigration, Mlle Elizabeth Eastman, membre du bureau national du Y.W.C.A., à Washington, D.C., s'est exprimée en ces termes:

'Sur les 279,678 immigrants qui sont entrés, l'année dernière, aux Etats-Unis, 64,440 sont venus du Canada. L'importance de ce groupe ethnique réside non seulement dans son importance numérique, mais dans sa concentration dans les Etats de l'Est et dans le maintien du contact presque ininterrompu avec les populations parentes, au Canada.

"D'après le recensement de 1920, le Canadien prend en moyenne seize ans pour se décider à se faire naturaliser citoyen des Etats-Unis, c'est-à-dire plus longtemps que les membres d'aucun autre des groupes ethniques sur lesquels a porté cette étude."

L'ALPINISME DANS LES SELKIRKS

Campement annuel du Club Alpin du Canada.—Accroissement du nombre d'ascensionnistes.

Le Club Alpin du Canada a choisi le col Rogers, dans le parc national du Glacier, en Colombie-Britannique, comme site de son campement annuel pour l'été de 1929. La région est célèbre dans les annales de l'alpinisme canadien, car c'est là que fut créé, en 1883, le premier club alpin du pays, avec sir Sandford Fleming comme président, feu le Dr G. M. Grant, principal de l'Université Queen's, comme secrétaire, et M. S. Hall Fleming comme trésorier. L'événement est raconté au long dans l'ouvrage de sir Sandford Fleming, "England and Canada", paru en 1884. Le groupe d'alpinistes venait d'atteindre le sommet du col. Tout autour, leur vue embrassait une vingtaine de pics présentant toutes les particularités qui attirent l'ascensionniste —versants herbeux alternant avec de noirs précipices, glaciers étincelants et névés conduisant à des sommets d'une blancheur immaculée. C'était là une superbe région montagneuse qui était jusqu'alors restée inexplorée et dont ils virent en imagination les possibilités futures; assis sur un monticule tapissé d'herbe, ils décidèrent avec enthousiasme de fonder un club alpin, le premier du genre au Canada, et élirent sur-le-champ un bureau de direction.



L'alpinisme dans les Selkirks.—Le mont Sir Donald, immédiatement à l'ouest du col Rogers, dans le parc national du Glacier, en Colombie-Britannique, est un des pics des Selkirks les plus fréquentés par les ascensionnistes. On aperçoit au premier plan les versants fleuris de la haute vallée du Cougar, près de la limite de la zone forestière, bien connue du fait qu'elle renferme les remarquables grottes Nakimu.

L'organisation lancée avec tant d'enthousiasme n'était toutefois pas destiné à devenir une réalité avant plusieurs années. Dans l'intervalle, la renommée croissante des Selkirks avait attiré plusieurs membres distingués des clubs alpins d'Angleterre et de Suisse, et un peu plus tard de l'Appalachian Club des Etats-Unis. Ces visiteurs, dont plusieurs avaient effectué de remarquables ascensions dans d'autres massifs, escaladèrent de nombreux pics et se déclarèrent surpris du peu d'intérêt que les Canadiens eux-mêmes manifestaient envers cette magnifique région. Toutefois, si l'enthousiasme des Canadiens fut lent à s'éveiller, cette négligence a été plus que compensée par les événements subséquents. Il y a vingt-trois ans, c'est-à-dire en 1906, le projet fut de nouveau mis à l'étude et le "Club Alpin du Canada" fut définitivement organisé. Cette fois le succès fut immédiat. Le Club, qui à l'origine comptait près de quatre-vingts membres, a constamment progressé et aujourd'huhi environ un millier de personnes en font partie. Durant cette période il a grandement contribué à intéresser les Canadiens au noble sport de l'alpinisme, a rendu de précieux services en explorant les montagnes en les faisant connaitre au public et, par ses campements annuels, il a mis des centaines de personnes en mesure de participer à peu de frais à cette récréation si salutaire. Il était tout naturel que la chaine des Selkirks qui offre tant d'attraits à l'ascensionniste, comptât parmi les premiers massifs montagnuex explorés par le Club et que son troisième campement annuel fût tenu dans le parc national du Glacier, au sommet du col Rogers. Cet été, après un laps de vingt et un ans, le Club visitera de nouveau cet endroit historique.

Le col Rogers aura toujours une place importante dans l'histoire de la colonisation de l'Ouest canadien. En effet, ce fut la découverte de ce col qui permit la conquête définitive des Rocheuses et qui rendit possible la construction du chemin de fer Pacifique Canadien sur le tracé qu'il occupe actuellement. Lorsque, en 1880, se forma le fameux "Syndicat" en vue d'entreprendre la construction de la voie ferrée, le major A. B. Rogers fut nommé ingénieur en charge de la division des montagnes. Du côté ouest, M. Walter Moberly s'était déjà assuré que le col Eagle permettrait de franchir la chaine Gold; du côté est, le col Kickinghorse, découvert près d'un quart de siècle auparavant par sir James Hector, fournissait un passage à travers la chaine principale des Rocheuses. Entre ces deux cols se trouvaient les Selkirks inconnues. Moberly avait conseillé de suivre le Grand Coude du Columbia et de contourner ainsi l'obstacle, mais le major Rogers était bien déterminé, si la chose était humainement possible, à traverser les Selkirks et après des difficultés inouïes, il découvrit le col qui porte son nom.

Chaque année amène un nombre croissant de visiteurs désireux d'admirer les merveilles de ce magnifique massif. Moins haute que la chaine principale des Rocheuses, celle des Selkirks, par suite de ses superbes effets de couleur, de la luxuriance de sa végétation arborescente et herbacée et de ses nombreux glaciers et névés, sera toujours considérée par plusieurs comme le type par excellence de la montagne canadienne. Comprise dans l'ovale que forment le Columbia et la Kootenay, elle constitue une sorte d'ile de montagnes de 300 milles de longueur, dont l'histoire géologique est incalculablement plus ancienne que celle des Rocheuses proprement dites, car alors que les massifs situés plus à l'est étaient encore recouverts par une mer intérieurs, les Selkirks étaient déjà vieilles, "élevant depuis longtemps leurs sommets dentelés et neigeux au-dessus de l'océan préhistorique". On observe dans ce massif le curieux phénomène qui se produit dans le Harz, en Allemagne, et que l'on appelle là-bas le "spectre du Brocken". Pour que ce phénomène puisse être observé il faut, parait-il, qu'il y ait à proximité une masse de nuages et que le soleil soit à peu près sur le même plan horizontal que le spectateur dont l'ombre est ainsi projetée sur le nuage, avec des dimensions variant selon l'éloignement plus ou moins grand de ce dernier. Un halo entoure l'ombre, qui peut prendre la forme d'un énorme géant ou d'un mannequin grotesque, selon les conditions existantes. Parmi les curiosités botaniques, on peut mentionner la "neige rouge" causée par une plante très petite—Protococcus nivalis—,de la famille des algues, qui couvre quelquefois tout un amas de neige et lui donne une curieuse teinte rouge.

Bien que d'autres régions possèdent des pics plus élevés et d'un plus grand renom, les Selkirks ont, pour plusieurs amant de la nature, un charme tout particulier que le temps ne peut diminuer et qui ne le cède en rien à l'attrait de toute autre partie des Aipes canadiennes.

LE GOLF DANS NOS PARCS NATIONAUX

Excellents terrains maintenus dans les parcs de Jasper, Banff et des lacs Waterton.—Joûtes pour les championnats d'amateurs à Jasper.



Vue du terrain de golf du parc national de Jasper, Alberta, au voisinage du premier dé. Au second plan on voit le chalet du club et, en arrière des arbres, le mond Pyramid.

Les avantages exceptionnels que présentent plusieurs des parcs nationaux du Canada sous le rapport du jeu de golf ont été mis en relief par le fait que les championnats d'amateurs de la Royal Canadian Golf Association furent disputés sur le terrain du parc de Jasper, Alberta, du 19 au 24 août de cette année. Des terrains de golf ont été établis dans trois des parcs nationaux de l'Ouest, ceux de Jasper, de Banff et des lacs Waterton. Les deux premiers comportent dix-huit trous et le troisième neuf. Tous les trois ont été aménagés de façon à plaire en même temps à l'amateur enthousiaste de ce jeu et au passionné des sites pittoresques. Ils sont situés dans des cadres admirables et sous le rapport de l'intérêt sportif suscité par leur agencement même, ils ont peu d'égaux.

Les terrains de Jasper et de Banff comptent parmi les meilleurs du continent. Ils ont été aménagés de manière à faire servir autant que possible les obstacles naturels et à garder intacte la beauté des sites alpestres qui les entourent.

Le terrain du parc de Jasper est géré par les Chemins de fer Nationaux du Canada concurremment avec l'hôtellerie de Jasper Park Lodge située sur le magnifique lac Beauvert et dont il n'est éloigné que de quelques minutes de marche. Le plan en a été dressé par un expert de renom et conçu suivant les idées les plus modernes en fait d'aménagement de golf, chaque parcours étant établi sur le modèle de quelque fameux parcours d'Angleterre, d'Ecosse ou des Etats-Unis. Le terrain de Jasper affecte la forme générale d'un coeur, le premier et le dix-huitième trous étant situés à la pointe. Les "links" ont été arrangés de façon à convenir à toutes les catégories de joueurs. Il y a trois groupes de dés: No 1 pour les concours de championnat, No 2 pour les joueurs moins habiles, et No 3 pour les dames, et la longueur des divers parcours est respectivement de 6,455, 6,245, et 5,875 pieds. Le sol est toujours maintenu dans un parfait état, l'agrostis dont le gazon est formé présentant à cette fin des conditions idéales.

Si le champ de Jasper exige du joueur une grande habileté, l'air vif que celui-ci respire et les paysages magnifiques qu'il a sous les yeux ne contribuent pas peu à le maintenir en forme. De toutes parts il est entouré de pics majestueux coiffés de neiges et striés de teintes pourpres qui, avec les eaux opalescentes du lac Beauvert et les couleurs variées de la végétation, font du site l'un des plus merveilleux que l'on puisse imaginer. Au nord-est on voit la chaîne des monts Colin et le mont Old Man et, un peu plus vers le sud, le mont Signal. Immédiatement au nord le mont Pyramid étale sa crête bariolée de teintes multiples; à l'ouest se trouvent les monts Whistlers et, au sud-ouest, le mont Edith Cavell dresse sa masse imposante.

Le terrain de golf de Banff est situé à une altitude de 4,500 pieds, immédiatement en aval du confluent de la Bow et de la Spray, à quelques minutes de l'hôtel de Banff Springs; il est géré par le réseau du Pacifique Canadien. L'an dernier, il a été complètement réaménagé et il passe aujourd'hui pour l'un des meilleurs du continent. Sous le rapport de la beauté, le site du terrain de golf de Banff est insurpassable. A l'est s'élève l'énorme muraille du mont Rundle; au nord, de l'autre côté de la Bow, se trouve le mont Tunnel; le mont Sulphur se dresse à l'ouest, et à l'est se profile la chaîne des Fairholme.

Le premier dé est placé sur un plateau établi bien haut sur la rive sud de la Spray, au pied du mont Sulphur, et la première lancée se fait à travers ce cours d'eau qui mesure une centaine de pieds de largeur à cet endroit. Il existe deux autres obstacles du même genre magnifiquement situés, le premier d'entre eux se trouvant au huitième trou, alors que la lancée se fait à travers un petit lac peu profond situé dans une sorte de cuvette étagée appelée le Chaudron du Diable. Le second obstacle liquide est au treizième trou à travers un coudé de la Bow.

Environ un mille à l'est du site urbain dans le parc national des lacs Waterton, sur les pentes onduleuses qui partent de la base du mont Grandell, se trouve le terrain de golf à neuf trous du gouvernement fédéral. Son aménagement présente des agencements extrêmement intéressants au point de vue du jeu, et le cadre dans lequel il est situé est caractéristique de cette partie des Rocheuses. De près de chaque trou on a sous les yeux d'admirables scènes de la nature, et du neuvième on peut admirer un des plus merveilleux paronamas qu'il soit donné de contempler de n'importe quel terrain de golf du monde. Le petit chalet du club lui-même est situé dans un décor inoubliable.

La renommée des terrains de golf des parcs nationaux s'est répandue très rapidement, et chaque année des milliers de touristes se rendent aux grandes réserves de Jasper, de Banff et des lacs Waterton pour y goûter les charmes de ce sport. Le golf, joué parmi les nuages, exerce un attrait auquel il est bien difficile de résister et souvent la séduction a été si forte que des personnes qui ne se proposaient qu'un court séjour dans les parcs y sont demeurées toute une saison.

COMMEMORATION DES SITES HISTORIQUES

Travaux du ministère de l'Intérieur pour perpétuer le souvenir des faits saillants de notre histoire.

L'oeuvre accomplie par le ministère de l'Intérieur en vue de perpétuer le souvenir des plus importants épisodes de l'histoire du Canada a été une fois de plus mise en lumière à l'occasion de la récente réunion de la Commission des Sites et des Monuments historiques du Canada. Dans toute la superficie du Dominion, on trouve des indices les plus marquants dont fassent mention les annales du continent nord-américain. Afin que ces faits historiques ne soient pas perdus pour la postérité, le ministre de l'Intérieur, il y a quelques années, a créé la Commission, qui agit de façon consultative auprès du ministère sur toutes les questions qui se rapportent à ce sujet. Après avoir dûment considéré les recommandations de la commission, le ministère de l'Intérieur decide ce qu'il y a lieu de faire, et par l'intermédiaire de son Service des Parcs nationaux, il marque les sites au moyen de plaques d'un dessin artistique placées sur des cairns, sur des monuments en pierre de taille ou sur des constructions permanentes du voisinage, et dans les cas où il existe encore des objets, des bâtiments ou des ruines, il entreprend des travaux effectifs de préservation. C'est ainsi que dans toute l'étendue de son territoire, de l'Atlantique au Pacifique et des Grands Lacs à l'océan Arctique, le Canada conserve pour la postérité le souvenir des gloires du passé. Depuis l'inauguration de cette tâche, en 1919, le ministère de l'Intérieur, sur recommandation de la Commission, a marqué cent vingt-neuf sites en y érigeant des monuments appropriés. Il en acquiert d'autres de temps à autre et il y a tout lieu d'espérer qu'avant longtemps tous les sites qui ont un caractère vraiment national auront été marqués.

Durant l'année dernière plusieurs sites d'importance nationale ont été marqués et parmi les monuments inaugurés au cours de cérémonies appropriées, il y en avait un qui commémorait le débarquement de Jacques Cartier au Canada, à l'île aux Coudres, le 6 septembre 1535. En présence de personnages distingués le dévoilement du monument a eu lieu en septembre dernier, l'inscription du monument rappelant que "Le 6 septembre 1935, Jacques Cartier mouilla ses trois vaisseaux près de cet endroit, explora l'ile et lui donna le nom d'Ile aux Coudres". Cet événement historique fut également l'occasion de la première célébration d'un service religieux par des chrétiens sur le sol canadien.

A la récente réunion de la Commission, 125 sites ont été étudiés et plusieurs recommandations ont été faites au ministère de l'Intérieur. Le brigadier-général E. A. Cruikshank, d'Ottawa, présidait la réunion et les autres membres présents étaient: le Dr J. C. Webster, Shédiac, N.-B., le juge W. Crowe, Sydney, N.-E., l'hon. P. Demers, Montréal, Qué., le Dr J. H. Coyne, Saint-Thomas, Ont., Son Honneur le juge F. W. Howay, New Westminster, C.-B., M. J. B. Harkin, Commissaire des Parc nationaux, Ottawa, et le major A. A. Pinard, secrétaire

Parmi les nouveaux sites ou les événements dont la Commission a recommandé la commémoration, les suivants sont les plus marquants:

Wolfe's Landing, baie Gabarus, Cap-Breton.—Site du débarquement de la brigade du brigadier-général James Wolfe le 8 juin 1758.

Première mine de houille du Cap-Breton—Site de la première véritable exploitation houillière en Amérique commencée par les Français en 1720.

Fort Sainte-Anne, Cap-Breton—Site d'un ancien groupement de colons et d'une mission jésuite établis par les Français en 1629.

Fort Saint-Pierre, N.-E.—Site d'un poste fortifié et d'une station de traite construits par les Français en 1650.

Mine de houille Minto, N.-B.—Pour commémorer la découverte de la houille par les Français près de l'emplacement où s'élève actuellement la ville de Minto, peu de temps après leur occupation de l'Acadie.

Route de Chambly, Qué.—La première route construite dans la Nouvelle-France établie près d'ici par de Courcelles en 1665.

Mont King, Qué.—Site de la première station de triangulation du Service géodésiques du Canada, établie en 1905 environ 9 milles au nord de la ville d'Ottawa.

Séminaire de Québec, Québec, Qué.—La plus ancienne institution d'enseignement du Canada, fondée par Mgr de Laval, en 1663.

Haut-fourneau de Normandie, Ont.—Etabli en 1818 et exploité jusqu'à 1853.

Kingston, Ont.—Commémoration du traité conclu avec les Indiens Mississauga en 1793, en vertu duquel une grande étendue de terre fut achetée pour l'établissement des United Empire Loyalists.

Fort Erié, Ont.—Commémoration de l'initiative et du courage dont firent preuve des marins de la Marine Royale à l'occasion de la capture des navires de guerre américains **Ohio** et **Somers** dans la rivière Niagara, le 12 août 1814.

Lieu de portage de la baie de Quinté.—Commémoration du traité conclu avec les chefs des Indiens Mississauga en 1787, en vertu duquel une vaste étendue de terre de l'Ouest de l'Ontario fut cédée à la Couronne.

Quesnel, C.-B.—Commémoration du commencement, en 1865, des travaux de la ligne de télégraphe terrestre de Collins, destinée à relier l'Amérique et l'Europe par la Colombie-Britannique, l'Alaska, le détroit de Behring et la Sibérie.

Fort Prince of Wales, Churchill, Man.—La plus septentrionale des places fortes du continent américain construite par la Compagnie de la Baie d'Hudson de 1733 à 1747 pour la sauvegarde du havre.

Monumnt élevé à l'Ile aux Coudres, près de la rive nord du Saint-Laurent, environ cinquante milles en aval de Québec, pour commémorer le premier débarquement du fameux explorateur français Jacques Cartier.

Pour les sportsmen

REPEUPLEMENT DES EAUX CANADIENNES

Travaux importants effectués par les piscifactures du ministère de la Marine et des Pêcheries.

Les pêcheries canadiennes d'eau douce et d'eau salée comptent parmi les plus vastes et les plus riches du monde. La reproduction naturelle des pêcheries maritimes n'a pas encore eu jusqu'ici besoin d'être aidée artificiellement, probablement parce que les frayères et les lieux où les poissons trouvent leur nourriture sont si vastes que la reproduction annuelle compense les prises de la pêche commerciale. Il n'en est pas de même toutefois, dans nos lacs et nos rivières où la reproduction naturelle n'est pas suffisante à cause de la pêche intensive qui s'y pratique. Pour remédier à cette situation, le ministère de la Marine et des Pêcheries a créé, dans les localités convenablement situées sur toute la surface du pays, des établissements de pisciculture chargés de distribuer chaque année du frai, des alevins vésiculés et des alevins moyens en vue d'aider à la nature et de maintenir la fécondité de nos eaux intérieures.

Durant l'année financière 1927, le Ministère a maintenu 24 piscifactures, 7 établissements auxiliaires. Ces établissements sont situés dans toutes les provinces où le gouvernement fédéral a juridiction sur les pêcheries, c'est-à-dire la Nouvelle-Ecosse, le Nouveau-Brunswick, l'Ile du Prince-Edouard, le Manitoba, la Saskatchewan, l'Alberta et la Colombie-Britannique. Les provinces de l'Ontario et de Québec administrent leurs propres ressources piscicoles et maintiennent leurs propres piscifactures. Les distributions effectuées en 1927 par les établissements fédéraux atteignaient un total de 295,283,782 alevins vésiculés, petits alevins et alevins moyens et comprenaient les poissons les plus estimés, tels que saumon de l'Atlantique, truite arc-en-ciel, truite cutthroat, saumon steelhead, truite kamloops, truite loch leven, truite brune, saumon sockeye, saumon du printemps, truite mouchetée, poisson blanc, truite saumonnée et doré. Les distributions les plus importantes ont été les suivantes, en ordre décroissant: poisson blanc, saumon sockeye, saumon de l'Atlantique et doré.

Outre ces distributions faites par les piscifactures, trente-cinq lacs et rivières ont reçu des alevins vésiculés et des poissons plus développés provenant d'autres eaux. Ce dernier travail a surtout été effectué dans les provinces des Prairies où plusieurs régions ne sont pas facilement accessibles pour les piscifactures existantes; il consistait en la capture et le transport, à des distances parfois considérables, de 35,961 poissons comprenant six espèces différentes.

La propagation des poissons du commerce a toujours été le premier souci du Service des Piscifactures, mais en ces dernières années la demande d'empoissonnement et de repeuplement des lacs et des cours d'eau en poissons de pêche sportive s'est constamment accrue, de sorte que l'incubation, celle de la truite en particulier, constitue une partie importante du programme des travaux. A l'établissement de Saint-Jean du Nouveau-Brunswick, où des progrès sont réalisés dans le constitution d'une réserve de truites, près de deux millions et trois quarts d'oeufs ont été produits en 1927. On peut se faire une idée de la croissante d'une rivière bien empoissonnée en comparant les revenus perçus en 1922 et 1927 pour l'octroi de privilèges de pêche sportive sur certaines parties de la Restigouche et de ses affluents Dix-sept de ces étendues concédées en 1922 par enchères publiques à Fredericton, N. B., ont rapporté un loyer annuel de $16,815. En 1927, les mêmes eaux ont été louées pour une période de cinq années, à raison de $75,500 par année.

LA STATION CLIMATIQUE DE BANFF

Banff, Alberta, est le rendez-vous des touristes en hiver comme en été. Durant la belle saison,les visiteurs sont à même de se livrer à presque toutes les formes de récréation en plein air. Chaque hiver, une fête sportive attire un nombre toujours croissant de visiteurs, et l'on prédit que Banff est appelé à devenir bientôt une station climatique réputée dans le monde entier.

Échos de la Presse

Grandes figures

A Saint-Albert s'élève, depuis le 21 juillet, le monument du souvenir et de la reconnaissance élevé pour perpétuer la mémoire du Père Lacombe, O.M.I. Ce missionnaire a occupé une place importante dans l'histoire nationale et religieuse de la région qui constitue aujourd'hui la province de l'Alberta. En réalité, l'apostolat et le dévouement du P. Lacombe se sont étendus à l'Ouest tout entier; les questions auxquelles il a été mêlé ont eu une répercussion nationale.

Saint-Albert est la ville des grands missionnaires. Pour rappeler leur souvenir une vaste avenue a été construite du monument du P. Lacombe à la crypte où reposent les restes de Mgr Grandin, de Mgr Legal, des RR. PP. Lacombe et Leduc.

Au même endroit, on conserve pieusement l'humble chapelle qui fut la première cathédrale de Mgr Grandin.

Saint-Albert est vraiment la ville du souvenir, un lieu de pèlerinage vers lequel les foules se dirigent pour prier ceux qui les premiers firent rayonner dans l'Ouest, au prix de leur sang et de leur vie, la lumière de la foi catholique.

Ch. G.

—Le Droit, Ottawa, Ont.

Notre récolte

Les rapports sur les récoltes dans les provinces de l'Ouest sont loin d'être optimistes. Manque de pluie, conditions atmosphériques défavorables, tout a contribué à diminuer sensiblement le rendement de la récolte qui, selon une personne qui arrive de là-bas, va être en bas de la moyenne.

Selon ce même informateur, qui est allé dans les trois provinces-prairies, on bénit la Providence de cet état de choses.

Cinq années durant nous avons eu de bonnes récoltes. Cela ne veut pas dire qu'il y a plus d'argent chez les fermiers de l'Ouest. Ainsi l'an dernier la récolte n'avait jamais été aussi belle. Le résultat c'est qu'on n'a pu tout vendre le blé récolté et il en reste encore des quantités énormes dans les entrepôts à la tête des lacs et dans les élévateurs de Montréal. Pourtant demain la nouvelle récolte sera ici.

Le blé, au cours de la présente année, a touché son plus bas prix depuis cinq ans. Voilà maintenant que les prix remontent ce qui donne de l'espoir aux producteurs. Il a aussi de belles chances, d'ici l'automne, de se vendre à un prix encore plus élevé.

Somme toute, bien que les rapports sur la récolte soient loin d'être optimistes, on a lieu de croire que le froment, notre principal article d'exportation, va nous rapporter autant qu'au cours des cinq dernières années. D'aucuns vont même jusqu'à dire que nous allons avoir plus d'argent cette année avec moins de froment. Cela se peut si les prix du blé continuent ainsi à se diriger vers la hausse.

De toute façon nous ne croyons pas qu'il y ait lieu d'être pessimistes à l'heure actuelle.

L'Information financière, Montréal.

M. Houde polyglotte

M. Houde, maire de Montréal, député provincial de Sainte-Marie, nouveau chef du parti conservateur dans notre province, avait-il réservé jusqu'ici cette surprise à ses amis et à ses ennemis?

Ce fut un peu une révélation, comme en témoigne le cas qu'en ont fait les journaux.

La semaine dernière, les Fils d'Italie de l'Amérique tenaient un congrès à Montréal. M. Houde leur souhaita la bienvenue, à un déjeuner d'honneur. A la surprise générale des convives, il fit son petit boniment en langue italienne. Puis il reprit ses paroles en français et en anglais.

M. Houde est donc un polyglotte, a-t-on fait observer; il sait l'italien en plus du français et de l'anglais. Peut-être, devant un autre auditoire, pourrait-il parler une quatrième langue? Qui sait . . .

Le maire de Montréal nous a déjà ménagé d'autres surprises!

Le Glaneur, —L'Action catholique, Québec, Qué.

La mort d'un journal

Bâtir des églises, des écoles, créer des associations, c'est grand, c'est noble, mais c'est assoir nos entreprises sur le sable si on ne leur donne pas comme fondement une presse honnête, indépendante et catholique.

—Pie X.

"La Semaine Paroissiale" de Fall-River annonce sa "mort sans phrase". Cette annonce est lugubre comme un grand deuil. La mort d'un journal catholique pour qui se donne la peine de réfléchir à la puissance de la presse catholique pour la défense de la cité chrétienne, ressemble à celle de la sentinelle de garde sur le rempart d'une ville assiégée par les barbares. Un bon journal comme "La Semaine Paroissiale" qui disparaît, c'est un phare lumineux, guidant la marche des voyageurs, qui s'éteint sur les hauteurs.

—Le Messager de Sherbrooke.

Les Jésuites reviennent

Le "Soleil" de Québec consacre un intéressant article aux jésuites, à l'occasion de l'établissement prochain d'un nouveau collège, dans la ville de Québec.

De temps immémorial, la Société de Jésus a donné au monde ses meilleurs éducateurs. Elle a fourni à toutes les nations civilisées une pléiade d'hommes supérieurs par leur talent et leur formation classique. L'enseignement secondaire de plusieurs pays porte la profonde empreinte de l'ordre religieux, dont chaque membre a passé dix ans à se préparer à l'enseignement. Plusieurs des génies les plus puissants de l'Europe sont sortis des collèges des jésuites. Dans les sciences, la littérature et les arts, dans la théologie et la philosophie, les fils de Loyola ont produit, jusqu'au siècle dernier, les hommes les plus éminents; même après la suppression temporaire de leur ordre et malgré une lutte constante à soutenir contre la persécution, la calomnie et les préjugés, ils ont continué leur apostolat par l'éducation. Dans les pays où on voulait les proscrire, une foule de familles, même les moins croyantes, ont regretté leur départ et se sont efforcées de leur confier la formation de leurs enfants. N'a-t-on pas vu, après le trop fameux décret de Clément XIV, un roi et une reine hérétiques forcer les compagnons de Jésus à rester dans leurs royaumes pour y doter la jeunesse du meilleur enseignement qui pût alors se donner en Europe?

Dans la ville de Québec, les jésuites furent les premiers à procurer à la jeune colonie le bienfait d'un collège classique. Leur maison s'élevait alors sur le site actuel de l'hôtel de ville, et l'élite française du pays recevait là sa formation. On sait peut-être dans quelles circonstances disparut de la vieille capitale l'ordre envers lequel nos pères avaient contracté une dette de reconnaissance. Il serait trop long de donner ici dans le détail les circonstances qui entourèrent cet effacement malheureux. Toujours est-il que la ville de Champlain était, depuis très longtemps, privée d'un enseignement qu'on n'aurait jamais dû interrompre chez elle.

Mais voici que les nouvelles d'hier nous apprennent le retour de la Compagnie de Jésus. Son Eminence le cardinal Rouleau a donné à l'Ordre la permission de construire un collège classique et de reprendre par là une tradition que l'on croyait perdue définitivement. Les successeurs des Brébeuf, des Lallemant, des Jogues et de tant d'autres héros ou martyrs, auxquels le Canada français est redevable de sa vie même, ressuscite-raient, sur le promontoire, la parole de sagesse, de science et de beauté qui retentissait déjà du temps de Mgr de Laval.

Déjà des collèges dirigés par les jésuites existaient à Montréal, à Sudbury, à Edmonton, à Saint-Boniface et à Gaspé. Il était anormal que Québec, le premier foyer de l'éducation classique au Canada, sinon en Amérique, fût seul privé de l'expérience et du savoir d'un Ordre qui a fait ses preuves dans le monde entier et qui forme ses professeurs par quinze années d'études et davantage. Toute notre population saura gré à Son Eminence d'avoir mis fin à cette lacune. Déjà, nous avions, avec le petit Séminaire de Québec, une institution de premier ordre, un foyer d'enseignement d'où sont sortis nombre de nos compatriotes les plus éminents dans tous les domaines. Mais une seule maison ne pouvait suffire à la tâche. On vient, en rappelant les jésuites, de compléter l'organisation de l'enseignement classique dans la ville de Québec.

Le Soleil, Québec, Qué.

Les Ecossais au au Canada

On fêtait ces jours derniers à Annapolis, en Nouvelle-Ecosse, le troisième centenaire de l'arrivée des premiers Ecossais en Amérique. Le souvenir présenterait assez peu d'intérêt s'il ne rappelait l'œuvre accomplie, aux Etats-Unis comme au Canada, par ce groupe ethnique. Dans tous les domaines on retrouve leur influence. Ils se sont attaqués d'abord à la forêt; ils ont été colons, explorateurs et plus tard marchands. Au Canada, ils ont eu la haute main sur le commerce des fourrures pendant presque tout le dix-neuvième siècle. Ils ont collaboré puissamment à la construction des chemins de fer. Ils ont été mêlés à toutes les entreprises financières,—banques, assurances, etc., —partout où pouvaient s'exercer leur initiative, leur ténacité et leur remarquable esprit d'économie. Il n'est pas exagéré de dire que les Ecossais ont joué, dans notre pays en particulier, un rôle de premier plan.

—L'Economiste Canadien.

Le français mal parlé

Dans le programme d'action recommandé par la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal à ses sections pour l'année, l'on rappelle aux membres que la lutte contre le français mal parlé constitue l'un des points importants sur lesquels il faudra se surveiller tout particulièrement.

A ce propos, il paraît opportun de rapporter ici les réflexions suivantes que le "Droit" d'Ottawa faisait tout récemment:

". . . Nous parlons la langue française, mais ne pourrions-nous pas soigner davantage notre diction?

"Dans la province de Québec se poursuit une campagne en faveur de la bonne diction. C'est un mouvement qui mérite les encouragements de tous.

"L'étude de la bonne diction devrait commencer au foyer, sur les genoux de la mère. C'est dans l'enfance qu'elle s'acquiert le plus facilement. La famille est donc le milieu où devrait s'exercer d'abord l'apostolat de la bonne diction. Malheureusement, les parents ne donnent pas toujours le meilleur exemple: c'est un obstacle sérieux. Les parents n'ont qu'à bien parler, et, l'enfant, imitateur par nature, apprendra à bien parler.

"Dans le travail du mieux parler au foyer, la mère joue un rôle important. C'est elle qui façonne les manières de son enfant. Aujourd'hui, alors que la femme cherche à exercer son activité dans des sphères auxquelles la nature ne l'a pas destinée, elle trouverait là un champ naturel à son désir d'action . . ."

N'est-ce pas là des réflexions opportunes et sensées? Le milieu familial, voilà, en effet, le premier champ d'action où doivent s'accomplir ces réformes.

L'habitude de soigner son langage au foyer entraînera nécessairement la bonne diction et la distinction dans les conversations au dehors. Voilà un travail patriotique à la porte de tout le monde.

Et quelle aide précieuse, en l'occurrence, la mère de famille ne peut-elle pas apporter au service de cette cause! Une attention constante et suivie ferait bientôt disparaître chez nous les "bouches molles" et les incorrections qui déparent si souvent notre belle langue française.

—L'Opinion Publique, Worcester, Mass.

Chronique forestière

APPAUVRISSEMENT DES FORETS

Les fervents de la conservation des forêts ont tendance à exagérer les pertes annuelles causées par les incendies, les insectes et les maladies cryptogamiques. Ajoutant ces pertes aux prélèvements effectués par l'industrie, quelques-uns vont même jusqu'à prédire l'épuisement complet en dix ou quinze ans. Si le taux actuel de la diminution de nos ressources forestières était maintenu, nul doute que plusieurs parmi nos industries n'arriveraient plus à s'approvisionner après cette période, mais l'application générale de cette prédiction ne semble toutefois pas justifiée.

Notre situation forestière est sans doute sérieuse, mais, au cours des deux dernières années, l'opinion publique et les gouvernements intéressés ont donné la preuve qu'ils reconnaissent l'importance de la question et travaillaient à sa solution; en effet, des mesures de protection plus efficaces furent prises, et il en résulta une diminution des pertes causées par les incendies.

Pertes causées par les incendies, les insectes et les maladies

Les pertes annuelles causées à nos peuplements forestiers par les incendies, les insectes, les maladies, etc., sont immenses, mais elles ne sont pas dix fois supérieures aux prélèvements de l'industrie, pas même cinq fois. Dans quelques districts, les ravages attribuables aux maladies peuvent avoir presque atteint cette proportion, mais il ne faut pas généraliser le fait. S'il en était ainsi, la situation serait sans espoir. Il serait plus juste de déclarer que les quantités annuelles de bois dont la perte est attribuable à ces agents destructeurs sont un peu supérieures aux quantités utilisées chaque année par toutes les catégories d'industries.

Pertes par l'incendie

Notre richesse forestière était, à l'origine, estimée à 925 milliards de pieds cubes. Là-dessus: 13 p. 100 été coupés pour la consommation; 60 p. 100 ou 555 milliards de pieds cubes ont été détruits par le feu; 27 p. 100 ou 250 milliards de pieds cubes constituent les peuplements actuels.

On peut dès lors constater que, depuis les débuts de l'exploitation, la quantité de bois brûlée, équivaut à 4 ou 5 fois celle que nous avons consommée.

Les pertes annuelles dues aux incendies forestières depuis cinq ans, c'est-à-dire de 1922 à 1926, sont les suivantes: bois marchand détruit, acres, 742,772, valeur $9,743,070; jeunes peuplements, 891,254, $2,834,517; anciennes coupes—dommages causés aux jeunes peuplement—550,944, $533,730 Total de la superficie 2,134,970, valeur, $13,111,317.

Dommages à la propriété, $1,013,447; coût de l'extinction des incendies, $782,131; pertes moyennes annuelles, $14,906,895. —N.B. Cette moyenne élevée est due aux pertes extraordinaires de 1923, année où le total de celles-ci s'est chiffré à plus de $40,000,000. La moyenne des années 1924, 1925 et 1926 a été de $6,531,077.

A ce tableau ne figurent pas les frais réguliers de protection des forêts, les pertes occasionnées par l'immobilisation partielle ou totale de l'industrie forestière dans les régions affectées, les pertes inévitables de salaires ou celles qui résultent d'une diminution de la production.

Pour la seule année 1923, 4,951,000 acres de terrains forestiers dont plus de 3,000,000 d'acres de jeunes peuplements ont été ravagés par le feu, et les pertes se sont élevées à $46,696,722, dont 32,523,375 représentant la valeur du bois marchand détruit.

Au cours des cinq dernières années l'incendie a ravagé annuellement 1,400,000 acres de jeunes peuplements parvenus à divers stages de croissance, pertes équivalant à la récolte que fourniraient 25 millions d'acres.

Si ça marche!

Une compagnie fabriquerait des autos au prix de vente de $200. livrés par la poste avec garage.

New York.—On a appris, récemment, qu'une compagnie américaine était à se préparer pour produire sur une grande échelle des automobiles de dimensions réduites qui se vendraient $200. Trois différents modèles ont été construits et des représentants du département du Commerce et du "New York Times" sont allés en faire l'essai. L'opinion générale est que cette automobile minuscule est unique dans son genre et qu'elle peut accomplir des exploits remarquables.

Cette automobile est l'invention de M. J.-V. Martin, de la "Martin Aeroplane Factory", Garden City, L.I., où les modèles ont été construits. M. Martin est en pourparlers avec une compagnie de finance de Wall Street pour manufacturer l'automobile et la vendre par commandes postales. Il a déclaré que l'automobile pouvait être manufacturée et vendue pour $200.

Plus petite dans ses dimensions extérieures que les petites automobiles d'Europe, l'automobile inventée par M. Martin offre des particularités dans sa construction plutôt que dans sa grosseur. Ce n'est pas un modèle réduit d'une grosse automobile, mais une voiture complètement nouvelle.

L'automobile se compose d'une carrosserie, d'un moteur et de quatre roues. Il n'y a pas de châssis. Chaque roue est indépendante et il n'y a pas d'essieu. Il n'y a pas non plus de ressorts. On a employé du caoutchouc pour assurer l'élasticité de la suspension. Les roues travaillent indépendamment, de sorte que le trou où passe la roue de droite n'affecte pas celle de gauche. Des points universels tiennent les roues sous le contrôle du volant et de la force motrice.

La voiture dépasse facilement 50 milles à l'heure et peut parcourir la même distance avec un gallon d'essence. Le moteur est à quatre cylindres avec refroidissement par air. La voiture tout équipée, avec démarreur électrique, odotachymètre, etc., ne pèse que 600 livres.

Elle serait expédiée dans une boîte à l'épreuve des intempéries qui pourrait en même temps servir de garage. On n'aurait qu'à relever une porte dans la boîte pour tirer ou pousser la voiture à volonté. La voiture a été construite pour qu'on n'ait pas besoin de la reviser. La seule chose qu'il y ait à faire, c'est de changer les caoutchoucs de la suspension à tous les 25,000 milles. Ces caoutchoucs coûtent 80 sous. N'importe qui peut faire ce remplacement en quelques minutes.

On a prévu la lubrification des quelques pièces rotatives de façon telle que l'huile durera aussi longtemps que la voiture elle-même. On fait exception de l'huile du moteur qui doit être remplacée comme tous les autres moteurs à explosion.

Si cette voiture est jamais mise sur le marché au prix de $200, les autorités des différents villes devront s'atteler sans tarder au problème de la circulation qui passera certainement par une crise . . .

Les plus fortes exportations de blé

Ottawa.—Les exportations de blé canadien au cours de l'année se terminant le 31 juillet ont établi un nouveau record dans l'histoire du Canada. Les exportations ont en effet atteint le chiffre élevé de 354,500,000 boisseaux, soit une augmentation de 65,000,000 boisseaux ou de 22.6 p. 100 sur les exportations les plus élevées jusqu'à date. La valeur de cette exportation de blé s'est élevée à $387,500,000, ce qui représente $1.09 3-10 par boisseau.

Un vrai journal

Nous publions depuis deux semaines notre journal à dix pages. Nos lecteurs, nous n'en doutons pas, apprécieront cette amélioration.

La "Survivance" à l'heure actuelle donne quatre-vingt colonnes de texte, annonces comprises.

De plus nous publions en caractères plus petits—huit points—C'est une grosse augmentation sur ce que notre public franco-albertain obtenait dans le passé.

Que l'on étudie les étapes franchies depuis le 18 novembre dernier! Nous avons commencé à quatre pages en gros caractères, puis nous avons publié à huit pages, également en gros caractères, ensuite ce fut le huit points, puis, toujours pour répondre aux développements incessants, nous avons ajouté une colonne.

La "Survivance" a maintenant dix pages. C'est donc un vrai journal. Le lisez-vous?

Pour le même prix

Cinquante-six colonnes en gros caractères voilà ce que vous aviez dans le passé. La "Survivance" donne quatre-vingt colonnes en petits caractères. Et toujours pour $2 par année.

Les Polonais fondent une paroisse nationale

Quatre cents paroissiens de St-Stanislas de South Deerfield se joignent à l'Eglise Nationale Catholique.

South Deerfield.—Un groupe de plus de quatre cents Polonais, composé surtout des paroissiens dissidents de l'église polonaise catholique romaine de Saint-Stanislas et de Polonais des villages avoisinants, s'est constitué en paroisse indépendante affiliée à l'Eglise polonaise nationale catholique des Etats-Unis.

Elle portera désormais le nom de paroisse du Nom de Jésus.

Trois prêtres de l'Eglise nationale polonaise assistaient à la réunion qui eut lieu à la salle "Red Men". Ce sont les RR. Simor Gusicek de l'église Saint-Jean de Manchester, Ct.; John Solak, d'Union City, Conn.; et Joseph Soltysak de l'église Saint-Joseph, de Westfield. L'évêque Gawrychowski n'a pu assister à cause d'un rhume.

Le comité de la nouvelle paroisse doit se rendre à la résidence de l'évêque, à Chicopee, pour se mettre à sa disposition.

Une perte pour cette banque

Sir F.-Williams Taylor quitte la gérance générale pour devenir directeur et vice-président.

BELLE CARRIERE

Montréal.—Spéciale.—La Banque de Montréal a émis le communiqué officiel suivant: "Le conseil d'administration de la Banque, ayant siégé, annonce que sir Frederick Williams Taylor vient de résigner les fonctions de gérant général, et que cette démission deviendra effective le 15 octobre 1929, date où il deviendra directeur et vice-président de la Banque. Lui succède comme gérant général, H.-B. Mackenzie, son premier assistant actuel."

Né à Moncton, en 1863, sir Frederick Williams-Taylor est depuis 1878 au service de la Banque de Montréal, pour laquelle, au cours de ce demi-siècle, il a rempli les fonctions les plus importantes.

En 1905, il était nommé gérant de la Banque de Montréal, à Londres, en Angleterre. Il arriva que le stage que sir Frederick fit à Londres coïncidait avec la période d'expansion du Canada d'avant guerre. Durant les neuf années qu'il passa à Londres, des centaines de millions de piastres d'emprunts canadiens furent lancés sur le marché anglais.

En 1913, sir Frederick fut rappelé au Canada afin d'assumer les fonctions de gérant-général. Il conserva cette position importante durant toute la guerre mondiale et jusqu'actuellement alors qu'on vient de le nommer directeur et vice-président de l'institution.

H.-B. MacKenzie qui remplace sir Frederick, a acquis une expérience considérable en voyageant intensément à travers le Canada. Il est né en Ontario, à Ingersoll, en 1867.

Les droits sur le lait et la crème

Washington.—Par Kenneth Clark, de la C.P.—En même temps que le département de l'agriculture des Etats-Unis publiait en fin de semaine un rapport louant les officiels canadiens de l'aide apportée par eux à l'application de la loi américaine sur l'importation du lait, le Sénat des Etats-Unis se préparait à mettre à l'étude un bill des tarifs relevant les droits imposés sur le lait et la crème provenant du Canada.

Le tarif Fordney-McCumber taxait la crème à 20 sous du gallon. Un décret présidentiel porta ce droit à 30. La Chambre veut le porter à 48 et la commission des finances du Sénat propose de l'élever à 56 3-5. C'est donc un relèvement total de 180 p.c. du droit qui frappe un produit canadien pour lequel les Etats-Unis sont le seul marché extérieur.

Tragédie maritime, 17 marins périssent

Londres—Spéciale.—Le steamer espagnol "Ogono", allant de Bilbao, Espagne, à Middlebrough, Angleterre, avec une cargaison de minerai de fer, a été défoncé en plein milieu par le remorqueur anglais "King's Cross", et a coulé en six minutes. L'équipage, composé de 25 hommes, n'eut pas le temps de mettre les embarcations à la mer. Le "King's Cross" put en recueillir 8 qui s'accrochaient à une chaloupe. Parmi les victimes de la collision figurent le capitaine et tous les officiers du steamer sauf un. Le remorqueur eut sa proue considérablement avariée par le choc. Il débarqua les rescapés à Grimsby. L'accident s'est produit à 30 milles au large de Humber, sur la mer du Nord.

Une brochure

Nous accusons réception d'une élégante petite brochure, publiée par l'"Alberta Wheat Pool", destinée aux enfants. C'est une brochure écrite dans un style enfantin et qui contient la plupart des arguments en faveur de la grande coopérative albertaine de blé. On pourra se la procurer gratuitement à Calgary, Edifice Lougheed.

Naturellement le texte est anglais.

LE CONGRES INTERNATIONAL EUCHARISTIQUE DE CARTHAGE

Du 7 au 11 mai de l'année prochaine.

L'an prochain, du 7 au 11 mai, se tiendra à Carthage le XXXe Congrès eucharistique international.

Ces grandes assises de la catholicité universelle, qui se tiennent tous les deux ans, sur un point différent du globe, ont donné lieu, en particulier depuis la guerre, à des manifestations grandioses.

L'an dernier, l'Australie reçut plusieurs centaines de milliers de pèlerins du monde entier, et l'accueil qu'a fait Sydney à cette foule a dépassé toute imagination.

En 1926, un million et demi de congressistes se sont trouvés à Chicago; l'Amérique a montré à cette occasion, avec cette ardeur spéciale dont la devise est en toutes choses the greatest in the world, quel rayonnement des œuvres catholiques, quelle puissance des œuvres confessionnel de réunions de ce genre, un peuple et une ville doivent apporter aux besoins et au confort de leurs hôtes un souci éclairé et une sympathie cordiale.

La terre d'Afrique ayant été choisie pour le Congrès de 1930, nul autre lieu que Carthage, pour son importance historique et pour les souvenirs qu'il renferme, ne pouvait être désigné.

C'est donc à Carthage que se tiendra, l'année prochaine, le XXXe Congrès eucharistique international.

Certes, il n'est pas question de faire venir sur le sol de saint Augustin, de sainte Monique, de saintes Félicité et Perpétue, aux lieux qui virent mourir notre grand saint Louis, les centaines de milliers de pèlerins que purent réunir Sydney et Chicago.

Si le cadre de Carthage est incomparable, aux yeux de la foi chrétienne, pour le passé qu'il évoque, aux yeux de tous les visiteurs qu'y sont attirés par sa beauté et son caractère, il est nécessaire de mesurer les projets aux possibilités de réalisation. C'est seulement par dizaines de milles, et non par centaines, que se compteront nos hôtes du printemps prochain.

Mais, aussi réduit qu'il soit par la sagesse d'une saine prudence, l'afflux des visiteurs que le Congrès de 1930 amènera à Carthage, à Tunis, et, de là, à travers la Régence, pose un problème d'hospitalité que la Tunisie doit résoudre, pour son honneur et sa réputation, avec le même état d'esprit qui a conduit les gouvernements et les populations de l'Australie et des Etats-Unis, pays cependant protestants, à assurer d'une façon grandiose la réussite des Congrès de Sydney et de Chicago.

C'est dans cet état d'esprit, et en dehors de toute considération confessionnelle, que le gouvernement français conscient de son rôle de tutelle vis-à-vis de la Tunisie protégée, a apporté les encouragements les plus précieux et les plus bienveillants au Comité d'organisation du Congrès . . .

> Rien n'est plus dangereux que le travail discontinué; c'est une habitude qui s'en va. Habitude facile à quitter, difficile à reprendre. —Victor Hugo.

POUR NOS FERMIERS

> La terre ne produit pas en proportion seule de son étendue, mais en raison directe du travail raisonné qu'on lui applique. —Alphonse Désilets.

L'EMIGRATION VERS LES VILLES

Les causes de l'abandon des campagnes.

(Suite)

On sait l'influence profonde qu'exerce sur la masse une élite rurale qui sait vaincre, et prodiguer, dans son ambiance, l'exemple et l'encouragement. A quoi bon une armée d'agronomes et de professeurs dévoués et qualifiés s'ils ne sont pas compris, — moralement et techniquement—par l'homme des champs? Quelques-uns se demandent si, depuis vingt ans, en général, l'enseignement donné aux écoles primaires, dans les académies et couvents de la campagne, malgré les merveilles opérées ici et là et dont le bel exemple aurait dû être imité, si cet enseignement a été pénétré de sa mission agricole, par sa mentalité, son programme et ses aspirations? Nos cultivateurs ont-ils eu, après le stage scolaire, des moyens de formation et d'instruction? Je le sais: beaucoup d'initiatives, de la part du gouvernement et du clergé, ont opéré avec succès. Cependant, il importe que ces initiatives se généralisent davantage et que des oeuvres nouvelles répondent aux besoins nouveaux.

En face de l'émigration, l'on a compris les responsabilités de notre enseignement primaire. C'est pourquoi le nouveau **Programme d'études** rural fut organisé. Ce programme est parfait, si on l'exécute et si une sanction efficace lui est accordée. Quant à l'enseignement moyen ou régional agricole, pour la formation professionnelle des jeunes cultivateurs, il en en voie de formation. Cet enseignement a donné de merveilleux résultats en certains pays, particulièrement en Belgique où une quarantaine d'écoles de ce genre produisirent la restauration de l'agriculture, comme l'a si bien dit un jour devant nous à Malines, Son Eminence le Cardinal Mercier. Il serait bon de prendre exemple sur ces pays.

Nous n'ajouterons point que nos instituts supérieurs d'Oka et de Sainte-Anne de la Pocatière doivent élargir les cadres de leur enseignement s'outiller pour les développements agricoles futurs, préparer des compétences pour la vulgarisation des connaissances scientifiques agricoles. Ces écoles rempliront leur mission si elles préparent des éveilleurs d'énergies paysannes, des guides pour la restauration de l'agriculture de la province de Québec.

L'émigration vers les villes, problème national, devrait aussi intéresser la future classe dirigeante.

J'entendais une personalité éminente, lors d'un récent congrès, émettre l'idée "que l'église et la nationalité canadiennes y gagneraient, si des notions, sur les devoirs professionnels, vis-à-vis les agriculteurs, étaient données dans nos collèges classiques et si les mêmes notions étaient inculquées, dans les séminaires, aux jeunes lévites que la carrière apostolique dirigera vers les paroisses rurales". L'on nous dit que cette formation du clergé rural est déjà commencée dans quelques séminaires. Tant mieux. Notre peuple a besoin d'appui, d'encouragement et de direction. Notre clergé lui a fourni tout cela depuis la conquête, et nous attendons toujours les mêmes services de son dévouement et de sa générosité.

* * *

La conservation du capital humain à la campagne viendra d'une longue préparation de ce capital humain à son travail et à son rôle bienfaisants pour la national. Un agriculteur pratique disait récemment au sujet de la dépopulation: — **Ça a pris du temps à venir, ça prendra du temps à guérir.** Voilà le parler d'un sage! Les remèdes immédiats et absolument guérisseurs ne sont pas connus. C'est encore l'éducation et l'instruction agricoles, le vouloir et le savoir, qui solutionneront, de la meilleure façon, l'important problème qui nous occupe. Personne ne peut avoir avantage, pensons-nous, à se désintéresser des problèmes agricoles. L'agriculture fait partie intégrante de la nation et lui assure d'abord le pain quotidien. Chaque classe de la société compte sur elle; en retour, la Terre canadienne a droit de compter sur toutes les unités du pays.

FIN

Jean-Charles MAGNAN,
Ingénieur-agronome, Saint-Casimir, P. Q.

UNE OPINION SUR L'ELEVAGE DU RENARD

Voici copie d'une lettre qui fut envoyée au "Progrès du Saguenay", il y a quelques mois. A titre de renseignements nous la faisons connaître à nos lecteurs:

LA QUALITE DES RENARDS

Hébertville.

M. Eugène L'Heureux, directeur,
Le "Progrès du Saguenay",
Chicoutimi.

Monsieur,

Je regrette de ne pas être un écrivain pour mieux vous exprimer mes idées, mais je compte sur votre bienveillance pour corriger les fautes de ma lettre.

Je suis éleveur de renards depuis 5 ans, un des premiers dans mon comté. C'est pourquoi je me crois obligé de répondre à votre appel en donnant mon avis sur l'industrie du renard, qui est nouvelle pour nous.

Je suis persuadé, tout d'abord, qu'un cultivateur peut avoir son petit "ranch" à lui sans que cela nuise à sa culture attendu qu'il a le personnel voulu. Il peut initier aux soins des renards, sa femme ou sa jeune fille qui peuvent mieux que toute autre personne soigner les renards.

J'ai connu moi-même une femme qui a vendu des renards qu'elle avait élevés, pour la somme de $8,000.

Mais ce n'est pas là le point principal de cette industrie.—Je lisais dans votre journal l'article d'un cultivateur bien prudent pour cette industrie, mais pas aussi prudent qu'un vieux renard.—Pour moi, l'essentiel, lorsque quelqu'un débute dans cette industrie, c'est de ne pas acheter de pensionnaires, car il y a des pensionnaires parmi les renards. Très souvent, on achète d'un agent qui n'a aucune expérience, par conséquent qui ne peut pas donner les renseignements nécessaires. Dans ce cas, pas de réussite possible. N'empêche que cet agent vendra des renards à des prix fabuleux tout en promettant des sujets de première qualité et de lignée prolifique il livrera des renards dont la peau ne vaut pas la nourriture qu'ils mangent. Alors, ce sont des pensionnaires qui coûtent très cher.

Il est vrai qu'il y a des cultivateurs qui ont des pensionnaires dans leurs troupeaux laitiers car je suis dans l'industrie laitière depuis 20 ans et j'ai fait du contrôle laitier, et j'ai connu des troupeaux où il y avait 5 et même 10 pensionaires; mais la différence est plus grande dans le renard; une bonne vache vaudra deux, un bon renard en vaudra trois, quatre et même cinq.

Donc la bonne qualité sera toujours payante, car elle se vendra toujours, quand bien même les marchés seraient encombrés de rebus.

J'approuve hautement l'idée du Gouvernement d'avoir une ferme expérimentale dans notre province, et davantage dans nos comtés.

Je désirerais aussi beaucoup qu'il se fît une propagande sur la bonne qualité, car nous pourrions facilement faire concurrence aux autres provinces, étant donné que nous avons le bon climat pour cette industrie; alors, notre fourrure primerait sur les marchés d'Europe.

C'est là mon avis et ma conviction, basés sur l'expérience que j'ai, et il me fait plaisir de vous la soumettre. Sollicitant votre indulgence.

Je demeure votre humble et dévoué,

J.-A. TREMBLAY.

LA RECOLTE DE BLE DE 1928

Les chiffres de la distribution de la récolte de blé de 1928 sont maintenant à peu près complets. Les exportations de blé au cours de l'année de récolte terminée le 31 juillet 1929 donnent un total de 355,424,699 boisseaux, tandis que les exportations de farine de blé donnent 11,808,775 boisseaux ou l'équivalent de 53,139,488 boisseaux de blé, ce qui fait en tout 408,564,187 boisseaux de blé. La quantité de blé absorbée par les semences en 1929 est estimée à 44½ millions de boisseaux, tandis que les besoins pour l'alimentation de la population sont estimés à 44 millions de boisseaux. Ceci représente l'écoulement de 497,064,187 boiseaux, tandis que les stocks visibles au Canada le 31 juillet 1929 sont classés à 104,426,327 boisseaux, formant un grand total de 601,490,514 boisseaux.

Le report au 31 juillet 1928, surplus de la récolte de 1927, était de 77,626,000 boisseaux et les importations au cours de l'année sont estimées à un million de boisseaux. La quantité de blé écoulée le 1er août 1928 est donc approximativement de 523 millions de boisseaux.

La quantité de blé de la récolte de 1928, de qualité non marchande, est estimée à 27,854,000 boisseaux, tandis que les pertes par le nettoyage sont classées à 16,007,000 boisseaux. Ces chiffres indiquent donc que le blé récolté au Canada en 1928 donne 566,000 boisseaux dont, approximativement 544,000,000 de boisseaux ont été récoltés dans les provinces des prairies.

Il peut être noté que l'estimation du Bureau Fédéral de la Statistique du 11 septembre 1928, indiquait une récolte de 550,483,000 boisseaux pour tout le Canada—527,332,000 boisseaux pour les provinces des prairies.—On se rappellera qu'à ce temps-là cette estimation a été critiquée et considérée comme trop élevée. L'estimation de septembre 1927 avait été critiquée dans le même sens, bien que dans les deux cas les chiffres postérieurs et l'écoulement du blé ont montré que ces estimations étaient modérées plutôt qu'exagérées.

LE PAVILLON DU "CARTEL DU BLE"

La photographie ci-dessus montre le pavillon du "Cartel du blé" aux expositions de Calgary, Edmonton, Red Deer. On représenta en miniature le terminus de l'"Alberta Wheat Pool" à Vancouver. Un petit train mécanique, allant d'un bout à l'autre de l'installation fut grandement apprécié, des enfants tout au moins. Des échantillons de blé et d'autres grains étaient aussi exposés.
—Courtoisie du U.F.A.

Brochures gratuites

Voici une nouvelle liste de publications que vous pouvez vous procurer gratuitement et en français, en vous adressant au Ministère de l'Agriculture, Ottawa, Ont.

VERGER ET JARDIN

Couches chaudes et couches froides—préparation et mode d'emploi.
Engrais chimiques, pour fleurs, légumes, petits fruits et pelouses.
Fleurs annuelles.
Fraisier, sa culture au Canada.
Fruits, la culture des petits.
Fruits et de légumes faites à la maison, Conserves de
Fruits, légumes et plantes d'ornement, comment les protéger contre les insectes et les maladies fongueuses.
Gadelier à fruits rouges et gadelier à fruits blancs.
Ginseng, champignons et melons, culture.
Greffe en tête.
Jardiniers, produisez vos semences vous-mêmes, p. I.
Jardiniers, produisez vos semences vous-mêmes, p. II.
Légumes bisannuels pour la production de la graine et leur conservation en hiver.
Légumes, la culture de quelques légumes d'usage courant.
Maison de la ferme et ses abords, comment l'embellir.
Maison de la ville et ses abords.

DIVERS

Abeilles au Canada, l'hivernage des.
Abeilles, maladies des.
Abeilles, élevage des abeilles au Canada.
Abeilles, quelques faits à leur sujet.
Abeille, la conduite du rucher.
Abeilles, construction de la caisse quadruple.
Aliments, valeur des
Blé, la farine et le pain, recherches sur le:
Caveaux pour racines et légumes.
Chaux en agriculture, la.
Chaux en agriculture, la.
Conseils pour la saison. Edition des Prairies. Mars, juillet et novembre.
Conseils pour la saison. Edition de l'Est et de la Colombie Britannique. Mars, juillet et novembre.

STOCKS DE GRAIN AU CANADA

A la fin de l'année de récolte terminée le 31 juillet 1929.

	Blé Bois.	Avoine Bois.	Orge Bois.	Graine de lin Bois.	Seigle Bois.
Liste des élévateurs publics et privés; Fort William et Port Arthur	47,140,030	8,026,924	4,112,940	337,511	1,971,302
Elévateurs de campagne et de compagnies privées	6,324,788	3,016,588	1,177,615	73,554	171,695
Elévateurs de tête de ligne de l'intérieur, division de l'ouest	3,576,643	300,974	9,767	692	615
Elévateurs de tête de ligne de Vancouver et élévateurs privés	5,123,272	108,314	16,428	....	....
Elévateurs privés de Prince Rupert	47,172	....	....	....	....
Elévateurs de Duluth, lac Supérieur	58,000	16,910	6,000	37,206	23,000
Elévateur publics de l'Est	20,369,859	4,487,037	1,913,220	17,624	1,265,950
En transit, par chemin de fer	5,305,294	798,613	304,451	32,700	532,571
Dans les minoteries	7,500,000	1,000,000	30,000	....	2,500
Aux mains des cultivateurs	5,617,400	26,478,000	3,190,400	5,200	93,400
A bord des bateaux, attendant le déchargement aux ports canadiens	3,363,689	716,910	241,952	57,000	160,704
Totaux, 1929	104,426,327	44,950,270	11,002,773	561,487	4,222,256
Totaux, 1928	77,626,071	28,604,960	3,459,693	1,296,347	2,084,615

Stocks de grain au Canada

Ottawa.—Le Bureau Fédéral de la Statistique informe qu'à la fin de l'année de récolte, le 31 juillet 1929, il y a au Canada les stocks suivants de grains comparativement à ceux de l'an dernier indiqués entre tirets. Les quantités sont exprimées en boisseaux impériaux:

Blé, 104,426,327—77,626,071—
Avoine, 44,950,270—28,604,960—
Orge, 11,002,773—3,459,693—
Seigle, 4,222,256—2,084,615—
Graine de lin, 561,487—1,296,347—

Les quantités pour 1929 sont comme suit:

Blé entre les mains des cultivateurs, 5,617,400; dans les élévateurs, 82,639,764; en transit, par chemin de fer 5,305,294; par eau, 3,363,869; dans les meuneries—estimation—7,500,000.

Avoine: entre les mains des cultivateurs, 26,478,000; dans les élévateurs, 15,956,747; en transit, par chemin de fer, 798,613; par eau, 716,910; dans les meuneries, 1,000,000.

Orge: entre les mains des cultivateurs, 3,190,400; dans les élévateurs, 7,235,970; en transit, par chemin de fer, 304,451; par eau, 241,952; dans les meuneries, 30,000.

Seigle: entre les mains des cultivateurs, 93,400; dans les élévateurs, 3,432,901; en transit, par chemin de fer, 532,751; par eau, 160,704; dans les meuneries, 2,500.

Graine de lin: entre les mains des cultivateurs, 5,200; dans les élévateurs, 466,587; en transit, par chemin de fer, 32,700 par eau, 57,000. Les quantités estimatives entre les mains des cultivateurs sont tirées des rapports des correspondants.

Une récolte de pommes très bonne

Ottawa. — La récolte de pommes pour l'année 1929 s'annonce exceptionnellement bonne, si l'on en juge par les chiffres estimatifs publiés par le ministère de l'agriculture. Les rapports reçus jusqu'au premier août indiquaient une récolte approximative de 3,599,995 barils, à comparer avec 3,235,970 barils l'an dernier, soit une augmentation de 11 p. 100. Si l'on compare maintenant ce chiffre avec celui de la moyenne des cinq années précédentes, l'on remarque qu'il signifie une augmentation de 20 p.c.

ARBORE LE PREMIER PAR UN CANADIEN-FRANCAIS

Moïse Mercier a été le premier homme à hisser le drapeau américain dans l'Alaska.—Il s'empara de l'Alaska pour les Etats-Unis.

Montréal, Qué.—Robuste et plein de santé à l'âge avancé de 84 ans, Moïse Mercier, commerçant de fourrures, explorateur, trappeur et chasseur, en même temps que le premier homme à hisser le drapeau américain dans l'Alaska, a visité son fils, l'inspecteur Mercier, à Montréal, il y a quelque temps, pour l'inviter à passer ses vacances sur l'ancien patrimoine, près de Nominingue, dans les Laurentides.

Cet aventurier, trappeur et explorateur dans sa 84e année de son âge mesure six pieds et deux pouces et pèse 210 livres. A l'âge de 18 ans, lorsqu'il allait quitter Montréal pour les Etats-Unis, il pesait 230 livres et mesurait six pieds et un pouce, sans chaussures.

A 21 ans, le jeune Mercier était un géant, à plus d'un titre. Il avait la force musculaire et la volonté nécessaires pour exécuter des tours de force qui lui valurent le titre de "l'homme fort des Laurentides".

Dans son jeune âge, ce Canadien-français se trouva dans les forêts de l'ouest à l'époque où la section centrale des Etats-Unis était supposée être l'extrême limite du développement, le buffle et l'ours semblant vivre surtout plus vers l'ouest où l'homme ne pouvait pénétrer.

Il avait 21 ans quand il rencontra Buffalo Bill. Il chemina avec ce fameux "scout" de frontière aux jours où le buffle était une menace et valait beaucoup plus mort que vivant. Figure étonnante et dans toute sa force, le jeune Mercier, ressemblant à Buffalo Bill par le courage, devint son grand ami et c'est par cette amitié que le Canadien-français put atteindre l'Alaska comme représentant du gouvernement des Etats-Unis sous le président Johnson, pour hisser le drapeau américain au fort Yukon, ce pays ayant été vendu par la Russie aux Etats-Unis.

Mission difficile

M. Mercier qui, à cette époque, avait la réputation d'être un trappeur et un chasseur, exécuta ses ordres non sans difficultés et on le mentionna au Congrès pour les services distingués qu'il a rendus dans l'Alaska. La mission du trappeur dans l'Alaska a été remplie d'aventures dont il n'avait rêvé lorsque lui, un sujet britannique, entreprit de régler le dernier détail de la vente du Yukon aux Etats-Unis en prenant possession de la terre si longtemps détenue par les soldats russes.

Lorsqu'il y arriva avec cinq membres du groupe d'explorateurs, on s'opposa à son entreprise. Sa tâche était ardue et il lui fallut plusieurs jours pour la remplir. Le groupe, après s'être séparé et avoir engagé des guides indiens, a dû combattre les bêtes sauvages et désarmer l'élément de discorde chez les Indiens et les Russes de l'Alaska—ce qui n'était pas facile.

Cinq Canadiens-français

Ce groupe de cinq explorateurs se composait de Moïse Mercier, François Mercier—son oncle,—, Napoléon Robert, Ephraïm Gravel et Michel Laberge. Ils partirent de San Francisco, sur un navire, en 1868 et après avoir navigué sur une mer orageuse pendant 65 jours, ils mirent pied sur le territoire de l'Alaska.

L'Alaska a été achetée par les Etats-Unis en 1867 au prix de $7,000,-000. A cette époque M. Mercier, qui peu de temps auparavant était encore associé avec Buffalo Bill, était encore rempli de l'esprit d'aventures du trappeur et du chasseur, avec aucune idée de se fixer définitivement dans aucun des Etats-Unis.

Son amour canadien pour le grand air, son goût prononcé pour les lieux non habités, le portèrent à travers le continent.

Au temps de Napoléon III

Il se trouvait dans la Californie lorsque Napoléon III fut fait prisonnier.

Il était à Springfield, Mass., quand Abraham Lincoln fut assassiné au théâtre Forbes, à Washington. Lorsque M. Mercier entra aux Etats-Unis, le président Lincoln était à la Maison Blanche.

Ce fut en reconnaissance de sa valeur et de son intégrité que le Canadien-français fut choisi par le gouvernement américain pour hisser le drapeau étoilé sur le territoire cédé.

En route pour l'Alaska

En route pour l'Alaska, les cinq hommes fixèrent leur départ au 15 avril 1868 sur le yacht de plaisance de François-L. Steele, yacht qu'on avait converti en fréteur pour ce long voyage.

Soixante-cinq jours après cette randonnée périlleuse, sur une mer orageuse et après avoir essuyé les tempêtes de l'océan Pacifique, le fréteur arriva à un poste de l'Alaska et les provisions allaient bientôt manquer. Le groupe prit place sur un bateau à vapeur pour se rendre au fort Yukon où, le 21 juin 1868 le drapeau américain fut hissé sous les yeux des soldats russes.

Quelques difficultés

La prise de possession était une seule chose; parer à toute éventualité et à tout soulèvement était une autre chose, car les Indiens et les Russes avaient si longtemps fraternisé que les deux langues se parlaient couramment. On avait appris aux Indiens à parler russe et il y eut ensuite un échange de conversations qui résulta en une intime amitié. Y eut-il eu menace de soulèvement ou signe de colère, les cinq Canadiens auraient eu raison d'entretenir les plus grandes craintes.

M. Mercier, avec la caractéristique de sa race, ne fut pas lent à se faire des amis chez les Indiens. L'été suivant, il avait si bien maîtrisé le parler des aborigènes qu'il put diriger ses affaires dans la langue du Yukon.

Constructions de forts

Le géant canadien-français représentant les Etats-Unis dans l'Alaska construisit les uns après les autres des forts le long de la frontière. A la fin de 1882, il y avait le long des lignes cinq places fortifiées sur une distance de 50 milles, un fort étant situé à chaque 100 milles.

Le premier fort fut appelé St-Michel et fut suivi par le Fort Mercier, d'après le chef de l'expédition. Puis vint le Fort Nucklayet, et, en 1873, le Fort Reliance.

Ce fut neuf ans plus tard que le dernier des cinq forts, appelé Belisle, fut construit, et le travail de la mission était achevé.

Seize longues années dans l'Alaska, chassant et pêchant pour leur subsistance, et constamment sur le qui-vive contre les bêtes sauvages dans les districts non-habités, amenèrent les explorateurs à des points éloignés que les blancs n'avaient jamais pu atteindre auparavant. Pour la première fois la rivière Tanana fut explorée par un blanc: ce fut par le Canadien-français Mercier. Vers cette époque il était à la tête de la Fur Company du Fort Yukon, laquelle, plus tard, prit le nom de Alaska Commercial Fur Company, la deuxième en importance après la compagnie de la Baie d'Hudson. Ce fut vers ce temps-là que M. Mercier vint en contact avec Donald Smith, chef de la compagnie de la Baie d'Hudson, à Vancouver.

M. Mercier se souvient des jours où on pouvait prendre le renard noir, l'hermine et la loutre en quantité 100 pour cent plus considérable que la demande. L'Angleterre achetait les peaux de renard, d'hermine et de loutre, tandis que les fourrures d'ours et de seal trouvaient leur marché aux Etats-Unis. François Mercier oncle de Moïse Mercier, et un des cinq hardis trappeurs, recherchait le renard noir, la martre et l'ours qu'il devait poursuivre jusqu'au poste intérieur le plus lointain, à 500 milles de la mer.

La fièvre de l'or

Donald Smith devint Sir Donald et, plus tard, Lord Strathcona. A Vancouver, où M. Mercier le rencontra pour la première fois, les deux hommes comparaient leurs notes au sujet de l'industrie de la fourrure. Ils s'intéressaient mutuellement dans leurs compagnies séparées et chacun trouvait que l'autre avait quelque chose qui lui ressemblait, en outre d'être commerçant de fourrure et trappeur.

Durant la course vers l'or, au Yukon, sir Donald et M. Mercier restèrent des trappeurs et des chasseurs, en dépit de l'excitation tout autour d'eux, et de la course des chercheurs d'or. Les collines retentissaient du bruit métallique dans cette vaste contrée autrefois calme. Néanmoins, les pionniers du district ne furent aucunement atteints de la fièvre de l'or des autres prospecteurs.

Monseigneur Clut

Ils avaient des compagnons dans un champ différent. Pendant que les chercheurs d'or s'excitaient fiévreusement tout autour du territoire du Fort Yukon, ces trappeurs qui, jusque-là, avaient lié amitié durable avec les Indiens, étaient devenus de sincères amis de Monseigneur Clut, premier évêque de l'Alaska, et du Père Lecorre, de McKenzie River.

Regardant ce passé de plus d'un demi-siècle, M. Mercier est heureux maintenant de s'asseoir dans une berceuse, sur le portique de sa maison de campagne, à Ste-Véronique, près de Nominingue, P.Q. Avec le Père Lecorre, il est le seul survivant du groupe d'explorateurs qui quittèrent les Etats-Unis vers 1860.

Agé de 84 ans, jouissant d'une bonne santé, M. Mercier est heureux autour des petits-enfants. Les Laurentides—ont un charme pour cet homme robuste qui a conservé cette même force qui lui permit, à l'âge de 20 ans, de jeter un cheval à deux verges du lieu où il était. M. Mercier s'était placé sous le cheval et l'avait soulevé sur ses larges épaules, pour le jeter ensuite de côté.

Le temps n'a pas fait oublier à cet explorateur canadien ses nombreuses aventures. Il a visité tous les pays du monde, lorsque la navigation n'était pas aussi sûre qu'elle l'est aujourd'hui. De l'Alaska à la Chine, durant six mois sur les hautes mers, il a voyagé dans des navires de sa propre compagnie. Ce commerçant de fourrures a aussi frappé à la porte de l'Asie pour y trouver un marché.

Maintenant, tout comme dans le cas du Père Lecorre, il a constaté que sa vue a faibli. Le Père Lecorre, aveuglé par les rayons du soleil sur la neige, n'a quitté l'Alaska qu'à un âge avancé. Il est maintenant âgé de 88 ans.

[L]es prix du marché

Prix à Edmonton

é—	
No. 1 Nord	1.32
No. 2 Nord	1.29
No. 3 Nord	1.24
No. 4 Nord	1.14
No. 5 Nord	.94
No. 6 Nord	.72
ourrage	.61
oine—	
o. 2 C. W.	.55
o. 3 C. W.	.52
e—	
. 2 C. W.	.56
. 4 C. W.	.51
le—	
2 C. W.	.87
3 C. W.	.82

Prix à Vancouver

1 Nord	1.54
2 Nord	1.52
3 Nord	1.46
4 Nord	1.23
5 Nord	1.16
6 Nord	1.03
rrage	.91

Prix à Winnipeg

1 Nord	1.55¼
2 Nord	1.50½
3 Nord	1.47½
4 Nord	1.40¼
5 Nord	1.25½
6 Nord	1.04
rrage	.88
ne—	
2 C. W.	.68½
3 C. W.	.65⅜
rage	.55½
3 C. W.	.74⅞
4 C. W.	.69⅞
rage	.56⅝
1 C. W.	1.03¾
es de choix	8.25 à 9.00
ordinaires	8.00 et moins
de choix	10.00 à 11.00
bonne qualité	8.00 à 9.00
" commune	5.00 à 7.00
lons (steers) de choix	8.25 à 9.00
lons qualité ordinaire	8.00 et moins
de choix	6.50 à 7.00
ordinaire	6.00 à 6.25
	9.00 à 10.00
de l'année	7.50 à 8.50
de boucherie	5.00 à 6.50
choix	13.25
ordinaire	12.75
(sont préparés le mardi soir)	
	2.70
	.35
	.33
	.30
	.30
	.28
té	.18
s	.15

nous sont fournis par la Dairy Co.

L'HON. R. B. BENNETT ET LA PUBLICITE FAITE AU SUJET DE L'HON. MARLER

New Westminster, C.A.—P.C.—L'honorable R. B. Bennett, chef conservateur a accusé le gouvernement du Dominion, ici dernièrement, de faire de la propagande autour de l'hon. Herbert Marler qui s'embarquera bientôt pour aller occuper le poste de premier ministre canadien au Japon.

"Le gouvernement, déclara M. Bennett, fait de la propagande autour de M. Marler qui est envoyé comme ministre au Japon, mais qui agit comme un commissaire du commerce "glorifié". Ce dont nous avons besoin, c'est un véritable commissaire du commerce et non pas un "commissaire du commerce "glorifié", se promenant en dentelle dorée.

"Nous avons demandé au premier ministre au parlement, si le nouveau ministre aurait quelque chose à faire avec le commerce et la réponse fut "non". Qu'est-ce que fait le ministre en Colombie Anglaise? Quelqu'un peut-il l'expliquer?"

Le chef conservateur lança sa politique de protection pour "tous ou personne" et se prévalut d'un discours du premier ministre King en parlement, à l'effet que nous ne "devons pas provoquer les Etats-Unis en ce qui concerne nos augmentations tarifaires proposées par la république américaine.

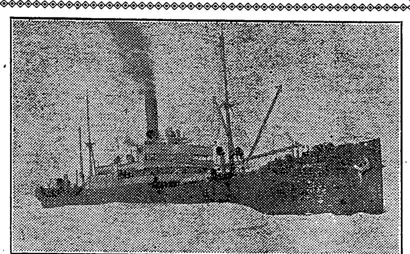
"Sommes-nous descendus si bas?" fit-il remarquer en élevant la voix. Si je connais les hommes et les femmes de ce pays, ce n'est pas là notre réponse. Ça n'a jamais été et ce ne sera jamais notre réponse que de dire "non" et de ne rien faire qui puisse provoquer quelqu'un".

M. Bennett parla devant un auditoire massé à Queens Park à l'occasion d'un pique-nique conservateur et fut appuyé par le premier ministre S. F. Tolmie et l'hon. H. H. Stevens, député de Vancouver-Centre à la Chambre des Communes.

M. Bennett déclara: "Nous, du parti conservateur, voulons la protection pour nos producteurs contre les produits des autres pays, la protection pour nos travailleurs contre les bas salaires de plusieurs pays et la protection pour nos fermiers et nos manufacturiers contre les produits d'autres pays".

"En aucun temps, continue-t-il, le parti conservateur permettra l'exploitation des consommateurs et prendrait les armes législatives nécessaires pour empêcher une pareille chose."

Aux glaces de la baie Buchanan



Le "Beothic", à bord duquel l'expédition de 1928 a fait la tournée des postes de l'archipel arctique. On voit ici le navire au milieu des glaces de la baie Buchanan, en route pour la Presqu'île de Bache, île Ellesmere.

Statistiques agricoles

Les statistiques sont souvent considérées d'une lecture aride et de peu d'intérêt par le public, généralement. Un renouveau d'intérêt est cependant apparent actuellement, particulièrement chez les cultivateurs, aussi bien de l'Est que de l'Ouest du Canada. Les cultivateurs comprennent plus que jamais la nécessité de rapports dignes de confiance sur la situation agricole du jour au Canada, particulièrement comme un indice des fluctuations des prix et des marchés dans un avenir plus au moins prochain.

Des rapports officiels de ce genre sont préparés tant par le gouvernement fédéral que par les gouvernements provinciaux. Chacun s'est demandé tôt ou tard, quelle était la base des conclusions de ces autorités gouvernementales publiées dans leurs rapports. Dans le cas des statistiques des récoltes et du bétail, un recensement annuel est effectué, avec l'aide volontaire des cultivateurs mêmes. Le Bureau Fédéral de la Statistique est à recueillir actuellement les informations nécessaires pour servir de base aux rapports sur les récoltes et autres statistiques de la ferme, pour l'année courante.

La plus ou moins grande exactitude de telles informations dépend du nombre plus ou moins grand de cultivateurs faisant rapport et de l'étendue des renseignements qu'il donnent sur les sujets inscrits au questionnaire. Il est de fait que si l'information généralement est entière et complète sur tous ces sujets, le rapport officiel donnera au cultivateur une idée assez exacte de la tendance des affaires. Chaque cultivateur devrait donc fournir au gouvernement toutes les informations possibles sur les étendues ensemencées et les différentes semences, sur son cheptel et toutes autres questions générallement, afin qu'un rapport officiel aussi complet que possible puisse être publié. Chaque rapport individuel est tenu strictement confidentiel seuls les totaux des chiffres individuels sont connus au dehors.

Extrait du "Bulletin de la statistique agricole"

Tournées de concerts

Dans les hôtels du C.P.R.

M. J. M. Gibbon, directeur de la Publicité du Pacifique Canadien actuellement dans l'Ouest, vient d'annoncer que Son Excellence le gouverneur-général du Canada, Lord Willingdon, avait gracieusement accordé son haut patronage à des tournées de concerts de musique canadienne et anglaise qui se feront l'automne prochain dans les hôtels du Pacifique Canadien et dureront jusqu'au printemps de 1930.

Le premier de la série sera celui donné par Marjory Kennedy Fraser, qui interprétera les chansons des îles Hébrides et sera accompagnée de sa soeur Margaret Kennedy Fraser. Ce concert sera d'abord donné à Victoria, en septembre, après le Festival de Musique Ecossaise qui aura lieu à Banff du 30 août au 2 septembre. Le deuxième de la série sera celui de Stanley Maxted, ténor et de Mary Frances James, soprano, débutant à Toronto en novembre. Le troisième sera interprété par Florence Hood, violoniste, Jean Rowe, soprano et Winnifred MacMillan, pianiste, en fin de novembre à Toronto. Le quatrième sera celui de John Cross, baryton anglais, à Victoria, en janvier, après le Festival de Musique de Mer dans cette ville. Le cinquième concert sera donné par le Hart House Quartette, en mars à Toronto. Le sixième sera rendu par Rodolphe Plamondon, ténor canadien-français et son fils Lucien Plamondon, violon-celliste, en avril, débutant à Toronto.

Ces concerts seront donnés dans les hôtels du Pacifique Canadien à Toronto, Winnipeg, Régina, Calgary, Vancouver et Victoria.

Au congrès des notaires

Montréal.—Au grand congrès des notaires, qui doit être tenu à Montréal les 23, 24, 25 et 26 septembre prochain, la France sera représentée par Mtre André Verturiez, président de l'Association Nationale des Notaires de France, Mtre Thion de la Chaume, président de la Chambre des Notaires de Paris et Mtre André Pons, président de l'Association des Congrès des Notaires de France.

Ces distingués visiteurs débarqueront à Québec le 21 septembre et arriveront à Montréal le 23 septembre pour l'ouverture du Congrès.

Pour les cultivateurs

Nos lecteurs peuvent se procurer le texte complet de la brochure, "Un problème rural" dont nous citons des extraits, en s'adressant à l'auteur, M. Jean Charles Magnan, Saint-Casimir, P.Q.. Prix 15cents.

Note sportive

Le champion garde son titre

Montréal.—Al Foreman, champion poids-léger du Canada, a défendu son titre avec succès contre l'aspirant Sylvio Mireault, en présence d'une foule enthousiaste de six mille personnes. Foreman a eu l'avantage sur son adversaire presque continuellement pendant la joute de dix rondes. Durant les trente minutes que dura le combat Foreman ne fut jamais en danger de perdre son titre: il eut l'avantage sur Mireault du commencement à la fin de la partie.

DEMANDE DE RESTRICTION D'IMMIGRATION

On demandera de restreindre l'immigration au Canada, lors de la convention à Saint-Jean, N.B., du Congrès des Métiers et du Travail.—La raison donnée est que certains immigrants prennent la place des gens nés au Canada.—Des octrois.

Lors de la réunion annuelle, à St-Jean, N.-B., du Congrès des Métiers et du Travail, l'un des principaux item de l'agenda sera le rapport du comité choisi pour faire enquête et rapport sur la question de savoir dans quelle mesure les immigrants subventionnés, arrivés récemment en Canada, obtiennent de l'emploi à gages, en prenant la place de gens nés au Canada ou qui y ont demeuré quelque temps, ou encore en les empêchant d'obtenir eux-mêmes de l'emploi.

Les immigrants qu'on regarde comme "subventionnés", dit le rapport, comprennent ceux de l'un et de l'autre sexe, adultes ou mineurs, qui viennent en Canada des autres pays, par bateau ou chemin de fer, dans les cas où la différence entre le prix de passage réduit et le prix régulier consiste en des octrois du gouvernement canadien ou d'autres gouvernements, ou encore des compagnies de transport elles-mêmes, ou grâce à des bonis ou prêts faits par le gouvernement canadien ou tout autre gouvernement ou par des sociétés existant au Canada ou ailleurs, ou dans les cas où l'immigrant a été incité à venir en Canada, par suite d'une propagande tentante et peut-être fallacieuse, qui s'est faite sur une grande échelle par le gouvernement ou autres organisations intéressées à faire venir des immigrants.

Le Conseil des Métiers et du Travail de Winnipeg a depuis quelque temps recueilli des renseignements sur l'immigration, et des recommandations seront faites à la convention. Une de ces recommandations sera de restreindre l'immigration, comme cela est fait maintenant aux Etats-Unis. Cette loi de quotité, c'est ainsi que l'entend le comité, amènerait deux résultats principaux: d'abord elle ferait cesser le besoin de dépenser des millions de dollars pour l'immigration; en second lieu, elle restreindrait l'immigration de manière à permettre de demeurer au Canada à ceux qui y sont déjà.

PATRONNEZ NOS ANNONCEURS

L'ABOLITION DU BILINGUISME EN ONTARIO

L'objet de la "English Language School League of Ontario"

Toronto.—S. P. C.—Une nouvelle association qui sera connue sous le nom de Ligue des Ecoles de langue anglaise d'Ontario, vient de s'organiser. Son principal objet est d'amener l'abolition du bilinguisme des écoles publiques et séparées de la province, par des moyens politiques directs ou indirects.

Cecil W. Armstrong, de Toronto, un ancien grand secrétaire provincial de l'Ordre d'Orange, a été élu président de la Ligue, et George McCombe, ancien maître pour le comté de Toronto, premier vice-président. Les autres officiers sont: second vice-président, M. Simpson, Guelph; troisième vice-président, Alex. Munro, Hamilton; secrétaire, A. B. MacDonald, Scarboro; trésorier, A. J. Monevin.

En plus de ces officiers un exécutif provincial a été formé dont le personnel représente plusieurs parties de la province.

Les autres objets de la Ligue comportent une demande que la législature provinciale à la prochaine session passe une loi qui fera de l'anglais la seule langue comme objet d'étude ou comme intermédiaire d'instruction et de communication dans toutes les classes des écoles élémentaires de la province.

On demande aux candidats à la prochaine élection d'Ontario d'appuyer ce programme par la parole et le vote dans et hors de la législature. Au cas où les candidats y manqueraient, la ligue se propose de nommer des candidats indépendants par toute la porvince.

LE ROI VICTOR-EMMANUEL SERAIT COURONNE PAR SA SAINTETE LE PAPE PIE XI

Cette cérémonie, qui serait la conséquence de la réconciliation entre l'Italie et le Vatican, aurait lieu dans quelques mois.—Une couronne historique.—Charlemagne et Napoléon 1er.—Le Pape bénirait le mariage du prince Humbert d'Italie avec la princesse Marie-José de Belgique.

Rome.—Une rumeur qui semble s'accréditer de plus en plus veut que d'ici à quelques mois, cet automne ou cet hiver, il se produise, à Rome, des événements importants qui seront la conséquence de la réconciliation entre l'Italie et le Saint-Siège.

Le premier de ces deux événements qui auraient une importance mondiale, selon une déclaration du cardinal Gamba, archevêque de Turin, serait le couronnement du roi Victor-Emmanuel d'Italie par Sa Sainteté le Pape Pie XI. Le Souverain Pontife ayant reconnu le roi Victor-Emmanuel III comme Roi d'Italie serait disposé à placer sur sa tête la couronne de fer de Monzie. Cette couronne royale est probablement la plus célèbre qui soit au monde. Elle contient un des clous dont les soldats romains se servirent pour clouer le Christ sur la croix. Elle est actuellement conservée à la cathédrale de Monzie, les Autrichiens l'ayant restituée à l'Italie en 1866.

Cette couronne servit à couronner au moins trente-quatre rois de Lombardie, de Charlemagne à Charles V. C'est cette couronne que Napoléon 1er plaça sur sa tête en 1805, en la cathédrale de Paris.

Le Souverain Pontife consentirait également à officier à la cérémonie du mariage du prince Humbert, héritier présomptif de la couronne d'Italie, avec la princesse Marie-José, fille du roi et de la reine de Belgique.

COMMENT ON TRAITE LA MINORITE DANS LE QUEBEC

M. C. J. Magnan, inspecteur général des écoles catholiques de la province de Québec, adresse la parole aux instituteurs ontariens en séjour dans la ville-capitale, pour apprendre le français.—La minorité protestante.

Québec.—Parlant de la situation de la minorité protestante de Québec au point de vue scolaire, le conférencier, M. C. J. Magnan, démontre que notre loi scolaire accorde à la minorité tous les droits et privilèges dont jouit la majorité catholique. Les protestants, dans Québec, organisent et dirigent leurs écoles comme ils l'entendent. Le gouvernement leur accorde des octrois scolaires dans la même mesure qu'il le fait pour les catholiques. L'harmonie la plus parfaite règne entre catholiques et protestants parce que la majorité rend pleine et entière justice à la minorité.

Après avoir fait connaître les catégories d'écoles primaires, les écoles normales et les écoles spéciales, M. Magnan fournit des statistiques intéressantes démontrant les progrès réalisés dans la province de Québec depuis 1867, particulièrement.

L'inspecteur général mit en relief le rôle important que joue le clergé dans l'enseignement secondaire et supérieur ainsi que l'appoint précieux que les communautés enseignantes de Frères et de Soeurs apportent à l'oeuvre commune de l'éducation dans la province de Québec.

M. Magnan termina en souhaitant que les éducateurs de Québec et d'Ontario s'unissent de plus en plus pour faire triompher au Canada, la justice, la paix et l'harmonie qui constituent la meilleure armature d'un sentiment national canadien.

S. E. Jean Knight

(Suite de la 1ère page)

diale basée sur la justice."

Le discours de Son Honneur le maire est chaleureusement applaudi.

Mlle Brosseau

Notre jeune compatriote, accompagnée de M. Pepin, se fait ensuite entendre dans deux délicates pièces qui provoquent des applaudissements unanimes et même l'accolade de Son Excellence, pendant que l'auditoire approuve le geste.

Le R. P. Beys

Le Provincial des Oblats se dit surpris d'avoir à prendre la parole ce soir au nom du clergé. Il remercie pour l'honneur qu'on lui fait. "La Providence m'a fait naître Français de France. Je suis venu dans ce pays il y a longtemps pour y travailler à l'évangélisation des sauvages. Je suis tombé au milieu de ce qu'il y a de plus chrétien et de plus français. Je sers ainsi avec les Oblats de Marie Immaculée, leur but et je travaille à la conservation de notre belle langue française. Il ne faut pas croire que si nous rendons hommage ce soir à la France, notre mère, que nous oublions la Grande Bretagne. Non, nous n'oublions pas la Couronne britannique, le "fair play" britannique qui nous donne justice quand elle est bien informée. Nous croyons pouvoir demeurer fidèles au souvenir de notre mère la France et être en même temps sujets loyaux de la Couronne britannique".

S E. Jean Knight

On annonce ensuite S. E. Jean Knight. Au moment où il se lève pour prendre la parole, l'auditoire se lève à son tour et entonne "Il a gagné ses épaulettes."

Le ministre plénipotentiaire de la France parle lentement, très lentement, à l'encontre de beaucoup de ses compatriotes. Est-ce dû à sa formation diplomate? On ne sait, mais cet homme à la stature immense entre tout de suite dans le vif de son allocution, qui sera comme le dira plus tard le sénateur P. E. Lessard "beaucoup trop courte".

"Le premier monument élevé sur les rives du Saint-Laurent, dit l'orateur, fut la croix qu'y planta Cartier. On voulait par là symboliser les sacrifices, les peines, tout ce qu'il faudra plus tard endurer, pour ouvrir cet immense pays à la civilisation. Aujourd'hui on domine les forces matérielles par d'autres forces plus grandes encore. Mais au-dessus de ces forces, il y a les forces de l'âme qui sont à l'abri de toute domination". Il rend ensuite homage ému à la race canadienne-française. "Je me suis plû à dire dès mon arrivée dans l'Est de votre pays que nulle part on ne se sent plus fier d'être Français qu'en Canada."

"Votre race s'est soumise à une discipline intellectuelle et c'est la condition de son succès. Renoncer maintenant à cette discipline ne serait pas avancer mais reculer."

Il est reconnaissant aux Canadiens-français et aux Français de cette province de l'estime qu'ils ont su inspirer à nos amis Anglo-saxons.

M. Pepin exécute ensuite l'"O Canada" et le "God Save the King" et la foule répond en choeur.

* * *

Ce fut une belle soirée. Son Excellence appréciera certainement la réception que lui ont faite nos compatriotes et qu'il lui feront de nouveau mercredi midi.

Le clergé, le monde politique et d'autres personnes présentèrent leurs hommages. Voilà qui fut dans l'ordre. On peut se demander pourquoi l'A.C.F.A. n'a pu faire entendre sa voix ce soir-là. Peu importe le porte-parole mais le public a bien raison de se demander pourquoi pareille élimination fut faite.

L'A.C.F.A. est le corps qui doit parler au nom de tous les Canadiens-français de l'Alberta.

L'important toutefois, c'est que Son Excellence retourne dans l'Est, avec l'idée qu'ici les Canadiens-français continuent les traditions françaises dans toute leur intégrité, qu'ils ont les organismes chargés d'assurer cette survivance, qu'ils ont même un journal français pour porter en dehors de la province leurs manifestations nationales, lequel journal sert de lien entre tous les rameaux français de la province de l'Alberta et de l'extérieur.

L'HON. W. CHURCHILL RECOIT UN ACCUEIL CHALEUREUX

Un auditoire nombreux l'écoute au Macdonald.

Au coup de midi, vendredi dernier, plus de 1,000 personnes étaient déjà groupées dans le corridor de la grande salle de banquet et sur la terrasse de l'hôtel Macdonald, pour entendre le discours de l'hon. Winston Spencer Churchill, P.C., M. P., ancien ministre des finances. M. Churchill, était l'hôte d'honneur de la ville d'Edmonton.

L'éloge du Canada et ses progrès, la place qu'il était destiné à occuper parmi les nations; l'Empire britannique, ses progrès et la Grande Bretagne elle-même, surtout: telles sont les idées dont a traité M. Churchill dans son discours. A plusieurs reprises, les remarques de l'orateur ont soulevé des salves d'applaudissements.

La Grande Bretagne est toujours la même, toujours dans le mouvement pour assurer la paix mondiale; ses progrès depuis la guerre et sa condition présente, tout cela, dit M. Churchill, prouve que l'Angleterre d'aujourd'hui est plus forte que jamais et est encore la plus grande puissance que le monde ait jamais connue.

Une demi heure avant le commencement du banquet, la grande salle à dîner était remplie; et à midi et demi tous les sièges étaient pris non seulement dans la salle mais même dans le corridor. A la fin du banquet on enleva plusieurs tables pour procurer des sièges à ceux qui n'avaient pas eu la bonne fortune d'être admis dans la salle.

Des centaines de citoyens groupés sur la terrasse purent écouter le discours grâce à des hauts-parleurs fournis par le gouvernement provincial. Le discours fut aussi irradié.

Quand l'hôte d'honneur, accompagné de son frère, de son fils et de son neveu, suivi de députés du parlement provincial, de personnages religieux et civils, fit son entrée dans la salle, la foule se leva en son honneur.

On remarquait à la table d'honneur: le maire Bury, président au banquet, l'hon. Winston Churchill, l'hon. Frank Oliver, le lieutenant-gouverneur et Mme Egbert, l'hon R. G. Reid, premier ministre suppléant, lady Rodney, Mme Bury, Mme Brownlee, M. R. S. Churchill, le major John Churchill, le sénateur W. A. Griesbach, le juge Tweedie, Mgr Gray, Dr D. G. McQueen, l'hon. Dr Brett, l'hon. Dr Rutherford, le colonel Gillespie et M. Baker, secrétaire.

Présenté par le maire

Le maire A. U. G. Bury, dans une courte allocution, présenta M. Churchill. Celui-ci commença par dire le grand plaisir qu'il éprouvait à visiter l'ouest canadien.

"Nul pays au monde, dit l'orateur, n'accuse un progrès plus marqué que le Canada. Il y a trente ans passés il existait un sentiment d'abattement. On prétendait que le Canada ne se maintiendrait pas comme unité économique, que ses éléments se diviseraient en autant de puissances. Mais ces problèmes sont du passé. Le Canada, d'un océan à l'autre, est uni. Il est devenu une entité politique puissante, une nation qui est une de l'Atlantique au Pacifique. Il est à même de devenir un des plus grands états connus."

Non seulement, dit M. Churchill, l'ouest a-t-il progressé, mais dans les régions où l'agriculture n'est pas possible, on a développé l'industrie minière. L'Alberta a de nombreuses raisons d'être fière, et d'être reconnaissante. Les parties centrales du Canada sont celles que la science a le plus contribué à développer. Les distances n'existent plus; l'automobile, le téléphone et l'aéroplane ont complètement changé l'aspect de la vie sur la ferme.

M. Churchill dit qu'il avait la mission de féliciter les citoyens anglais de leurs progrès, non pas comme le représentant d'une nation qui se meurt, mais comme représentant de la grande force britannique qui se renouvelle sans cesse.

Ce dont on a le plus besoin maintenant, dit M. Churchill, c'est la paix, et on peut espérer que la paix se maintienne longtemps encore entre les grandes puissances mondiales. La paix donnera le temps de réaliser les améliorations requises.

"Hoover avait raison, il y a quelque temps, en disant que les perspectives de paix étaient plus grandes aujourd'hui que jamais. La paix entre la Grande Bretagne et les Etats-Unis est un des événements les plus probables de l'avenir. Nous avons réglé nos difficultés, dit-il.

"Centre d'un Empire uni seulement par le passage des navires transocéaniques, nous ne sommes qu'à une heure de l'Europe et du danger possible. Les Etats-Unis ne forment qu'un territoire, tandis que nous devons porter nos besoins outremer. J'affirme qu'on ne peut établir un parallèle entre les deux; et j'espère que le jour ne viendra jamais où nous soyons inférieurs d'aucune manière.

"J'espère que nous ne verrons jamais non plus le jour où un homme d'Etat de la Grande Bretagne signera un traité mettant l'Empire sur un pied d'infériorité ou même d'égalité avec d'autres nations.

"Faisons toutes nos déclarations d'indépendance, et tenons-les. Soutenons la Grande Bretagne et l'Empire ne tombera jamais."

Lundi prochain, fête légale

Le maitre de poste désire avertir le public que lundi, le 2 septembre, Jour du Travail et congé statutaire, il n'y aura pas de distribution de la poste par facteurs.

Les guichets d'enregistrement, distribution générale, et les guichets de vente des timbres seront ouverts de 8 h. a.m. jusqu'à 10 h. a.m., et les guichets de mandats de poste et de renseignements seront fermés toute la journée.

Une fois le lion mort, il ne manquera point de braves pour arracher sa crinière.

Le cirque de Gavarnie est situé dans les Pyrénées françaises.

CE QUE PENSE UN JOURNAL DE L'EST DES PAROLES DE L'HON. R. B. BENNETT

Nous avons publié, la semaine dernière, le texte des déclarations de l'hon. R. B. Bennett, prononcées au cours de sa randonnée dans la Colombie Anglaise. Voici ce qu'écrit M. Charles Michaud dans le "Droit", d'Ottawa, faisant suite à ces paroles.

Pendant que dans la capitale on s'occupe ainsi des moyens d'augmenter notre population par l'importation de la main-d'oeuvre, en Colombie Britannique, M. Bennett, chef conservateur, affirme, avec le plus grand sérieux du monde, que si le Canada a, depuis sept ans, perdu 700,000 âmes en faveur des Etats-Unis, il faut en blâmer le gouvernement King, qui a doté le pays de conditions économiques insupportables. L'exode des nôtres est, à vrai dire, un problème d'un grand sérieux, mais quand deux pays qui valent chacun un continent ont une frontière de 3,000 milles, il faut s'attendre à un échange régulier de population. La condition présente n'a rien de particulièrement alarmant, et c'est pendant que les conservateurs étaient au pouvoir, avant 1896, du temps de leur politique nationale, que l'exode a été le plus prononcé. D'ailleurs c'est par milliers que les nôtres nous reviennent, ces années-ci, des Etats-Unis, et si le gouvernement King a des reproches à recevoir, c'est de refuser aux rapatriés des avantages qu'il supplie les immigrants britanniques de lui faire la faveur d'accepter.

L'immigration et la prévention de l'exode des Canadiens sont deux des multiples aspects de notre problème de peuplement de nos vastes territoires. L'attention publique ne s'y attardera jamais trop.

Petites nouvelles

Washington.—Le président Hoover a décidé d'adopter un programme pour alléger l'encombrement des prisons fédérales et demandera dans ce but au Congrès des fonds supplémentaires.

Régina.—P.C.—L'hon. C.-H. Hamilton, ministre de l'agriculture, a remis sa démission à M Gardiner. L'hon. George Spence fera l'intérim du ministère. Quant à M. Hamilton, il part pour Fort William, où l'a convoqué l'hon. James Malcolm, ministre fédéral du commerce. Ce sera la première réunion de la nouvelle commission des grains, dont M. Hamilton fait partie.

New York.—La valeur totale des assurances sur vie aux Etats-Unis a dépassé cette année le but de cent milliards de dollars visé depuis des années, d'après l'association des Life Insurance Presidents. Il y à 65,000,000 de titulaires de police.

Le Bourget, France, — Dieudonné Costes, après deux jours passés à dire qu'il ferait ceci, cela ou rien, a adopté une autre attitude en ne disant et en ne faisant rien.

L'as français, qui excita la curiosité mondiale en déclarant qu'il voulait voler jusqu'à Tokio, à New York, et encercler la machine ronde, a mis son aéroplane sous un avion à l'aérodrome de Villacoublay d'où il ne pourra décoller vers aucun des points plus haut mentionnés, à cause des petites dimensions du terrain de départ.

Certains signes laissent croire que le ministère de l'aéronautique a exercé une pression sur l'aviateur pour lui faire abandonner toute idée de tenter une course avec le dirigeable Comte Zeppelin.

Aux membres de l'A.C.F.A.

La semaine prochaine, nous apporterons des précisions aux membres de l'A.C.F.A., faisant suite à la réunion de jeudi prochain. Il faut que nos membres se mettent à la besogne dès le début de l'année courante. L'exécutif fixera le montant d'argent que l'Association a besoin pour poursuivre sa marche en avant. Puis nous demanderons à nos cercles de nous aider conformément aux promesses faites au dernier congrès. Que les cercles de l'A.C.F.A., songent dès maintenant, aux moyens de fournir quelque argent pour activer la marche en avant de notre Association nationale.

Quand nos compatriotes des autres provinces, perçoivent de la population, le quadruple de ce que nous percevons ici, il est bien permis de dire que nous pouvons obtenir davantage.

* * *

Nos membres recevront des copies des nouvelles constitutions dès qu'elles seront imprimées. Nous avertissons nos membres et particulièrement les officiers des cercles que nous avons des boutons de l'A.C.F.A. à vendre au secrétariat. Les gros se vendent 60 cents et les petits 50.

* * *

Nous enverrons une circulaire à nos cercles dans le cours du mois de septembre pour leur tracer un programme pour la nouvelle année.

Il faut que l'Association soit bien vivante cette année, et que nous concrétisions les résolutions votées, lors du dernier congrès.

Le secrétaire-général.

Aux officiers de l'A.C.F.A.

La prochaine réunion de l'Exécutif, la première depuis les élections, aura lieu le jeudi 5 septembre prochain.

Les membres de l'exécutif sont priés d'être présents à l'endroit et à l'heure ordinaires, jeudi soir prochain. Les membres de l'exécutif recevront une convocation en temps.

Rapport du trésorier de l'AC.F.A.

Voici les montants reçus des différents cercles, depuis le dernier rapport publié dans la "Survivance", au lendemain du congrès:

Saint-Paul, 150.00; Red Deer, 25.00; Girouxville, 25,00; Calgary, 16.00; Falher, 25.00; Castor, 10.00; Saint-Vincent, 20,00; Immaculée Conception, 30.00; Morinville, 51.00; Chauvin, 21.00.

Deux autres montants seront ajoutés la semaine prochaine.

H.-E. PATENAUDE.

Réception à Jean Knight

Mercredi midi, le Comité France-Amérique a reçu à un lunch, S. E. Jean Knight. Nous publierons la semaine prochaine le compte-rendu de cette réception.

De retour

M. Lucien Boudreau, député de St-Albert, en voyage dans l'Est pendant quatre semaines, est revenu à Edmonton. Il a fait un bon voyage mais il est enchanté de se retrouver avec ses amis.



Le ministère des travaux publics recevra jusqu'à midi—heure avancée,—le mercredi 18 septembre 1929, des soumissions pour l'érection et le parachèvement d'un édifice en bois, à Peace-River, Alberta, lesquelles soumissions devront être cachetées, adressées au soussigné, et porter sur l'enveloppe, en sus de l'adresse, les mots: "Soumission pour un édifice public, Peace-River, Alberta."

On peut consulter les plans et le devis et se procurer des formules de soumission aux bureaux de l'Architecte en Chef, du ministère des Travaux publics, Ottawa, de l'Architecte résident de district, ministère des Travaux publics, édifice de l'Assistant Receveur général, Calgary, Alta., et du maitre de poste de Peace-River, Alta.

On ne tiendra compte que des soumissions faites sur la formule fournie par le ministère, conformément aux conditions mentionnées dans ladite formule.

Un chèque égal à 10 p. 100 du montant de la soumission, fait à l'ordre du ministre des Travaux publics et accepté par une banque à charte, devra accompagner chaque soumission. On acceptera aussi comme garantie des bons du Dominion du Canada ou des bons de la Compagnie du chemin de fer Canadien National, ou des bons et un chèque, si c'est nécessaire, pour compléter le montant.

Par ordre,
S. E. O'BRIEN,
secrétaire.

Ministère des Travaux publics,
Ottawa, le 24 août 1929.

AVIS

SUCCESSION DE FEU HILAIRE FRIGON, DE LA VILLE D'EDMONTON, PROVINCE D'ALBERTA.

AVIS est donné par les présentes que toute personne ayant des réclamations contre la succession du ci-haut nommé, décédé le 17 juillet 1929, est priée de présenter à M. Milner, Carr, Dafoe & Poirier, avocats de Lilia Mary Frigon et de John Frigon, exécuteurs de la dite succession, le ou avant le 10 octobre 1929, un état dûment vérifié de ses réclamations et qu'après cette date les exécuteurs feront une distribution des biens du défunt entre les ayant-droits, ne tenant compte que des réclamations ainsi présentées et de celles dont les exécuteurs auront reçus avis.

Ce 23 août 1929.

Milner Carr, Dafoe & Poirier,
Avocats de Lilia Mary Frigon et de John Frigon, exécuteurs de la succession Hilaire Frigon.
Edifice Banque Royale, Edmonton.

A VENDRE

BONNES TERRES dans centre canadien, ayant couvent, école séparée, église. S'adresser à B. P., la "Survivance".

A VENDRE—Plusieurs bons quarts de terre forte.—Un hôtel en construction.—Prix raisonnables—Conditions faciles. E. D. Prevost, Wanham, Alta.

UNE PLIEUSE, Eclipse No. 7, en très bonne condition. Pour format de journal, 2, 3 et 4 plis à angle droit. Plie facilement huit pages. Trop petite pour les besoins de notre compagnie. Avec ou sans moteur Pour informations et prix s'adresser à M. Oscar Courtemanche, chef d'atelier, la "Survivance", 9664 ave Jasper, Edmonton.

A VENDRE à Falher belle ferme. 160 acres bien bâtie, avec 130 acres en culture, ruisseau traversant la ferme, excellente récolte de blé et d'avoine, à vendre avec la moitié de la récolte pour $5,500. la moitié comptant, balance à termes, ou réduction pour tout comptant. Ecrivez au propriétaire, A. B. Côté. Falher, Alberta.

A VENDRE à Falher beau magasin, grand et bien bâti avec résidence à côté à deux étages, une partie de la bâtisse est louée pour un restaurant, et d'autres appartements loués pour offices, etc., rapportant bon loyer, le stock comprend ferronneries, meubles, et épiceries, le magasin est bien situé sur la rue principale près de la station et fait de bonnes affaires. Ecrivez à A. B. Côté, propriétaire.

A VENDRE: 160 acres, terre choisie, dans le fameux district de Fort-Kent. Environ 100 acres prêts pour "cassage", sol qualité excellente, bonne eau. Il y'a aussi quelques bâtisses provisoires. Cette terre est à trois milles de la station. Adressez: boîte 42, Bonnyville, Alberta.

A VENDRE—Une imprimerie prospère, des mieux outillées pour journal et travaux de ville. Conditions faciles.
THE PROGRESS PRINTING & PUBLISHING
Cudworth - - Saskatchewan
Jules DUPUY, Dir.-gérant.

On demande

ON DEMANDE un instituteur ou institutrice bilingue catholique pour le district d'école de Durlingville. No 2664. Pour meilleurs renseignements, s'adresser à W. G. Levasseur, sec.-trés, Durlingville, Alberta.

ON DEMANDE instituteur ou institutrice bilingue et catholique. Pour le 1er septembre. Au salaire de $1000 par année. Distance du village, 5 milles nord. S'adresser à Esdras Beauchamp, sec.-trés., Alain School District, 2793.

PERE DE FAMILLE demande travail. Expérience comme tailleur, acceptera tout autre emploi. Pourra donner références. S'adresser à B. P. 4, la Survivance.

ON DEMANDE instituteur ou institutrice bilingue, diplômé de l'Alberta. Salaire $1200. D. S. Pontiac 4316. S'adresser à J. A. Morin, sec., Legal, Alberta.

S. E. JEAN KNIGHT, MINISTRE DE FRANCE, VISITE EDMONTON



Photographie de S. E. Jean Knight, ministre de France en Canada, prise à son arrivée à Edmonton. On le voit, ayant à ses côtés le sénateur P.-E. Lessard, le doyen W. A. R. Kerr, de l'Université de l'Alberta, et M. Paul Jenvrin, agent consulaire en notre ville et secrétaire de l'Imprimerie de la "Survivance".

Son Excellence a adressé la parole mardi soir, au club La Vérendrye et de nouveau mercredi midi, sous les auspices du Comité France-Canada, à l'hôtel Macdonald. —Photo, courtoisie de l'"Edmonton Journal".